

# Parachutiste au 1<sup>er</sup> RCP

Tome 1



**René Sauvage**

**Mise en page par Pierre Jarrige**

*René Sauvage avait déjà fait paraître un premier article : Parachutiste prémilitaire. Au fil des pages illustrées de quelques photos, il nous avait plongés dans l'ambiance de la Préparation Militaire Parachutiste qu'il avait suivie au printemps de l'année 1957, à la Caserne d'Orléans à Alger en compagnie de nombre de ses camarades de l'Ecole de Géomètres de Maison-Carrée. Les sauts s'étaient déroulés à partir de la base aérienne de Blida avec embarquements dans des Noratlas et retours vers la planète sur la DZ de Montebello, au pied du Tombeau de la Chrétienne.*

*Les étudiants de cette classe avaient volontairement suivi cette formation, poussés par la ferme volonté de défendre leur pays, l'Algérie, province française située sur la rive sud de la Méditerranée, qu'ils considéraient comme leur véritable patrie.*

*« Si à l'issue de notre sursis nous devons malheureusement aller combattre, autant le faire dans une unité d'élite ».*

*La formation théorique se terminant en juin 1957, formation sanctionnée par "L'Examen Préliminaire de Géomètre Expert", devait se poursuivre par une formation pratique d'une durée de quatre années au sein d'un cabinet de géomètre afin de pouvoir se présenter à l'examen final et ainsi être autorisé à s'installer dans sa propre étude en qualité de géomètre DPLG.*

*René Sauvage et certains de ses camarades choisirent de se faire embaucher par un géomètre d'Alger qui avait passé un contrat avec une société de recherches d'hydrocarbures. De ce fait, les stagiaires opéraient au cœur du Sahara, ce qui les autorisait à ajouter à l'aventure un confortable salaire.*

*Aux premiers jours d'octobre 1957, le départ vers le Grand Sud, s'effectua sous les meilleurs auspices. Tous ces jeunes hommes venaient d'abandonner le cocon familial et débutaient leur vie d'adulte. Un beau rêve commençait...*

*Hélas le beau rêve prit fin brusquement et se poursuivit en cauchemar suite à la désertion massive des Méharistes du Touat vers la mi-octobre 1957. Le beau sable orangé du Grand Erg Occidental fut rougi du sang des membres de l'équipe de recherche et de celui des Légionnaires chargés d'assurer sa protection.*

*Considérant que son devoir l'obligeait désormais à participer à la défense de sa terre natale, sitôt la campagne terminée René Sauvage refusa de renouveler son contrat. Suite à quoi il résilia son sursis qui courait encore trois ans afin de pouvoir être appelé, dès juillet 1957, à servir au sein des troupes aéroportés.*

*Ce récit qui est le second de l'auteur, se poursuivra sans doute avec un troisième document qui traitera de l'action du 1<sup>er</sup> RCP durant les années 1950 et 1960.*

Les photos de ce document sont de René Sauvage, Georges Emery, Jean-Charles de Coligny et Pierre Lapeyre.



Pierre JARRIGE  
www.aviation-algerie.com  
Juin 2018  
ISBN 979-10-97541-05-7  
Reproduction autorisée  
Publication gratuite - Vente interdite

# Sommaire

<b>Prologue</b> .....	1
<b>Du brevet militaire à l'incorporation</b> .....	2
<b>Géomètre stagiaire pour la CPA</b>	
<b>Vers El-Goléa en DC 3</b>	
<b>El-Goléa et le Père de Foucauld</b>	
<b>Pari stupide au bar de la CPA</b>	
<b>A Timimoun</b>	
<b>Gravimétrie dans le Grand Erg Occidental</b>	
<b>La désertion des Méharistes, le 15 octobre 1957</b>	
<b>Après la désertion</b>	
<b>Reprise de la gravimétrie</b>	
<b>L'attaque des fellaghas</b>	
<b>Mission avec le capitaine Soyer</b>	
<b>L'horreur</b>	
<b>Fin de campagne au Grand Erg et résiliation du sursis</b>	
<b>L'instruction au 18<sup>ème</sup> RCP</b> .....	48
<b>Le départ</b>	
<b>Les classes</b>	
<b>Au 1<sup>er</sup> RCP</b> .....	56
<b>L'arrivée</b>	
<b>L'Escadron de reconnaissance du 1<sup>er</sup> RCP</b>	
<b>La 10<sup>ème</sup> DP et le 1<sup>er</sup> RCP</b>	
<b>L'argent de la katiba</b>	
<b>Le capitaine Bizard</b> .....	64
<b>Opération <i>Violet</i></b> .....	66
<b>Derniers sauts de préparation</b>	
<b>Derniers préparatifs</b>	
<b>Le largage</b>	
<b>La revue</b>	
<b>Le retour</b>	



« la parole, qui, bien souvent, n'est qu'un mot pour l'homme de haute politique, devient un fait terrible pour l'homme d'arme, et ce que l'un dit légèrement, ou avec perfidie, l'autre l'écrit sur la poussière avec son sang »

Alfred de Vigny.

# Prologue

Les faits remontent à une époque qui nous semble bien lointaine puisque ces actions se déroulèrent entre les années 1957 et 1959.

La France possédait encore un grand empire principalement établi sur le continent africain. Cet empire était composé de l'Algérie, de l'Afrique Occidentale Française, de l'Afrique Equatoriale Française, et de Madagascar.

L'Algérie en constituait le principal joyau, mais cela nous semblait normal puisque cette terre de France située au nord du continent africain était une province française simplement séparée de sa métropole par la mer Méditerranée : « *Tout comme les deux rives de Paris le sont par la Seine* », avait-on coutume de dire.

Certes une guerre que je qualifierais de fratricide perdurait depuis ce maudit 1<sup>o</sup> novembre 1954, les armes parlaient encore, mais notre confiance restait intacte.

Dans un document précédent : *Parachutiste prémilitaire*, j'avais en quelques pages, évoqué ma formation prémilitaire avec obtention du brevet parachutiste, ce qui m'assurait une incorporation dans une unité aéroportée.

Et puis, en novembre 1957, j'avais connu un véritable drame avec le quasi-anéantissement, par des méharistes déserteurs, de la colonne de recherche pétrolière à quelques dizaines de kilomètres au nord de Timimoun.

Quelques mois s'étaient écoulés et, perdus au fin fond du Grand Erg Oriental, nous avons appris avec joie le mouvement né le 13 mai 1958 sur le forum d'Alger, ce qui entraînait le retour aux affaires du Général De Gaulle. La réconciliation des deux communautés semblait d'ores et déjà inévitable. Le peuple de la Casbah s'était rendu sur le forum pour clamer sa foi en la France. Et puis le chef de l'Etat était venu à notre rencontre et nous avait compris. Il avait assuré cela haut et fort en levant les bras vers les cieux comme pour prendre Dieu à témoin.

Innocemment nous y avons cru ! Que nous étions naïfs !

Quand j'intégrai la compagnie d'instruction du 18<sup>ème</sup> RCP au camp d'Idron, dans les environs de Pau, en juillet 1958, l'espoir de paix semblait à portée de main, malgré quelques actions du FLN, perpétrées tant en Algérie que sur le sol métropolitain, nous pensions que ces actions de guérilla constituaient les derniers soubresauts d'une révolution finissante, tout comme le sont les répliques après un séisme.

En attendant ces jours meilleurs nous nous entraînions au combat, avec le ferme espoir de ne jamais connaître de confrontations.

L'année 1958, se terminait et le sang coulait toujours aussi abondamment. Au 1<sup>er</sup> janvier 1959, après six mois d'instruction, je retrouvai avec un plaisir évident, l'Algérie, ma véritable Patrie, terre sur laquelle quatre générations de "Sauvage", m'avaient précédé.

Ce récit est donc une tranche de ma vie, mais le plus important, concerne principalement la période comprise entre septembre 1957 et l'opération *Violet* qui s'est déroulée à Hassi-R'Mel début février 1959.

D'autres récits suivront probablement.

*René Sauvage.*

# Du brevet prémilitaire à l'incorporation

## Géomètre-stagiaire pour la CPA

Breveté parachutiste prémilitaire et ayant terminé la première partie de ma formation de géomètre au lycée de Maison-Carrée Il m'était nécessaire d'accomplir quatre années de stage au sein d'un bureau de géomètre-expert avant de me présenter à l'examen final du diplôme de DPLG.

Par bonheur, un géomètre DPLG d'Alger : Le cabinet Messy, avait passé un contrat avec la CPA (Compagnie des Pétroles d'Algérie). Cela permettait aux stagiaires qui le souhaitaient d'accomplir leur temps de complément de formation au cœur du Sahara, en bénéficiant d'un salaire des plus corrects, auquel venaient s'ajouter les avantages de restauration accordés aux pétroliers. Nous avions aussi la possibilité de bénéficier d'un sursis d'incorporation, car cette période de stage était considérée comme temps d'études. En résumé, notre sursis pouvait être repoussé de quatre années, ce qui en principe aurait pu fixer la date de mon incorporation au 1<sup>er</sup> juillet 1961, j'aurais alors eu 24 ans. Cependant, je m'étais fixé une limite. Mon souhait était de travailler dans les pétroles durant deux campagnes consécutives, puis d'effectuer mon temps d'armée à la suite de quoi je pourrais disposer de deux années pour me remettre à flot et présenter mon examen final. Dans le meilleur des cas, je pouvais espérer m'installer en profession libérale en 1963, soit à l'âge de 26 ans. Ce fut dans ces dispositions que je fus acheminé dans le courant du mois de septembre 1957 vers Timimoun, petite ville saharienne à l'architecture soudanaise, dans laquelle la CPA avait établi un camp de base. Avant de rejoindre les immensités sahariennes, un stage nous avait été imposé. Il devait se dérouler à Alger sous l'autorité d'un ancien commandant de la royale, tout cela parce qu'en plein Sahara, tout comme cela se fait en mer nous aurions à définir de manière très précise la latitude, la longitude et l'altitude de certains points particuliers. Vous me direz sans doute que le calcul de l'altitude en mer on s'en fout un peu. Et vous aurez parfaitement raison.

Nous disposerions, pour ces relevés topographiques, de théodolites équipés d'un plateau angulaire s'orientant directement sur le nord magnétique, nord qui bien entendu diffère du nord géographique de quelques grades. Il convenait donc de corriger cette lecture afin d'obtenir la valeur de l'angle ayant pour origine le nord vrai, c'est-à-dire le nord géographique, point habituellement très visible puisqu'il est pratiquement matérialisé par le bouton en laiton sur tous les globes terrestres équipant les classes de France et de Navarre. Considérant que ce fameux boulon ne pouvait pas être vu d'où nous serions, il nous fallait calculer afin de correction, la déclinaison, c'est-à-dire l'écart angulaire existant entre ces deux Nord. Ce résultat s'obtenait par un calcul relativement simple, en partant du principe que tel jour à tel heure le soleil se trouvait à tel endroit. Il convenait donc de viser le soleil après avoir occulté l'objectif de la lunette avec une lentille noire. Faute de mettre cette protection, notre œil aurait subi de graves et irréversibles lésions. L'heure solaire nous était communiquée à la seconde près, par radio.

Nous ignorions tout, pour ne jamais l'avoir pratiqué, de ce calcul basé sur la position de l'astre solaire. Nous devions donc le comprendre, l'apprendre et l'assimiler car sur le terrain nous serions tenus de pratiquer cette opération environ deux fois par jour.

Le stage s'effectua dans d'excellentes conditions. Il se déroula dans l'immeuble de la CPA (Compagnie des Pétroles d'Algérie). Parfois un minicar nous amenait à Sidi-Ferruch. Nous nous entraînions à installer nos théodolites dans le sable mou des dunes pour y faire des relevés de points, dans les conditions que nous rencontrerions en plein désert. Bien avant la fin du stage nous étions prêts à affronter notre destin.

## Vers El-Goléa en DC 3

Enfin début octobre le grand jour arriva, Je ressentis comme un souffle de liberté. J'allais enfin prendre l'avion et tout en volant vers El-Goléa, j'allais voler vers mon destin. Je débutais ma vie d'homme et beaucoup plus que cela je débutais ma vie d'homme libre. J'avais obtenu mon émancipation parentale (à cette époque, la majorité était à 21 ans et je n'avais que 20 ans). Désormais, je m'assumais, je rompais à tout jamais avec mon enfance, j'étais à tout jamais libéré de toutes contraintes parentales. Je devenais enfin un homme qui tenait en main son présent et son futur, un homme qui détenait la responsabilité de sa propre vie et de son propre devenir !

Ce fut à Birmandreis que je pris l'autocar chargé de mener l'équipe de pétroliers jusqu'à Maison-Blanche, qui était l'aéroport d'Alger. Pressentant sans doute le danger rôdant dans le Sud Algérien, mon père m'avait procuré un revolver six coups, type 1892, d'un calibre de huit millimètres, véritablement une belle arme qui, en combat rapproché, ne devait pas pardonner. Je la détenais de manière parfaitement légale et son transport dans mon bagage à main était bien entendu autorisé. Je passais donc le service de contrôle sans la moindre difficulté, après avoir présenté les documents justifiant sa détention. Quel passager pourrait de nos jours embarquer avec une arme et ses munitions dans ses bagages à main ?

Sur ce point trois questions se présentant sous forme de réponses viennent à l'esprit :

- Y avait-il à cette époque beaucoup plus de liberté ?
- Les gens de cette génération étaient-ils beaucoup plus dignes de confiance ?
- Vivait-on dans un monde autre, dans lequel les salauds n'avaient pas leur place ?

La Compagnie des Pétroles d'Algérie avait passé un contrat pour le transport du fret et de son personnel, avec une compagnie privée : Aérotec. La plupart des navigants étaient des anciens de l'armée de l'Air, qui avaient exercé leur savoir-faire durant la seconde guerre mondiale et la guerre d'Indochine. Après les accords de paix imposés par Mendés-France, certains d'entre eux avaient opté, compte tenu de leur âge, pour une légitime retraite, d'autres écœurés par l'attitude de la France et déjà conscients que l'avenir de l'Algérie serait la copie conforme de celui de nos territoires d'Asie, avaient préféré mettre un terme à une carrière militaire sans doute prometteuse, mais incompatible avec leur sens de l'honneur. Libérés de leurs engagements, mais désireux de continuer à voler, ils avaient trouvé la solution leur permettant d'assouvir leur passion tout en tirant un revenu de celle-ci. Tous étaient de bons vivants et de joyeux lurons qui savaient faire la fête dès que l'occasion leur en était fournie, sachant qu'au besoin ils n'hésitaient pas à créer eux-mêmes ladite occasion.

La flotte d'Aérotec paraissait un peu disparate. On y comptait un De Havilland *Dragon Rapide*, biplan pouvant embarquer une dizaine de passagers, deux ou trois DC 3, ces bons vieux *Dakota* qui avaient baroudé sur tous les points chauds du monde. L'appareil à l'intérieur duquel nous avions pris place était un DC 3 chargé à l'avant de vivres, de nos bagages et de divers matériels de recherches. Un filet de corde à larges mailles, tendu transversalement, séparait ce fret de la dizaine de passagers. Nous nous étions repartis selon notre désir, assis à l'arrière sur des sièges qui avaient connu des jours meilleurs. Qu'importait le luxe, seul le goût de l'aventure nous guidait. L'avion décolla lourdement, il prit la direction d'Alger, qu'il survola en prenant peu à peu de la hauteur. En fin de boucle le hasard voulut qu'il passât pratiquement à l'aplomb de notre maison. Un clin d'œil du destin. Puis ayant atteint l'altitude l'autorisant à passer au-dessus de la chaîne montagneuse, il se dirigea cap plein sud vers notre destination. Blida s'effaça à droite sous nos ailes pour laisser apparaître les reliefs tourmentés couverts de forêts de l'Atlas Tellien, puis ap-

parut l'Atlas Saharien, beaucoup plus sec et surtout beaucoup plus pauvre en végétations. Enfin après quelque temps de vol, le Sahara vint à nous, avec ses immenses étendues qui vues du ciel semblaient plates d'apparence, elles se déroulaient à l'infini, parfois ponctuées par la tache verte d'une palmeraie. Les premières dunes firent leur apparition d'abord par petits groupes, comme des îlots plantés dans l'immensité du reg. Bien vite ce fut la mer de sable qui prédomina avec ses vagues figées, ses vagues qui se succédaient comme si ce déferlement sableux avait brutalement arrêté sa course. Il semblait que le liquide s'était, sous la magie d'un alchimiste tout puissant, transmué en poudre ocre et rose, tout comme le plomb l'avait été en or.

Les moteurs ronronnaient, les passagers sommeillaient. Après trois heures de vol, la corniche d'El-Goléa, marquant une fracture géologique et le probable effondrement du plateau, fut passée. Cette cassure constituait une véritable muraille ceinturant et surplombant une part de la ville. Blottie au creux d'une mer de dunes, l'immense palmeraie semblait protéger une multitude de petites constructions cubiques, d'apparence terreuse, s'alignant le long de voies tracées au cordeau. Les roues touchèrent le sol. Mon rêve prenait corps, je débutais mon apprentissage de saharien.

### **El-Goléa et le Père de Foucauld**

Un hôtel appartenant à la compagnie pétrolière, situé en plein centre de la ville, était exclusivement réservé aux employés en escale. Si le gîte était acceptable, bien que les chambres aient été pourvues de tout le confort, le restaurant présentait des plats d'une rare qualité, quant au service, il était effectué par des serveurs locaux revêtus de luxueux vêtements typiques du Grand Sud : Pantalons bouffants noirs serrés aux chevilles, chemise blanche portée sous un gilet noir brodé, chéchia rouge. La grande classe ! Le trajet aérien, El Goléa-Timimoun, étant programmé pour le lendemain, nous disposions de notre après midi. Avec mon camarade de promotion Georges Emery, qui tout comme moi avait suivi la préparation militaire parachutiste, nous décidâmes d'aller nous recueillir sur la tombe du Père Charles de Foucauld, après avoir fait une brève halte au monument dédié au commandant Lamy.

Le tombeau du Saint Homme se situait à l'écart de la ville, dans la palmeraie, au voisinage d'une petite église. Le monument funéraire était des plus simples, il paraissait avoir été érigé à l'image de l'homme de Dieu : Une humble tombe semblant surgir du sable.

Né au sein d'une famille aisée, il avait suivi la carrière des armes ne dédaignant pas pour autant les faveurs de femmes ravissantes. Jusqu'au jour où il entendit l'appel du Très Haut. Pauvre parmi les pauvres, ermite perdu sur l'Assekrem, il communiait avec celui qui lui avait désigné la voie à suivre. Une nuit, poussés par quelques motifs inconnus, des Touaregs pénétrèrent dans sa cahute et le massacrèrent. Il mourut donc seul en martyr, loin de toute présence humaine amie. Seuls les lugubres rochers de ces monts semblant appartenir à un monde autre, recueillirent sa plainte ultime.

Après quelques instants de recueillement, tranquillement nous rejoignîmes l'agglomération afin de visiter un musée que l'on nous avait signalé comme intéressant.

Effectivement dans une immense bâtisse de type colonial, un vieux colonel en retraite avait choisi de vivre avec son boy afin de rompre sa solitude. Je ne fais que répéter là, ce qui se disait localement. Il avait rassemblé en ce lieu un véritable capharnaüm collecté au cours de sa carrière dans toutes les tribus de l'AOF (Afrique Occidentale Française) et de l'AEF (Afrique Equatoriale Française). Ainsi, trônaient à l'entrée deux lions empaillés suivis des têtes naturalisées d'antilopes de toutes espèces, de tam-tams, de masques plus grimaçants les uns que les autres et une centaine d'étuis péniens qui allaient d'une taille jugée normale à un spécimen qui frisait les deux mètres de long. Soit son porteur n'était qu'un vantard, soit le pauvre gars se voyait affublé d'un lourd handicap.



## Pari stupide au bar de la CPA

Une partie de l'après-midi s'était écoulée. Que faire sinon risquer l'insolation, dans une cité accablée de chaleur qui ne présente pour tout point d'ombre, qu'un bar accueillant, en l'occurrence, celui de la CPA. La réponse est facile car la décision est évidente. Négligemment la porte fut poussée, elle le fut cependant de manière ferme à la façon du héros entrant dans un saloon. Face à nous qui n'étions encore que deux gamins, une horde de grandes gueules éclusait tout ce qui lui semblait consommable et disponible, à part bien entendu les eaux gazeuses et les jus de fruits. Et nous qui étions rentrés avec l'intention de boire un lait fraise ! Il fallait nous mettre à l'unisson de cette assemblée de vieux baroudeurs. Georges Emery, parce qu'il en avait entendu parler ou peut-être parce qu'il en avait bu une fois annonça :

– *Une Suze-Cassis.*

Ne connaissant pas ce truc bizarre, même de nom, d'un air assuré je repris :

– *Deux !*

Je dois reconnaître que ce mélange était agréable à déguster. Après quelques :

– *C'est ma tournée !*

– *Non c'est la mienne !*

Il fut temps pour nous de passer à table. Le copieux repas parvint à éponger en partie seulement l'essence de racine de gentiane qui garnissait nos estomacs, mais qui conservait malgré tout une fâcheuse tendance à embrumer nos esprits. La nuit était tombée et un ciel clair resplendissant d'étoiles apportait comme une lueur irréelle sur le paysage. C'était tout simplement envoûtant. Était-ce cela la féerie saharienne ?

L'équipe topographique en partance pour Timimoun était composée d'Emery, de Deiber, de Guyot et bien entendu de moi-même. Afin de fêter l'événement nous décidâmes comme un seul homme de retourner au bar finir la soirée. Seul parmi nous Guyot ne sortait pas de l'école de géomètres experts de Maison-Carrée, nous le connaissions depuis peu de temps seulement, notre première rencontre datant du début de notre stage de perfectionnement dans les locaux de la CPA.

La clientèle du bar n'avait pas changé, elle était composée des mêmes gueulars couturés de partout qui avaient interrompu leurs beuveries le temps du repas. Tous avaient bourlingué dans tous les coins du monde. Certains venaient de sites d'exploitation d'hydrocarbures, d'autres avant de rejoindre l'industrie pétrolière avaient connu certains lieux beaucoup moins pacifiques. Ce n'était certes pas des enfants de chœur, ni même des enfants de Marie. Ils sortaient des portefeuilles épais comme des bibles, gonflés de billets de la Banque d'Algérie. Il faut dire que dans les camps de pétroliers il n'existait pas ou peu d'occasions de dépenser un seul centime. Tout était gratuit et à disposition : Les repas, les boissons, y compris le lavage et le repassage des vêtements. El-Goléa représentait pour eux l'exutoire. C'était le lieu où fêter les retrouvailles entre vieux copains qui ne s'étaient pas revus depuis des années, c'était aussi l'occasion, pour les plus assoiffés d'entre eux, de boire plus que de raison. Quelques prostituées venues de France avaient tenté de faire fortune aux abords d'hôtels, attirées en cela par la bonne odeur du papier monnaie, peu d'entre elles étaient restées, je ne sais pour quelles raisons. Certes il se racontait la légende de l'avion rose, c'est-à-dire de l'appareil au fuselage recouvert de peinture rose à l'exception de la mention *Cuissair*. Il se posait parait-il à proximité de camps de recherches ou d'exploitation, sur les pistes plus que sommaires utilisées habituellement par l'Aérotec. De gentes dames pourvues de tous les appâts conférant sa grâce à la féminité, dotées de plus d'un caractère aimable et compréhensif, propice à tout rapprochement, en débarquaient afin de remonter le moral des mâles esseulés. Puis

leur devoir accompli, l'âme sereine, nanties de bonnes coupures bancaires elles s'envolaient vers d'autres cieux, vers d'autres lieux, vers d'autres aventures, vers d'autres sites de recherches.

Dans notre coin, sans doute un peu intimidés nous observions cette faune qui bien que braillarde restait fort amicale. Pour faire viril, nous avions commandé chacun un Cognac, mais à raison d'un verre par tournée, ça nous faisait quatre Cognac, qui pour Emery et moi s'additionnaient aux deux Suze-Cassis. Aussi nous avons une forte tendance à nous effondrer dans nos fauteuils. Pas habitués à ingurgiter ce genre de boissons alcoolisées, l'environnement paraissait s'incliner par moment comme sous le coup d'un léger roulis. Ne tenant plus, je donnai le signal du départ. Laborieusement nous sortîmes dans la cour afin de regagner nos chambres au plus vite. L'air frais de la nuit nous apporta un peu de tonus, il nous ragaillardit légèrement mais de manière beaucoup trop insuffisante. L'estomac alourdi par ces alcools auxquels j'étais totalement étranger, je restituais dans les toilettes tout ce que j'avais ingéré depuis la veille, voire depuis le jour de ma naissance. Une douche froide me sortit des brumes. Je m'allongeai sur mon lit, certes nous étions au milieu d'une mer de sable, mais était-ce une raison suffisante pour expliquer le balancement incessant de ma couche. Bientôt ce semblant de mouvement se calma, je plongeai alors dans un néant entrecoupé de cauchemars.

A quelques semaines de là, je me retrouvai au même bar avec je ne sais plus qui. Une ambiance identique régnait, ponctuée des mêmes cris et des mêmes rires. Soudain ce brouhaha monta, non d'un ton, mais de plusieurs. La cause de cet inhabituel chahut apparut sous la forme d'une malheureuse chauve-souris qui voletait dans l'immense salle de bar. Sans doute en quête d'insectes, paisiblement elle cherchait pitance au dessus de la tête des consommateurs. Beaucoup sautaient pour tenter de la saisir au vol, mais la bête esquivait en déviant brusquement devant l'obstacle. Finalement après plusieurs minutes de cet exercice qui avec la chaleur ambiante en avait assoiffé plus d'un, l'un des consommateurs eu l'idée de jeter sur l'animal une pièce de tissu, sans doute un foulard, dans laquelle il s'empêtra. L'heureux chasseur ramassa sa prise, la saisit à plein corps et levant la main bien haut la montra à tous, prêt à la relâcher. A ce moment une voix éraillée se fit entendre.

*– Tu l'as attrapée, t'as qu'à la bouffer !*

Amusé l'interpellé se tourna vers celui qui lui avait lancé la boutade.

*– Chiche ! Mais qu'est ce que tu m'donnes ?*

La réponse jaillit aussitôt :

*- Une caisse de champagne !*

*- D'accord si c'est du Dom Pérignon !*

*- No problème. Moi mon boulot c'est d'payer et le tien de choisir la marque qui te convient mon pote ! Attention, ce sera l'inverse si tu t'dégonfles ?*

*- D'accord ! Commence à préparer tes billets et commande déjà la caisse.*

Soigneusement l'homme en riant, replia les ailes de la chauve souris, le long de son frêle corps velu, lui caressa gentiment la tête entre ses longues oreilles et d'un seul coup il se la jeta dans la bouche et crac ! Il mâcha. Un jus sanguinolent coula aux commissures de ses lèvres, il eut un haut le cœur qui laissa apparaître un morceau de tripaille qui pendouilla sur son menton l'espace d'un instant. Il se reprit à temps, refrénant sa nausée, croqua rapidement les minces os et avala le tout. Il tira la langue pour montrer à l'assemblée qu'il avait tout avalé.

Pari gagné !

## A Timimoun

Atteint d'une légère gueule de bois due aux excès de la veille avec mes trois camarades, je sommeillais dans le DC 3 d'Aérotec assurant la liaison El Goléa-Timimoun. Le réveil s'était avéré extrêmement difficile, les quelques tasses de café avaient rendu un semblant de liberté à ma langue pâteuse, mais dans mon crâne résonnait comme des coups de gong à chacun des battements de mon cœur. Sous l'avion défilaient des séries de dunes. Le paysage uniforme s'étendait à l'horizon. Nous volions à une altitude d'environ 3 000 mètres.

Il me revint en mémoire un film que j'avais été voir il y avait bien longtemps de cela au cinéma *Le Régent*, à Alger. Je me rappelais le titre de l'œuvre : *Le paradis des pilotes perdus*. C'était une histoire d'avion qui se posait en catastrophe dans le désert et l'équipage ou une partie de celui-ci mourait de soif parce que l'épave n'avait pas été repérée en temps voulu par les secours.

Bien que vibrant de toutes ses tôles, l'appareil atteignit enfin sa destination, il se posa sur la piste, le souffle des hélices leva un voile de poussière de sable et de latérite. Sitôt la porte ouverte, une chaleur accablante mais sèche tomba aussitôt sur nos épaules.

Nous étions au cœur du Sahara !

Des Land-Rover de couleur jaune nous attendaient au bas de la passerelle. Ces véhicules avaient été convoyés depuis Alger par des chauffeurs appartenant à l'équipe d'exploration. En somme pour la première fois nous rencontrions ceux qui allaient nous conduire sur les sites de recherches. Le convoi se dirigea vers la base. Celle-ci était implantée à la périphérie de l'agglomération et se présentait sous la forme d'un fortin constitué d'un long bâtiment en torchis recouvert d'une terrasse crénelée. Ce bâtiment abritait la salle de radio, la salle à manger du *staff*, c'était sous ce nom qu'était désigné l'encadrement, la salle à manger du personnel subalterne, les cuisines, les logements. Cette construction s'ouvrait sur une cour ceinte également d'un mur au sommet doté de créneaux contre lequel s'adossait le garage ainsi que l'hébergement et les cuisines du personnel indigène. Comme je l'indiquais précédemment les matériaux utilisés pour l'édification de cet ensemble étaient ceux que la nature offrait localement. Notamment les poutres de soutien n'étaient autres que des troncs de palmiers pas même équarris. Sous le bâtiment principal, une sorte de cave de grande dimension avait été creusée. Quelle en était la destination finale, je ne l'ai jamais su ?

Trois couleurs primaient à Timimoun :

- Le bleu du ciel, un bleu éclatant que nulle brume n'atténuait.
- Le vert de l'immense palmeraie qui s'étendait au sud de la ville.
- Le rouge des constructions et de la terre qui avait servi à les bâtir.

L'agglomération, exceptée la palmeraie se présentait sous l'apparence d'un gros village avec sa poste, ses échoppes d'artisans, ses différents petits commerces. Mais comme dans toute ville du grand sud sous autorité militaire, se dressait le bordj avec ses défenses, ainsi que le bordel également clos de hauts murs, à la lourde porte de bois munie d'un judas, derrière laquelle veillait l'adjointe de la mère maquerelle. Le lieu était plus familièrement connu sous le nom de *Parc à autruches*, les artisanes qui y œuvraient, provenaient, paraît-il, en majorité de la tribu des Ouled Nails, tribu dans laquelle il est normal que toute femme se prostitue avant mariage afin d'emmagasiner un maximum de richesses pour pouvoir acquérir un trousseau et installer son ménage. Les billets de banque étant en partie convertis en pièces d'or montées en sortes de colliers ou de diadèmes dont elles se paraient. Inutile de préciser que nul parmi nous ne songea un seul instant à faire plus ample connaissance avec les hôtesse aussi charmantes pouvaient-elles être.

Nous primes possession de nos cantonnements. L'équipe topographique composée de Deiber, d'Emery de Guyot et de moi-même, se vit attribuer une immense pièce commune équipée de quatre lits, du type lits de camp et de quatre armoires. C'était en somme une chambrée du genre de celles que fournit l'armée dans toutes les casernes de France.

La salle à manger du *staff*, était décorée d'arabesques en relief, directement gravées dans la masse du torchis des murs. Une longue table, recouverte d'une nappe immaculée supportait les assiettes en porcelaine, les couverts en argent et les verres de cristal. Une fois de plus je m'extasiais intérieurement sur ce luxe peu commun.

Un ancien cuisinier de la marine, le père Giraudon, œuvrait à ses fourneaux et veillait sur une brigade d'aide-cuisiniers, de marmitons et de plongeurs, tous originaires de la région. Un serveur stylé, ganté de blanc et portant une tenue identique à celles que revêtaient ses confrères d'El-Go-léa, restait dévoué à notre service. Ayant jusque là fort peu pratiqué les restaurants de grand luxe, je ne pouvais qu'être ébloui par ce faste.

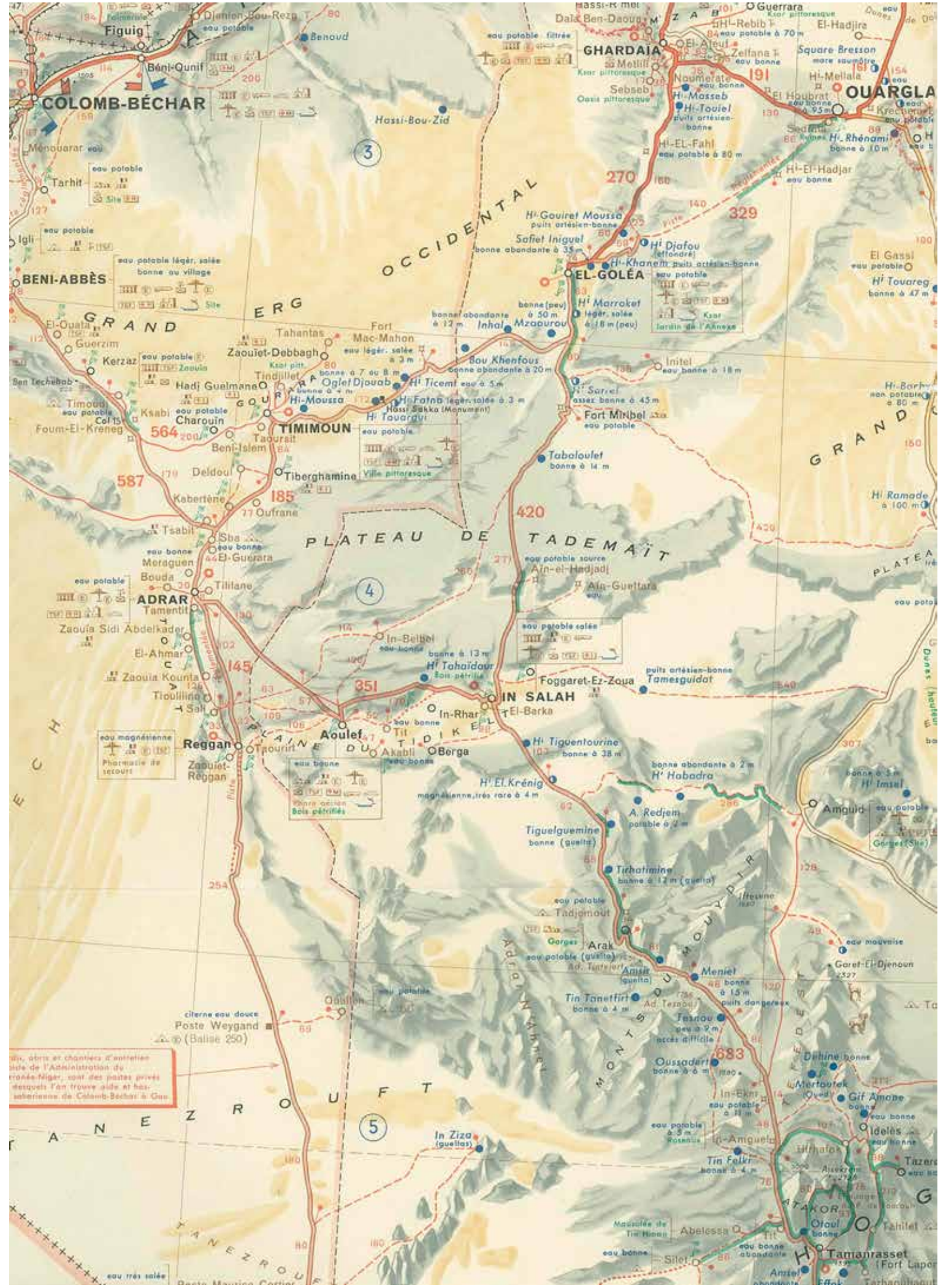
A midi, nous fut servie une sorte d'assiette anglaise. La mission débutant, le cuisinier n'avait pas eu le temps, en moins d'une heure, de nous confectionner les plats chauds habituellement servis au camp de base.

L'après midi se passa en préparation de notre matériel, nous procédâmes aux ultimes vérifications afin que les lectures sur nos théodolites ne soient pas faussées suite à un dérèglement de nos appareils durant le transport. Il fallut également réceptionner et faire charger dans les véhicules huit jours de vivres et d'eau pour huit personnes, ainsi que les trousseaux à pharmacie contenant outre les produits destinés aux premiers soins, des sérums en cas de piqûre de scorpion, ainsi que d'autres flacons en cas de morsure de vipère à cornes, de vipère des sables ou de naja, sorte de cobra du Sahara.

La composition des équipes topographiques fut établie : Emery fit équipe avec Deiber et Guyot avec moi. Autant pour la première équipe aucun responsable n'avait été désigné, autant pour la seconde brigade ce fut moi qui en reçus le commandement. Chacune des équipes se vit doter de deux Land-Rover, ce qui impliquait pour chacune d'entre elles la mobilisation de deux chauffeurs européens. A ce personnel s'ajoutaient les employés indigènes embauchés localement : Un homme à tout faire, deux porte-mires, un porte-parasol, dont le rôle était de tenir à l'ombre non l'opérateur, mais uniquement l'appareil afin que sous l'influence directe des rayons solaires, il n'y ait pas une disparité de dilatation entre les pieds du trépied, ce qui aurait nuit à la parfaite horizontalité du plateau du théodolite. Parmi les deux chauffeurs, l'un était un Oranais, il se nommait Martinez, quant à l'autre le hasard voulut que ce soit, non un copain, parce que nous ne faisons pas partie de la même bande, mais un gars un peu plus âgé que moi qui habitait notre quartier de La Redoute et que je connaissais depuis toujours : Raymond Balester.

Chacune des équipes avait été dotée d'un poste radio afin d'être en rapport avec la base. Par malheur, celle-ci n'était pas en écoute permanente, la liaison étant même coupée en dehors des deux vacations convenues, soit une vacation à huit heures et une seconde à seize heures. Hormis ces deux liaisons, rien d'autre n'était prévu. En cas d'urgence il convenait de faire face par ses propres moyens, en attendant la liaison radio pour espérer un éventuel secours. Avec du recul et compte tenu des circonstances qui prévalaient à l'époque, je trouve que ces dispositions étaient notoirement insuffisantes. Je dirai même qu'elles étaient criminelles.

Le soir venu, après sa douche, chacun rejoignit la salle à manger. Avaient donc pris place autour de la longue table : Le chef de mission, son adjoint, les deux ingénieurs attachés à la gravimétrie, le responsable du parc véhicule qui n'était autre qu'Hubert Balester, frère du chauffeur, les quatre



topographes et le Père Giraudon, notre maître queux. Le serveur indigène natif de la région, revêtu tout comme ses confrères d'El-Goléa, des mêmes vêtements sahariens, était détaché au service de la table, il tenait également le rôle de maître d'hôtel.

Le personnel considéré comme subalterne, c'est-à-dire mécaniciens, chauffeurs, hommes d'entretien, possédait son propre réfectoire. Celui-ci n'était pas doté du même luxe, ni de la même qualité de service, mais le Père Giraudon œuvrait pour un ensemble sans discrimination de destination finale. Le personnel de service et de logistique bénéficiait donc des mêmes repas que ceux servis dans la salle à manger réservée au *staff*.

Quant aux ouvriers indigènes, ils dépendaient d'un cuistot qui leur était spécifique. Les plats que celui-ci leur préparait n'avaient rien de commun avec les nôtres. D'une part ils n'auraient pas apprécié notre cuisine européenne, et d'autre part pour des questions de religion, les bases de cette cuisine s'appuyaient sur d'autres critères parfaitement définis par le Coran, mais totalement étrangers à nos habitudes alimentaires. Des sacs de semoule, des conserves, des légumes verts, des légumes secs, livrés par la liaison aérienne étaient remis à leur bosco. Sur place, le chef de base leur fournissait des moutons achetés sur le marché local.

Que dire du menu qui nous fut servi le soir, sinon qu'il fut non seulement excellent mais raffiné. Je pensais que sa qualité était l'exception due à la reprise de la campagne de recherches, mais non, l'expérience prouva qu'il n'en était rien. D'une manière générale à la CPA, il était de coutume que tout repas pris à la base soit l'équivalent d'un repas servi en première classe sur un paquebot transatlantique. C'était une règle qui ne souffrait d'aucune dérogation.

Le dessert arriva sous la forme d'un énorme plateau de choux à la crème. Le serveur présentait le plat et chacun se servait. Quand mon tour arriva, je pris la pâtisserie qui me faisait face, c'est-à-dire celle que le serveur semblait me destiner. A la première cuillerée je m'aperçus que quelque chose clochait, à la place de l'épaisse crème dont ce genre de gâteau est habituellement fourré, un plaisantin, en l'occurrence le chef cuisinier, l'avait, avec tout l'art voulu, délicatement empli de moutarde. Si l'apparence était la même, le goût en était totalement différent. Cette plaisanterie, sans méchanceté aucune, se voulait être une sorte de bizutage, ou d'initiation, elle s'inscrivait comme un signe de bienvenue dans la confrérie des pétroliers ainsi que dans celle des Sahariens. Deux solutions s'offraient à moi : Soit rire et tout laisser sur le bord de l'assiette sachant qu'un chou *normal* était probablement en attente dans la cuisine, soit ne rien faire et continuer la dégustation tout en parlant d'un air détaché. Ce fut cette attitude que je choisis. Cela provoqua un certain étonnement, les initiés pensaient qu'il y avait erreur et que le produit trafiqué était dans la cuisine. Je vis le père Giraudon se lever pour aller s'en assurer. Finalement je fus honteusement trahi par la dernière bouchée, elle me provoqua une brûlure intense à l'intérieur du nez, deux grosses larmes roulèrent aussitôt sur mes joues. Tous considérèrent que j'avais passé l'épreuve avec succès. J'étais digne de faire partie de l'assemblée et mon intronisation entraînait *de facto* celle de l'équipe topo dans son intégralité. Le champagne tenu au frais pour cette occasion arriva sur la table accompagné de mon vrai chou.

Nous nous attardâmes à regarder le ciel. L'atmosphère était d'une pureté que je n'avais jamais connue. Les étoiles brillaient, sans qu'une couche nuageuse si légère soit elle ne vienne obscurcir leur éclat. La chaleur du jour avait fait place à une agréable fraîcheur. Assis sur le muret ceignant la terrasse, nous écoutions le grand silence du désert seulement troublé de temps à autre par le braiment d'un âne, en provenance de la palmeraie.

## Gravimétrie dans le Grand Erg Occidental

Au matin notre convoi prit la route du nord, nous devions opérer à une centaine de kilomètres de Timimoun. Il est bon à ce niveau de l'aventure saharienne d'apporter avant toute chose, quelques éclaircissements quant aux moyens utilisés pour la détection des nappes d'hydrocarbures dans les profondeurs du sous-sol du désert. Pour ce faire, la CPA utilisait les deux systèmes habituels :

- Le gravimétrie dans le Grand Erg Occidental.
- Le sismique dans le Grand Erg Oriental.

Notre travail de géomètre consistait dans le premier cas, celui de la recherche par la méthode de la gravimétrie à déterminer de manière extrêmement précise la position des points sur lesquels allaient s'effectuer ces mesures. C'est-à-dire que lesdits points devaient être positionnés en altitude, en longitude et en latitude, cela afin que l'équipe gravimétrique puisse disposer de données autorisant l'interprétation de leurs lectures. Je rappelle sur ce sujet quelques souvenirs de leçons de physique : L'accélération de la pesanteur, dénommée conventionnellement  $g$ , vaut en moyenne sur terre 9,81 m/s. Cette valeur est cependant variable en raison de l'aplatissement du globe terrestre aux pôles. La valeur aux pôles est de 9,83 m/s, contre 9,78 m/s sur l'équateur. Le  $g$  est aussi variable en raison de la répartition hétérogène des différentes masses avoisinantes. L'appareil servant à mesurer cette fameuse valeur de  $g$ , s'appelle un gravimètre. Il peut donner la mesure de l'accélération de la pesanteur avec une précision de neuf chiffres après la virgule. Cet engin spécial était fixé à demeure sur une Land-Rover et était descendu au sol par un système de vérin lors de l'opération. Deux personnes le servaient. Le mécanisme intérieur, pour faire simple, était constitué d'une masse déformant un ressort. Point non négligeable, la masse était constituée d'or pur. Après l'acquisition de ces mesures, les géophysiciens les corrigeaient en fonction de la situation géographique des points sur lesquels elles avaient été pratiquées et, en les comparant avec les valeurs théoriques de gravité qui auraient du prévaloir en ces mêmes lieux, ils interprétaient ainsi une première analyse de la composition du sous sol. *Ouf!*

La méthode sismique consistait, sur des alignements de plusieurs dizaines de kilomètres, à matérialiser des points distants les uns des autres de 500 mètres. Les points de départ et d'arrivée de chacun desdits alignements étaient rattachés en altitude, en longitude et en latitude à des points connus, ce qui fait qu'il ne restait plus qu'à mesurer les altitudes des points piquetés puisque les deux autres valeurs pouvaient être déterminées en cas de besoin par un simple calcul topométrique. Sur chacun de ces points ainsi matérialisés était disposé un enregistreur qui captait les vibrations propagées à la surface du sol, suite à l'explosion de charges de dynamite judicieusement réparties. Une onde de choc était ainsi créée, elle se diffusait dans le sous-sol à des vitesses différentes en fonction de sa structure. Selon les lois analogues à celles de l'optique, il se produisait des réflexions, des réfractions, des guidages d'ondes. En fonction des temps d'arrivée de ces ondes, il était permis de calculer les vitesses de propagations sismiques et donc les épaisseurs des différentes structures des terrains, ainsi que leur éventuelle composition. *Re Ouf!*

Le départ eut lieu dès le lever du soleil. Dès notre arrivée sur le site, un puits connu et utilisé par les seuls chameliers, mais figurant toutefois sur les cartes d'état major servit d'origine aux cheminements projetés. Ce point d'eau, sans l'aide d'un guide aurait été impossible à trouver. Il se situait au milieu de nulle part, une couronne de rocher en délimitait l'ouverture. D'un diamètre maximum d'un mètre il s'enfonçait dans les entrailles de la terre.

Un seau et une corde d'une centaine de mètres de longueur, étaient disposés à côté. Par jeu plus que par besoin, le récipient fut descendu, en fait il fut plutôt jeté dans l'abîme, la corde se délo-

vait et nous connûmes même la crainte de la voir se casser si par malheur elle arrivait en bout de course. Par bonheur un bruit de chute sur une nappe d'eau mit un terme à notre angoisse, en ce lieu la surface de la nappe phréatique se situait à quatre-vingts mètres de profondeur. Péniblement le seau fut remonté. Première surprise deux chauve-souris s'étaient accrochées je ne sais pour quelle raison aux parois de toile du seau. Deuxième surprise l'eau était glacée et à peu près limpide. Troisième surprise, elle était très légèrement salée.

Il me revint alors en mémoire certaines leçons de géographie relatives au Sahara. Une théorie laisserait supposer que l'eau des profondeurs aurait pour origine celle provenant de la fonte des glaciers alpins. Un long couloir passant sous la Méditerranée autoriserait soit par un cours régulier, soit par un système de porosité des roches l'écoulement dû à cette fonte des glaces vers l'Afrique. Notre professeur nous avait même précisé que dans certaines poches peu éloignées de la surface du sol, avaient été découverts une espèce de crocodiles nains et aveugles. A la question :

– *Que mangent-ils ?*

Nous n'avions obtenu qu'une réponse des plus évasives, pour ne pas dire : Pas de réponse !

Si cette théorie était confirmée, nous buvions un liquide vieux de plusieurs siècles, voire de plusieurs millénaires. Une eau dans laquelle auraient pataugé non seulement les mammoths, mais aussi nos ancêtres, ceux qui habitaient au plus profond de grottes et qui vêtus de peau de bête chassaient le diplodocus à coups de gourdins, tout en tirant leurs bonnes femmes par les cheveux afin qu'elles aillent découper les steaks directement sur la bête avec des couteaux en pierre polie. Après une dernière vérification, ce fut l'instant des adieux. Emery et Deiber se virent confier une prospection sur un gisement sensiblement plein est, environ 100 grades, Guyot et moi, gisement plein ouest d'environ 300 grades. Chacun des points déterminés selon sa position géographique et altimétrique, devait se situer sur un lieu relativement plat de façon à faciliter le positionnement du véhicule de gravimétrie. Une plaquette d'aluminium numérotée de dix centimètres de côté, marquait le lieu sur lequel devait se pratiquer la mesure du trop fameux *g*. Un fanion de couleur rouge facilitait le repérage. La journée se passa, le travail se fit normalement ou presque.

L'un de mes deux porte-mires déclara soudain qu'il ne voulait plus travailler, trouvant la tâche qui lui avait été confiée indigne de sa race. Ne comprenant pas, je lui demandais de s'expliquer. Je crus comprendre qu'il était Touareg et que son confrère était Hartani, c'est-à-dire noir, donc descendant d'esclaves. Il lui paraissait ainsi offensant d'exécuter le même travail que l'autre. Nous étions loin de tout et je n'allais pas m'amuser à le faire ramener dans un lieu plus civilisé. Je lui enlevais donc la mire des mains et lui demandais de bien vouloir retourner à pied à Timimoun, sachant que je ne pouvais lui offrir ni eau ni vivres, et pas même un bidon pour prendre de l'eau au puits. Après un court instant de réflexion il me reprit la mire des mains et se remit à l'ouvrage tout naturellement. J'avoue que j'aurais été mal à l'aise s'il m'avait pris au mot.

Le soir venu, l'homme à tout faire sortit nos duvets, nos lits de camp, prépara un thé à la menthe avec des branchettes mortes, car il y a malgré tout des plantes qui poussent par endroit aux creux des dunes et elles parviennent à se développer sans doute grâce aux quelques gouttes de rosée journalières. La nourriture constituée de conserves était variée et d'une qualité exceptionnelle : Boîtes de crabe, crevettes, plats cuisinés, pêches au sirop, etc. Les indigènes quant à eux bénéficiaient d'une nourriture spécifique et conforme à leurs goûts : fruits secs, semoule, etc.

Tranquillement assis sur le sol, un verre de thé à la main, je regardais le maigre foyer, je regardais la petite bouilloire noircie par des années de service qui crachait un léger nuage de vapeur, je regardais le ciel étoilé dépourvu de tout nuage, je distinguais la masse sombre des jeeps qui se découpait à quelques pas. Rêveur, j'écoutais le chant aigret d'une flûte rythmé par un tam-



tam de fortune. Et puis il faut bien l'avouer cette quiétude était confortée par la présence de mon revolver qui restait à portée de main dans mon sac. Les deux chauffeurs et Guyot partageaient à mes cotés ce temps qui finalement se situait hors du temps.

J'avais vingt ans, je vivais l'aventure loin de la ville, loin des tracas coutumier de ce que l'on nomme sans doute à tort : *La Civilisation*. Ici en ce lieu nous étions des ermites directement au contact de la réalité du monde. En somme j'étais face à moi-même et j'étais heureux.

Tôt au matin le camp fut levé afin de permettre d'être opérationnels dès les premières lueurs. Dans tous les pays soumis à une température élevée et en particulier au cœur du Sahara, quand le soleil est haut, il est pratiquement impossible de faire des lectures topographiques sur la mire, l'air chaud provoque un phénomène ne permettant pas de voir clairement les graduations métrique à une certaine distance. Tout semble flotter ou danser dans une sorte de brume qui s'élève verticalement et estompe toute forme, donnant l'impression d'être au sein d'un mirage permanent.

Le 4 octobre, alors que nous écoutions les informations, une nouvelle nous plongea dans la plus grande perplexité : Les Russes avaient réussi à placer sur orbite un satellite artificiel. L'engin baptisé *Sputnik*, de la taille d'un ballon de basket émettait une série continue de *Bip Bip*, pour saluer, semblait-il, la Terre. Le commentateur échafaudait des plans non sur la comète mais plutôt sur les futurs satellites, disant que très bientôt ils autoriseraient des communications directes entre les hommes à partir de tous points du globe, sans s'encombrer des câbles sous-marins ou souterrains soumis aux aléas de la nature. Une parabole suffirait. Il affirmait également que des plateformes satellisées pourraient servir de base de lancement vers la Lune et d'autres planètes en vue de la conquête de l'univers par l'espèce humaine. Une voix fusa dans le noir :

– *Un jour avec ce genre de conneries, y'a tout leur échafaudage qui va nous retomber sur la gueule et on s'ra pas plus avancés.*

Souvent le soir, à la lueur d'une lampe à pétrole, nous procédions aux calculs des points relevés dans la journée. Ces calculs se faisaient en fonction des distances, des azimuts, et des gisements. L'azimut est l'angle vertical ayant pour sommet le point ou se situe l'axe du théodolite, pour origine le zénith et pour valeur l'angle d'inclinaison du point visé. Pour faire simple l'azimut est l'angle de pente. Ayant pour origine le zénith, la valeur 0, est la valeur d'angle lue quand la lunette est placée en position verticale, l'objectif vers le haut. Quant à la valeur de l'angle formé par l'horizontal, elle sera égale à 100 grades.

Le gisement est l'angle généré entre une direction quelconque et le nord magnétique, cet angle s'ouvrant dans le sens des aiguilles d'une montre. A titre d'exemple si sur un cadran de pendule on considère que le nord magnétique est sur la lecture du chiffre 12, le chiffre 3 aura comme gisement :  $400/4 = 100$  grades.

De la même manière le chiffre 8 aura comme gisement :  $400/3 \times 2 = 266.66$  grades.

A noter qu'il était nécessaire d'apporter à cette valeur de l'angle de gisement la fameuse correction de l'écart de déclinaison, afin d'obtenir des résultats en fonction du nord vrai, c'est-à-dire du nord géographique. Ainsi distances et gisements nous permettaient de déterminer les latitudes et les longitudes des points. Par les mêmes distances et les angles verticaux, qui sont les angles formés par la ligne de visée d'un point et l'azimut, nous obtenions les altitudes des points considérés.

La déclinaison est l'angle existant entre le nord vrai, ou nord géographique, et le nord magnétique, qui lui est le nord indiqué par la boussole. Ces deux nord diffèrent de quelques degrés et cet écart varie selon le temps, c'est-à-dire qu'il augmente ou diminue selon certains cycles. De plus il peut varier selon les lieux, en fonction de la nature du sous-sol.

## La désertion des Méharistes, le 15 octobre 1957

Un après-midi, alors que nous avons terminé nos relevés, et que nous venions de regagner Timimoun, un méhariste indigène se présenta et demanda au chef de mission, responsable de la base, de le suivre au fort, lieu où le commandant de la place, souhaitait le rencontrer de toute urgence. Accompagné du militaire, il emprunta une Land-Rover et s'y rendit aussitôt. Il en revint une heure après environ, le visage défait. Il nous réunit pour nous informer du but de cette convocation. Je n'ai pas, bien évidemment, retenu le discours à la lettre, mais il nous tint sensiblement ces propos :  
– *J'ai été convoqué par le commandant de la place qui vient de m'informer qu'un évènement d'une gravité exceptionnelle vient de se produire. Des transporteurs routiers ont signalé qu'en passant à proximité du puits d'Hassi-Sakka, situé sur la route reliant El-Goléa à Timimoun, à environ 75 kilomètres de Timimoun, ils avaient vu plusieurs cadavres soigneusement alignés le long de la piste. Une rapide reconnaissance avait permis de mettre les éléments de la tragédie en place. Les corps de huit Méharistes européens, tous abattus d'une balle dans le dos, gisent sur les lieux de leur campement. Les hommes qu'ils avaient sous leurs ordres ont déserté, après les avoir assassinés. Bilan : 63 déserteurs dans la nature, 225 chameaux enlevés, 75 armes et 10 000 cartouches disparues, sans compter les trois postes radio amenés. Détail des armes désormais aux mains des rebelles : 65 fusils, 5 pistolets-mitrailleurs, 2 fusils-mitrailleurs, 3 pistolets automatiques. Il est à craindre que la bande soit dans la zone sur laquelle opèrent Emery et Deiber. A la vacation radio, je vais leur demander de descendre plein sud, en roulant jusqu'à la tombée de la nuit, de façon qu'ils puissent regagner Timimoun au plus tôt demain matin. Il est à craindre une attaque de la ville par cette bande qui pourrait se voir renforcer par des types venus d'autres zones qui se seraient infiltrés depuis plusieurs jours dans le secteur. Nous ne sommes qu'une poignée d'européens, civils et militaires confondus, face à un nombre incalculable d'ennemis ou d'ennemis potentiels, le commandant du fort exige à juste raison, que nous allions passer la nuit à l'abri des murs, afin d'être moins exposés en cas d'attaque. Chacun recevra une arme. Des renforts doivent en principe arriver demain. En cas de malheur il conviendra de tenir d'ici là. Que chacun emporte le strict minimum. Je confierai la garde de la base aux responsables des ouvriers indigènes. Ils ne risquent rien puisque les déserteurs sont leurs congénères, leur présence ne sera utile que pour décourager certains petits voleurs. Le pire serait que les attaquants mettent le feu. Dans ce cas, ce ne serait que du matériel qui cramerait. C'est OK, pas de questions ? Préparez vous, ça va être l'heure de la vacation, j'entre en liaison radio avec l'équipe qui est sur le terrain et nous y allons.*

Nous étions à peine sortis de la pièce dans laquelle s'était tenu le topo qu'un chauffeur revint sur ses pas pour nous signaler qu'il lui avait semblé entrevoir un bonhomme entrer dans l'espace de cave creusée sous le bâtiment. Il nous précisa même qu'il portait le bras en écharpe, recouvert d'un pansement. Pensant au récent massacre, il nous vint aussitôt à l'idée que cela pouvait être l'un des déserteurs d'Hassi-Sakka, blessé lors du combat. Nous étions deux à posséder une arme : T., l'adjoint au chef de mission et moi. L'un couvrant l'autre, chaque recoin du réduit fut exploré en vain. Soit le chauffeur avait rêvé, soit le type se voyant découvert avait fui ailleurs, bénéficiant de complicités locales, voire de celles de notre personnel indigène.

Nous partîmes à pied vers le bordj. Les lourdes portes du fort s'entrouvrirent, un sergent méhariste nous accueillit avec une immense courtoisie, tendant une main chaleureuse à chacun de nous, c'était un indigène d'une cinquantaine d'années qui jusque là occupait les fonctions d'infirmier. Durant toute sa vie il n'avait connu que l'armée et compte tenu de son âge, il était vraisemblable que Timimoun devait être sa dernière garnison. Il bénéficiait de l'entière confiance de ses supé-

rieurs, un vieux soldat tel que lui ne pouvait en aucun cas trahir la cause qu'il avait faite sienne : La défense de la France et de ses valeurs. Il était Français et fier de l'être. Je garde encore en mémoire la physionomie de cet homme, au faciès buriné, façonné aux vents du désert. Il était paré d'un chèche de couleur sable qui en fait ne laissait apparaître qu'une partie du visage. Sous une imposante moustache grise, son sourire éclatait de blancheur. Soigneusement, il referma et verrouilla les deux panneaux qui condamnaient l'ouverture. Désormais nous n'étions peut être pas en totale sécurité, mais nous pouvions beaucoup plus efficacement assurer notre défense à l'abri des épais murs crénelés constitués d'un mortier rouge. En fait cette architecture était d'un pur style soudanais. En ces lieux, la culture sub-saharienne semblait prédominer sur la culture arabo-andalouse.

Du haut de la tour de guet, nous dominions la sebkhra, l'ancien site de ce qui fut autrefois un fleuve se perdant parfois au milieu d'immenses marécages. Cette voie permettait aux bateaux de remonter jusqu'à Timimoun et même au delà vers le nord, depuis le Niger et peut être aussi depuis l'Atlantique. Après l'assèchement de ce cours d'eau et de la désertification progressive du Sahara, l'immense palmeraie trouvait encore dans le sous-sol l'humidité nécessaire à sa survie. Malgré ces conditions extrêmes surtout en plein été, alors que la température peut avoisiner soixante degrés, les palmiers prospéraient. Ils assuraient de par leurs généreuses productions, un confortable revenu à leurs propriétaires. Il faut dire que leurs dattes prenaient place au rang des meilleurs : A part une petite récolte de *dattes du Touat* qui étaient assez sèches de goût, les *Deglet-Nour* constituaient la production principale. Leur nom signifiait : *Les doigts de lumière*, ou *Les doigts de Dieu*. Elles étaient grasses, brillantes, fondaient pratiquement dans la bouche, c'était le fruit du paradis. Elles étaient le symbole de ces pays merveilleux, ces pays de légende, où coulaient le lait et le miel. Il est dit qu'un nomade peut voyager trois jours avec un seul de ces fruits. Le premier jour il mange la peau, le second sa chair, et le troisième il suce le noyau. Certains humoristes prétendaient même, que l'absorption de trois dattes par semaine pouvait leur provoquer une indigestion. En pensant à cela je prévoyais que nos adversaires pouvaient tenir des semaines parmi les dunes, une datte et un verre d'eau s'avérant suffisants pour subvenir à leurs besoins quotidiens.

La légende raconte que Dieu qui avait créé la terre, les hommes, les animaux et les plantes avait été tant affairé qu'il n'était pas entré dans le détail de ses créations, il avait eu tant à faire en si peu de jours ! Une fois, alors qu'il se promenait dans le désert, il vit un palmier empli de fruits, il demanda à l'un de ceux qui l'accompagnait de lui descendre l'une des branches chargées de dattes. A peine en eut-il prit une en main, qu'émerveillé par sa texture enchanté par son odeur et enthousiasmé par son goût, il s'écria : Ô. Depuis ce temps en souvenir de l'émerveillement de Dieu, sur chaque noyau de datte est inscrite la lettre Ô comme si celle-ci avait été poinçonnée dans le bois et ce, quelle que soit la provenance ou l'espèce de ce fruit.

## **Après la désertion**

Nous fûmes donc aussitôt amenés jusqu'au bureau du responsable militaire de la place qui portait, si mes souvenirs sont exacts les quatre galons de commandant. Sa tenue m'étonna : Chemise au col fermé par une cravate, veste cintrée, pantalon de cheval, bottes d'équitation, stick à la main et comble de ridicule, un monocle bloqué par l'arcade sourcilière ; accessoire qui pour son maintien précaire lui faisait tordre la gueule. Ce qui me permit de découvrir avec une certaine stupéfaction qu'un simple appareil d'optique peut déformer la voix. Pour s'accoutrer de la sorte il avait dû s'inspirer d'une probable affiche en couleur d'un film de série B. Il ne manquait pour compléter le décor, qu'une photo dédicacée d'Antinéa affichée au mur à la peinture écaillée par

plaques, et nous retrouvions plongés au cœur de l'Atlantide, l'un des romans de Pierre Benoît, inspirateur du film du même nom. Hélas le bonhomme s'était trompé d'époque, il y avait belle lurette que l'Antinéa de cinéma ne tournait plus, faute d'imprésario influent, que par dépit, elle s'était mise à téter la bouteille et qu'elle ne prenait plus même le temps de se raser les poils des jambes, ce qui la cantonnait dans des rôles de vieille grand-mère portugaise. Comme il n'y avait que peu de films pour ce type de rôle, elle pointait au chômage. Quant à nous, le sort d'Antinéa nous importait peu. Nous pensions simplement à sauvegarder notre peau et pour cela nous ne disposions que d'un seul moyen : Faire échec par les armes aux Méharistes déserteurs.

A nouveau il nous fit l'exposé de la situation à laquelle nous étions confrontés, il nous détailla les circonstances de la tuerie survenue au puits d'Hassi-Sakka. Pour cela, du bout de sa cravache il désignait les différents sites sur une carte murale à grande échelle. Je notais qu'elle devait y être fixée depuis des temps immémoriaux, les punaises en rouillant avaient imprégné le papier et la lumière avait par endroit altéré les couleurs. De plus remarquant une multitude de points marron noirs, je crus qu'il s'agissait d'indications spécifiques, tels que buissons importants. En réalité ces points n'étaient que des chiures de mouches. Continuant son exposé, il ne nous cacha pas ses craintes de voir une attaque d'ampleur de la ville et du ksar par le goum de déserteurs qui, d'après les quelques renseignements ayant pu être recueillis, aurait trouvé des renforts au sein même de la population. Une consigne circulait paraît-il, elle courait de bouche en bouche :

– *A chacun son Européen !*

Il convenait désormais de garder, dès à présent les deux yeux grand-ouverts si nous ne voulions pas nous les voir faire fermer à tout jamais.

Je reviens sur le terme de Ksar. Ce mot d'origine arabe désigne un fort, ou un bordj. C'est un nom spécifiquement saharien, donné à une sorte de citadelle fortifiée.

Après ce tour d'horizon, nous fûmes menés dans la soute afin de percevoir nos armes. Nous remontions non dans l'histoire, mais pratiquement dans la préhistoire. Il est vrai que ce qui nous fut distribué ne se chargeait plus par la gueule et qu'il n'était pas nécessaire non plus d'enfoncer la balle avec une baguette, mais quand même ! Chacun reçut donc un mousqueton modèle 1890, modifié 1916, cette légère modification portait uniquement sur la contenance du magasin chargeur qui de trois cartouches était passée à cinq cartouches. D'un aspect trapu, c'était une arme de combat rapproché, sa longueur de 95 centimètres n'autorisait qu'une ligne de visée extrêmement faible d'où une totale imprécision pour un tir à longue distance. En revanche son calibre de 8 millimètres générait une bonne puissance d'arrêt mais voilà, il convenait de toucher la cible ! Je m'attendais, vue la remontée dans le temps, à percevoir également un sabre en complément des pétoires mises à notre disposition, mais ce que je considérais comme une plaisanterie s'arrêta à ce modique armement. Je notai avec un profond déplaisir, qu'aucun d'entre nous n'était pourvu d'une arme automatique, que celle-ci soit collective ou individuelle. Pas de MAT 49. Pas de FM 24/29. En cas de confrontation, nous nous retrouverions dans un sacré merdier.

Avec le mousqueton il nous fut remis vingt-cinq cartouches soigneusement disposées dans des boîtes de carton. Il existait une forte probabilité de voir de nombreux assaillants s'en sortir indemnes, faute de disposer de notre côté d'hommes et de munitions en quantité suffisante. Nous étions persuadés que les attaquants seraient nombreux, le djich se trouverait inévitablement renforcé par des forces locales qui jusque là avaient agi dans la discrétion, cette troupe recevant à son tour l'appui massif de la population. En somme, si l'attaque était déclenchée nous aurions un minimum de cinq cents d'hommes déterminés à nous massacrer, pourvus d'armes à feu beaucoup plus modernes et d'armes blanches. La solidarité religieuse primant sur toutes autres considéra-

tions, les valeurs que la France s'était jusque là évertué à appliquer voleraient en éclats. Encore heureux si nous ne subissions pas un mauvais coup dû à une trahison interne. A titre personnel j'avais trouvé le vieil infirmier bien trop servile. A être trop gentil, on devient vite suspect.

Je me livrai à un bref calcul. Je disposai de vingt-cinq cartouches pour le mousqueton et d'une cinquantaine pour mon revolver. Ce n'était pas si mal, mais hélas, aucune des deux armes n'était à la hauteur.

La nuit tomba, chacun veillait à son poste, scrutant l'ombre. Il est curieux comme l'obscurité amplifie chaque bruit, le braiement d'un âne, la blatèment d'un chameau, un appel dans les couverts de la palmeraie, résonnaient sinistrement. A tour de rôle nous descendions boire un bol de café préparé et servi par une charmante dame, n'osant lui demander qui elle était, en fait, mais je ne l'appris que plus tard, elle était l'épouse du capitaine adjoint. La nuit longuement s'étira sans autre alerte qu'un coup de feu tiré de l'autre côté du bordj, peut-être par accident, peut-être contre une ombre fugitive, homme ou animal ? Nous frissonnions de froid derrière les merlons, cette sensation s'amplifia quand, avec lenteur, l'obscurité se fit moins opaque et que commencèrent à apparaître les ramures des palmiers ainsi que les reliefs dans le lointain. La lumière peu à peu apparut à l'est dans un halo orangé, puis le jour se leva enfin, des guetteurs furent disposés aux points stratégiques permettant à une majorité d'entre nous d'aller dormir. Une relève fut assurée au long des heures.

Dans la lumière matinale, un nuage de poussière nous signala l'arrivée d'Emery et de Deiber. Un petit détachement armé alla les accueillir au camp de base. Leur matériel resta sur place et tous regagnèrent rapidement l'enceinte fortifiée. Nous ne faisons plus notre travail de géomètre, nous faisons la guerre. La journée se passa dans le calme. Les habitants vauquaient à leurs occupations comme ils le faisaient habituellement, les enfants semblaient fréquenter l'école. En somme, pour une personne non avertie ignorant le meurtre des militaires, la désertion des chameliers et les menaces qui pesaient sur nous, ce jour semblait normal, pareil à tout autre. Comme le lieutenant Drogo, nous scrutons le désert infini, nous ne guettions pas les Tartares, mais seulement les Chambas. Lentement les heures passèrent, puis le soleil déclina et disparut à nouveau derrière l'immensité sableuse, le ciel devint rouge, puis progressivement l'ombre nous enveloppa. Le crépuscule étant avec l'aube les moments les plus dangereux, moments durant lesquels tout pouvait arriver, y compris le pire. Nous restions en éveil derrière nos créneaux, attentifs aux moindres bruits, aux moindres frôlements. Dans la tour de guet, le projecteur balayait par instant de son faisceau une partie de la zone qui s'étendait devant nous, mais de par la configuration du site beaucoup de coins reculés ou cachés gardaient leurs secrets. Fatigués par cette observation permanente, il nous sembla apercevoir dans le lointain quelques faibles points lumineux qui par instant disparaissaient complètement. Cela fut mis au compte de la fatigue, ou de réfraction de quelques lumières lointaines, voire d'étoiles sur l'horizon. Le temps passa toujours aussi lourd de menaces. Et puis le miracle s'accomplit, les vagues lueurs aperçues antérieurement se précisèrent, elles apparurent nettement comme des éclairages et un convoi de véhicules se dessina comme une longue chenille lumineuse. Tout en se rapprochant lentement il se faisait de plus en plus distinct. Les renforts arrivaient, nous étions provisoirement sauvés.

La Légion débarqua. L'unité qui venait à notre secours était la 4<sup>ème</sup> CSPL (Compagnie Saharienne Portée de la Légion Etrangère). Avec la discipline spécifique à cette arme, les camions furent alignés au cordeau devant l'entrée du fort. La plupart des hommes, harassés par le long voyage nocturne, prirent leurs quartiers. La sécurité étant établie, nous fûmes invités par le commandant du bordj à regagner le bâtiment qui nous servait de base. L'armement individuel qui

nous avait été confié nous fut laissé par mesure de sécurité. Malgré certaines affirmations, nous ignorions toujours dans quel secteur s'était réfugié le djich, c'est à dire la troupe de déserteurs. Certains disaient qu'elle fuyait vers le nord-ouest, afin de se rapprocher de la frontière du Maroc. D'autres assuraient qu'elle ne pouvait prendre que la direction plein nord ou nord-est, afin de gagner par étapes successives les massifs montagneux des Aurès et du Hodna, grâce à la complicité bienveillante et surtout matérielle des tribus nomades. D'autres ne disaient rien, ils possédaient une connaissance parfaite de la région et ils savaient qu'un être humain n'ignorant rien de la position des puits pouvait y survivre indéfiniment avec un minimum de provisions acheminées en toute discrétion par les habitants des palmeraies. D'autres encore, mais ils n'étaient qu'une poignée, savaient, ils savaient dans quels lieux précis se terrait la bande mais bien entendu, étant complices, ils se taisaient, allant même, devant un public européen, jusqu'à vouer aux gémonies leurs frères de race.

Dans la journée, un groupe d'une douzaine de Légionnaires aux ordres d'un sergent nous rejoignit. Ils montèrent dans la cour de la base une tente de type marabout destinée à leur servir d'abri. Avec Emery, nous étions fascinés par ces hommes de légende. Leur gloire s'était depuis longtemps inscrite dans la mémoire de tout Français d'Algérie. Tout comme nous, des générations de Légionnaires avaient ancré leurs racines au plus profond de cette terre d'Afrique du Nord. Par leur sueur, souvent aussi par leur sang, ils avaient largement contribué à faire sortir le pays du néant. Leur maison mère de Sidi-Bel-Abbès était là pour témoigner de leur sacrifice, afin que flottent nos Trois Couleurs. Cette protection armée, forte d'une douzaine d'hommes environ, était destinée à nous faire escorte. Les visages et l'histoire d'une grande majorité d'entre eux restent encore gravés dans ma mémoire de longues années après cette épopée :

- Sergent Ross, Allemand d'origine natif du territoire des Sudètes. Son contrat devait se terminer bientôt, l'année suivante me semble-t-il. Il comptait regagner, la retraite venue, son pays d'origine qu'il n'avait pas revu depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale. Depuis ce temps, il avait combattu sur tous les fronts où les armes de la France avaient dû se faire entendre. Pourquoi avait-il choisi la Légion ? Je l'ignore, car c'est là une question que l'on ne pose jamais. Au cours des discussions, je crus cependant comprendre qu'il avait été officier dans l'Armée allemande. Avait-il servi dans la Wehrmacht ? Avait-il servi dans les SS ? Cela relevait de sa vie privée et cela ne nous concernait en rien. Il servait notre pays, il était désormais des nôtres. Etant chef du détachement, il était armé d'un pistolet automatique Colt 45, d'un calibre 11,43 millimètres

- Caporal Klein, de nationalité hongroise. Prisonnier à Dien-Bien-Phu, il fut rapatrié par il ne sait quel miracle aux frais du Viet-Minh à travers la Chine, puis à travers les immensités de la Russie. Cette libération étant probablement due à l'amour que se portaient réciproquement tous ces pays d'obédience stalinienne. Entre gens de ce monde, on s'embrasse sur la bouche n'est-ce pas ! Arrivé dans sa Hongrie natale et craignant d'être emprisonné pour avoir rejoint le camp *Capitaliste* et combattu contre d'autres frères du même bord, il préféra abandonner sa terre écrasée par l'affectueuse botte soviétique. N'ayant pas de train direct entre Budapest et Paris avec couchette et wagon restaurant, il ne trouva qu'un moyen pour passer la frontière à titre gracieux. Inconfortablement, il se dissimula dans un wagon empli de charbon. Passé la ligne séparant le paradis communiste de l'enfer capitaliste, il rejoignit aussitôt ce qu'il allait considérer comme sa véritable Patrie : La Légion Etrangère. *Legio Patria Nostra*. Compte-tenu de son grade, il était doté d'un pistolet mitrailleur MAT 49, calibre 9 millimètres.

- Première classe Grossbeck, Allemand d'origine. Brave gars increvable et excellent tireur. Il était chargé de l'arme collective : Le fusil mitrailleur de type 24 / 29, calibre 7,5 millimètres.

Contrairement à la dotation en vigueur dans l'armée de tradition, en qualité de tireur FM il ne possédait pas d'arme individuelle, arme qui habituellement était le pistolet automatique MAC 50 d'un calibre de 9 millimètres.

- Légionnaire Mortalet. Il se disait Belge, mais je ne fus jamais certain de sa véritable nationalité, son accent semblait bien trop français, mais cela ne me concernait en rien. C'était un brave homme, il se disait divorcé et père de famille. Armement : Fusil MAS 36, calibre 7,5 millimètres.

- Légionnaire Galego, de nationalité espagnole, ancien d'un bataillon de la Légion de ce pays : L'un des célèbre *Tercio* dont la pugnacité au combat avait permis au général Franco d'écraser l'Armée républicaine et de prendre le pouvoir. Paraissant assez âgé, il avait probablement derrière lui plusieurs engagements. Galego était un tendre. Au fond de son képi blanc, il avait fixé la photo d'une fillette qui l'attendait au pays, c'était sa fille. Quand il nous en parlait, ses yeux se mouillaient de larmes. Armement : Fusil MAS 36.

- Légionnaire Schoelhorn. Allemand, de nature discrète, plutôt effacé. Je pense que ce gars né probablement dans une famille assez huppée s'était engagé dans la Légion Etrangère pour fuir quelque chose qu'il pensait incompatible avec le cours de sa vie passée et ce quelque chose faisait probablement obstacle à sa vie future. Il avait donc décidé de remettre les compteurs à zéro en rejoignant la Légion. En parlant avec lui ce sentiment devenait évident. Il avait trouvé un refuge dans cette arme hors des normes habituelles. Armement : Fusil lance-grenade MAS 51 calibre 7,5 millimètres et grenades à fusil diverses.

- Légionnaire Goodfleish. Lui aussi se disait Allemand, il se présentait sous un aspect assez fluet, peu bavard, il servait en cas de besoin d'ordonnance au sergent Ross. Armement : Fusil MAS 36. Un Légionnaire dont j'ai oublié le nom faisait partie de ce groupe, mais suite à un accident bénin une jeep lui étant passé sur la jambe, il ne fit pas partie intégrante de l'escorte armée, il fut affecté au camp de base, ce qui par bonheur lui sauva la vie au cours des jours qui suivirent.

Quant aux autres, le temps à effacé de ma mémoire tant leur nom que leur visage. Ils assuraient la protection de l'équipe Emery et le destin voulut leur accorder sa grâce.

Les Méharistes déserteurs s'étaient donc évaporés dans l'immensité saharienne. Un homme, officier de valeur, les recherchait, c'était le capitaine Jacques Soyer, commandant la Compagnie méhariste du Touat, adjoint du commandant. Sa zone d'action s'avérait immense, elle s'étendait de la frontière marocaine jusqu'aux confins de l'Afrique noire et de Gao au Niger. Il avait sillonné d'innombrables fois le Grand Erg Occidental entre El-Oued et Ghadamès, alors qu'il n'était encore que jeune sous-lieutenant. Je cite un passage relevé dans un article le concernant :

*La vie de Méhariste n'était pas facile, que ce soit en temps de paix ou en temps de guerre, cette vie d'errance exigeait équilibre et force d'âme. Ce n'était pas à la portée de tous les Européens de pouvoir vivre plusieurs mois dans la nature, souvent hostile, en buvant l'eau des guerbas, sorte d'imposantes outres constituées d'une peau de chèvre goudronnée intérieurement, et en mangeant tous les jours l'éternelle galette de semoule cuite à même le sable recouvert de braises ou le misérable couscous sans viande ni légumes, seulement agrémenté de dattes, quand par bonheur, dattes il y avait. Puis régnait la pesanteur de la solitude, malgré le nombre de Chameliers composant la compagnie. L'officier n'était bien souvent que le seul Européen de la méhara. Ses cadres subalternes, bien que valeureux, étaient tous issus des différentes peuplades sahariennes. Aussi durant des semaines, voire parfois des mois, le contact était rompu avec sa civilisation, et beaucoup plus grave encore avec sa langue maternelle, c'est-à-dire le français. Son seul voisinage permanent était, par la force des choses, uniquement constitué de Touaregs et de Chambas*

*dont au départ la langue lui était totalement incomprise. Finalement, le discours, ou plus exactement la compréhension, s'instaurait grâce aux petits cadres qui jouaient les traducteurs dans un langage approximatif.*

*Les étapes journalières étaient d'environ trente kilomètres, mais cette distance dépendait en réalité des difficultés du terrain et des conditions climatiques, car les jours durant lesquels soufflait le simoun, ce grand vent du désert, les chameaux baraquaient et les hommes, le visage entouré de leur chèche, s'abritaient contre le dos des bêtes.*

*D'autre part, il ne fallait pas perdre de vue que la plupart du temps, les Chameliers allaient à pied et tiraient leur chameau par la longe afin d'économiser les forces de la bête. Un chameau qui produit des efforts est un chameau qui doit obligatoirement boire, contrairement à la légende. Le ravitaillement parvenait par caravane sensiblement tous les deux mois. Il comportait de la farine, de la semoule, du couscous, de l'huile, du sucre, du thé, du café, des oignons, des préparations de poissons en conserve et du bœuf en boîte. Bien qu'autorisée par le Coran, cette viande était habituellement délaissée par les Musulmans, c'était donc les Européens qui en bénéficiaient, en échange de leurs boîtes de sardines et de thon. Le courrier se faisait rare, il était parfois apporté avec le ravitaillement. A titre exceptionnel, au seul motif d'une urgence, il pouvait être acheminé par Bouchat. Bouchat étant le nom donné à une équipe de deux Méharistes allégés se déplaçant à marche forcée.*

*Pour un chef de peloton tel que Soyer, outre les responsabilités habituelles s'ajoutaient les décisions relatives aux étapes, les contacts avec les tribus, les contrôles de caravanes, les observations à transmettre et le journal de route à rédiger chaque soir. En plus de ces obligations, il convenait d'animer la troupe, éviter tant pour des raisons de moral que de sécurité, de tomber dans la routine, se tenir en permanence à l'écoute des hommes, soigner les malades, prendre soin des chameaux et parfois jouer au vétérinaire, instruire la troupe, l'entraîner au tir, etc. La tâche restait exaltante, mais extrêmement ardue. Soyer avait su s'adapter au climat. Par sa droiture, il avait également su se faire apprécier des indigènes. Il est probable que sa seule présence à Hassi-Sakka aurait permis d'éviter le drame. Mais désormais, il était trop tard, les dés avaient été jetés, le sang avait coulé, la partie ne pouvait être rejouée. L'urgence imposait de retrouver les traîtres et leur faire payer cher, mais surtout au comptant, leur forfaiture.*

Pourtant le capitaine Soyer avait, à de nombreuses reprises, alerté sa hiérarchie sur le danger potentiel que constituait une compagnie de Chameliers totalement indigène, mis à part quelquefois son encadrement. Il aurait souhaité blanchir dans une proportion notable ses effectifs de base, étant persuadé qu'un grand nombre de jeunes français, attirés par le goût de l'aventure et par les légendes du Sahara, se serait porté volontaire pour servir au sein de cette arme. Mais voilà, le pauvre Soyer s'était heurté à des ennemis beaucoup plus coriaces que prévu, ils avaient pour nom : Routine, Laxisme, Indécision, Irresponsabilité, Manque d'imagination.

En effet, le statut des Méharistes était particulier, ces soldats n'étaient pas des militaires ordinaires, ils étaient simplement placés sous contrats temporaires, renouvelables selon une certaine périodicité. De plus, chacun arrivait avec ses propres chameaux, en aucun cas ces animaux ne pouvaient figurer au titre des effectifs ou des biens appartenant à l'Armée Française.

Aux yeux des états-majors, il paraissait impossible qu'un appelé métropolitain puisse, sur ses propres deniers, acquérir plusieurs animaux, les gérer de manière à alterner leur temps d'utilisation, prévoir les pâturages des bêtes au repos, les entretenir en leur prodiguant les soins nécessaires, puis sa libération venant, les mettre en vente. Il était évident que vu sous cet angle, le challenge n'était pas même envisageable. Il ne vint pourtant à l'esprit de personne, tout au moins à l'esprit



de ceux qui se trouvaient à la tête de l'Armée, pour réfléchir à son présent et à son avenir en employant une méthode simple : Envisager que ces chameaux puissent être propriété d'état, tout comme l'étaient et le sont les chevaux de la Garde Républicaine ou les véhicules attribués aux régiments. Les bêtes auraient été placées sous la responsabilité d'un appelé, puis récupérées à sa libération et à nouveau attribuées à son remplaçant. Mais aux yeux de certains bureaucrates, une telle organisation ne paraissait pas envisageable, elle aurait bousculé la tradition et aurait obligé des gradés de haut niveau à réfléchir, chose sans doute inconcevable, aggravée par l'étroitesse du képi qui certainement devait coincer la jugeote et générer une mauvaise circulation à l'intérieur des vaisseaux sanguins alimentant la comprenette. Mieux valait exposer l'encadrement européen à une possible félonie dont le coût des conséquences était prévu et financé par avance, puisqu'il existait des lignes budgétaires concernant le rapatriement des corps ainsi que l'aide aux veuves. Il est certain que la solution consistant à nationaliser les camélidés aurait, dans un premier temps, coûté cher sur un plan financier au ministère des Armées. Cependant, la dépense pouvait être considérée comme un investissement amortissable sur la vie moyenne d'une monture, investissement duquel devait être déduit le montant de la valeur de revente de la bête. Finalement, en mettant sur l'un des plateaux de la balance la dépense réelle relative à ce cheptel, c'est-à-dire l'achat, l'entretien, la revente en prévoyant un certain pourcentage de perte, puis en posant sur l'autre plateau, l'économie en vies humaines que ces achats auraient engendrée, je pense que la question ne se serait pas même posée. Mais voilà tout cela demandait un brin de réflexion et la réflexion n'était pas le fort de certains de nos généraux. Quand nous songeons que le fameux général Katz, qui commandait les zones du sud avant de s'illustrer de bien triste manière à Oran, aurait été, d'après certains récits, pratiquement illettré lors de son engagement. Alors il ne faut s'étonner de rien !

Tout cela revenait à mettre un prix erroné, car sous-évalué, sur la vie d'un soldat. Par bêtise, par laxisme, tous ceux qui auraient pu dire et faire quelque chose s'étaient tus de peur de se voir privés de leur gamelle de soupe quotidienne. Avec le récent massacre d'Hassi-Sakka, cette frilosité face aux prises de responsabilités sonnait à la manière d'un glas aux oreilles de tous ceux qui auraient eu leur mot à dire, mais qui avaient préféré se murer dans un pesant silence.

Le pauvre Soyer rageait face à l'incompétence de sa hiérarchie. Il n'était que capitaine, mais il était fort d'une expérience acquise sur le terrain, expérience que ne possédaient pas ses chefs, que ceux-ci soient *monoclés*, comme l'était le commandant du bordj, ou qu'ils soient généraux détachés auprès de l'état-major, ou du ministère des Armées. Par malchance pour les Sahariens, Katz, l'ex-horticulteur, l'ex-maçon cégétiste, gérait une partie des Territoires du Sud. Pauvre Armée. Pauvre France.

L'aviation survola longuement les zones suspectes. L'appareil était un Marcel Dassault MD 315 *Flamant*, bombardier léger, pouvant éventuellement embarquer à titre exceptionnel huit parachutistes. Mais dans le présent contexte, il convenait en priorité d'éliminer au plus vite le djich, aussi était-il seulement armé de roquettes et de mitrailleuses. Afin de contraindre l'ennemi à ne pas se diluer dans le désert, tous les puits de la zone sensible se situant hors des palmeraies furent systématiquement détruits, les chameaux errants connurent un sort peu enviables, le *Flamant* les prit pour cible, ainsi que les hommes qui les gardaient.

Ainsi, le 23 octobre 1957, le capitaine Soyer découvrit, à sept kilomètres au nord du puits de Hassi-Djedid-Ech-Chergui, les cadavres de vingt-quatre chameaux et de cinq hommes. A préciser que hommes et bêtes provenaient du groupe recherché. Deux postes radio emmenés lors du massacre d'Hassi-Sakka purent ainsi être récupérés. La fouille faite aux alentours permit de

découvrir un renseignement d'importance, il concernait la tactique employée par les mutins pour disparaître aux yeux de l'aviation durant la journée.

L'astuce paraissait extrêmement simple à mettre en œuvre. Les Chameliers se répartissaient sur un arc de cercle de huit cents mètres de long. Ils s'installaient au pied de la pente, coté abrupt des dunes parce que d'une part cet endroit leurs permettait de mieux se camoufler en profitant des ombres portées par le relief et d'autre part, compte-tenu du constant écoulement du sable sous l'action du vent, les traces de pas s'effaçaient plus rapidement. Sur le lieu choisi, chaque mutin creusait, en dispersant les déblais, un emplacement relativement peu profond lui permettant de tirer. En cas d'alerte aérienne, tous se recouvraient du chèche de couleur sable de leur uniforme. Répartis tout au long du dispositif, quatre ou cinq combattants, installés à mi-pente de part et d'autre des crêtes de la barkhane, surveillaient le ciel et les alentours. Quant aux chameaux, ils se voyaient parqués à deux ou trois kilomètres de là afin de ne pas attirer l'attention.

Comprenant qu'il s'en était fallu de peu que les déserteurs soient surpris à Hassi-Djedid-Ech-Chergui, Soyer se lança à leur poursuite, certain que ceux-ci ne possédaient qu'une faible avance. Mais les traces, sous l'action d'un vent léger, s'étaient progressivement estompées et les pisteurs perdirent ou voulurent perdre rapidement leurs repères. Le détachement, alourdi par la présence de véhicules non équipés pour les zones sableuses, tenta de progresser dans l'erg rendu très mou par la chaleur. Les dunes resserrées, sans couloir permettant une avance sinon plus rapide tout au moins relativement aisée, devinrent bien vite des obstacles infranchissables, il arrivait qu'en une heure le convoi n'ait parcouru que cinq-cents mètres. L'inutilité de l'effort parut évidente, aussi ordre fut donné aux unités de rallier Timimoun. Cependant, cette incursion ne se présenta pas comme un total fiasco, pendant que Soyer tentait de poursuivre le djich, le *Flamant* n'était pas resté inactif, en cerclant au-dessus de la zone abritant l'ennemi, l'équipage avait découvert de nombreux objectifs à traiter. Un premier bilan faisait état de cinq cent douze chameaux abattus dont trente sept appartenaient à la Compagnie Méhariste du Touat, vingt-deux individus tués, cinq puits détruits. A cela s'ajoutaient les mesures de rétorsion prises à l'encontre des déserteurs par les troupes au sol : Six maisons et des palmiers furent mis à terre, six arrestations et du matériel militaire récupéré.

Un commandant fut détaché de l'état-major du général de Crèvecoeur afin de coordonner l'ensemble des opérations, il se doutait des difficultés qu'il aurait à surmonter pour venir à bout des Méharistes félons. Le Sahara est vaste et recèle de nombreux abris. A cela s'ajoutait le contexte local : Les complicités étaient nombreuses et la solidarité prônée tant par la religion que par l'hospitalité des gens du désert, faisait que la recherche pouvait durer des jours, des semaines, voire des mois. Il était pourtant convaincu que tôt ou tard, il obtiendrait le succès escompté. Il conclut un premier rapport en ces termes :

*– Il semble que le groupement de déserteurs ait pris la direction nord-nord-est d'Hassi-Djedid-Ech-Ghergui et tente de se faire oublier dans la région d'Hassi-Guergour, c'est dans cette zone qu'à mon sens, l'action principale doit être menée, tant aérienne que terrestre.*

Dés le 28 octobre, l'activité opérationnelle reprit. Afin de vider les zones de toutes présences humaines, des tracts furent lancés sur les campements et sur les caravanes, enjoignant voyageurs et nomades à rejoindre, dans un délai de huit jours, différents puits situés sur les territoires des annexes de Béni-Abbés et de Timimoun. Sur renseignements, une action spécifique permit de s'emparer, au nord de ce dernières oasis, de trois bergers, auxiliaires au pâturage, des Méharistes déserteurs. Ils reconnurent facilement, de par leur participation passive, avoir assisté le 15 octobre, du début jusqu'à la fin, au massacre d'Hassi-Sakka. Ils fournirent nombre de renseigne-

ments intéressants, tels que les noms des assassins, la confirmation de la présence sur les lieux du massacre d'une dizaine d'étrangers armés, la direction de fuite et les lieux de repli du djich. Malgré les recherches, les patrouilles, les survols par l'aviation, les interrogatoires des nomades et des gens des palmeraies, la trace des rebelles s'était perdue. Les jours passaient, les pages du calendrier s'effeuillaient, sans apporter de réponse. La troupe ennemie s'était fondue dans le désert. Notre groupe de recherche d'hydrocarbures, renforcé militairement par la Légion, piétinait. Nous n'avions que très peu d'occupations, à part lire ou jouer aux cartes, il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire pour tuer le temps. Nous attendions l'autorisation de pouvoir à nouveau reprendre notre prospection. Tout comme nous, le détachement de Légion traînait son ennui. Avec Emery, nous aimions aller discuter avec ces hommes dont certains avaient sensiblement notre âge, nous leur demandions notamment comment s'étaient déroulés les accrochages qu'ils avaient eus avec les bandes du FLN qui passaient la frontière en venant du Maroc, Nous étions passionnés par leurs récits car nous savions que si le conflit durait, et il en prenait la voie, nous connaîtrions à notre tour, avant la rudesse du combat l'anxiété de la chasse à l'homme.

Vivant à nouveau dans notre base, il convenait chaque nuit de monter la garde, la vigilance s'imposait. Nous la montions selon un tour impliquant uniquement les Européens, que ceux-ci soient français ou étrangers. Pour ce faire nous disposions de l'armement que nous avait remis au premier jour l'officier responsable de la zone. La Légion de son côté renforçait notre dispositif, c'est-à-dire que sur la terrasse crénelée, dès le coucher du soleil, l'un de nous se postait derrière un créneau, alors qu'à l'opposé un Légionnaire veillait derrière une autre défense. Les relèves de garde étaient effectuées simultanément. Cette cohésion entre la vieille Légion et les jeunes parachutistes que nous allions devenir, semblait telle qu'avec Emery nous participions à toutes leurs festivités tels qu'anniversaires ou autres coups à boire en raison de tous autres bons motifs, même quand ceux-ci s'avéraient des plus futiles. Ce fut ainsi que, conviés à l'une de ces soirées et sachant que la bière était le principal carburant de ces soldats d'exception, chacun de nous se présenta sous la tente avec deux caisses de ce produit tant recherché. Bien sûr, notre entrée fut saluée par une ovation. Dans ce langage spécifique à la Légion, inventé, mis au point et parlé depuis des lustres afin que, quelle que soit la nationalité d'origine, chacun puisse comprendre ce que l'autre disait, tous, la bouteille à la main, écoutaient l'orateur du moment raconter une anecdote, un temps de sa vie, une vieille histoire de Légion transmise de génération en génération, ou exposer ses sentiments sur un sujet généralement spécifique à leur arme. En somme c'était l'histoire de l'Europe éternelle qui se narrait sous le ciel étoilé à l'abri de la tente marabout.

Notre rapprochement avec la Légion déplut, car seul était toléré à notre table le chef de détachement, le sergent Ross, les autres Légionnaires étant considérés par le responsable de la base, un Hollandais, et par son adjoint pourtant de nationalité française, comme quantité négligeable, c'est-à-dire du genre molosses d'attaque, bénéficiant par protection spéciale et à titre exceptionnel de la nourriture des civils, heureux encore que les mets leurs soient servis dans des assiettes et non dans des écuelles.

Avec Emery, nous fûmes donc convoqués pour nous entendre signifier qu'il était malséant de tisser des liens d'amitié avec de telles personnes représentant finalement une sorte de rebut de la société. Choqués, nous ne pûmes que répondre que si c'était un ordre, nous l'ignorerions car il était idiot et contraire à nos principes et que si c'était un conseil, nous étions suffisamment aptes à juger par nous-mêmes de la valeur humaine des personnages que nous souhaitions fréquenter. Nos habitudes ne varièrent guère, nous entretenions toujours les mêmes rapports avec les légionnaires. Mais cet entêtement nous coûta notre augmentation, car par contrat, tous les

trois mois nous devions voir nos salaires s'accroître d'une somme assez coquette si notre travail était jugé satisfaisant. Bien que notre travail ait été parfait, notre comportement fut sans doute jugé inadapté à nos fonctions. Ce qui fit que notre rétribution fut gelée durant un trimestre, mais qu'importait la chose nous nous jugions en règle avec notre conscience, c'était le principal, de plus nous n'avions pas grand besoin de cet argent pour vivre.

Enfin, nous parvinrent les nouvelles que nous attendions avec impatience. La bande recherchée, traquée par la Légion et les groupes sahariens, s'était dirigée vers le nord pour tenter de gagner les régions un peu moins inhospitalières des Aurès et du Hodna ou tenter le passage vers le Maroc. Hélas pour elle, les puits détruits n'avaient pu permettre le ravitaillement en eau et nombre des déserteurs seraient morts de soif perdus dans les sables et déjà desséchés par l'implacable soleil. Nous crûmes en cette déclaration. Quelle en fut la source ? Nous l'ignorons. Quel que soit l'individu qui osa propager officiellement cette information, il apparut au cours des jours qui suivirent comme un parfait imbécile doublé d'un menteur et triplé d'un assassin. A la réflexion il se pourrait que ce soit le commandant de la place, ou alors les services de Katz. Mais se sont là des suppositions qui me sont personnelles. Je n'en détiens nulle preuve.

## **Reprise de la gravimétrie**

Enfin le 3 novembre 1957, peu après le lever du jour, le convoi de jeeps partit vers le nord-est en direction du puits d'Hassi-Bou-Baker, situé à une centaine de kilomètres environ de Timimoun. Mon chauffeur habituel, Raymond Balester, était retourné à Alger pour sa période de congés, habituelle. Je rappelle que toutes les cinq semaines nous avons droit à une semaine de repos en compensation des samedis et des dimanches passés sur le terrain à travailler. Il avait emprunté pour rentrer à Alger, l'habituel vieux DC 3 d'Aérotec. Comme chauffeur, j'avais hérité de Martinez, un Oranais bon teint, porteur comme tout Oranais des qualités et des défauts des habitants de cette ville, c'est-à-dire *grande gueule*, mais pas mauvais bonhomme, brave type en vérité.

Dans ma Land-Rover avait pris place Mortalet et deux ouvriers indigènes, dans l'autre Guyot avait pour chauffeur un nommé T., que je connaissais peu car nouvellement arrivé à Timimoun, avec en protection Galego, l'ancien de la Légion espagnole. Deux Indigènes complétaient l'équipage. L'équipe Emery et Deiber disposait également de deux jeeps comportant le même dispositif. Suivait le véhicule de mesures gravimétriques, avec les deux opérateurs S. et A., puis un véhicule d'accompagnement avec un chauffeur et deux Légionnaires. Les deux ou trois autres jeeps étaient chargées du couchage, de différents matériels techniques, du ravitaillement destiné aux Européens et aux Musulmans, ainsi que des provisions d'eau. Celle ci emplissait des guerbas en peau de chèvre, ou était conditionnée dans des boîtes aluminium de trente trois centilitres. Les équipages étaient composés de chauffeurs et des membres du groupe de protection de la Légion. Le puits d'Hassi-Bou-Bakeur se découvrait uniquement quand l'on avait le nez dessus. Sans guide, nous ne l'aurions certainement pas trouvé. Trois cailloux blancs le marquaient. Sa bouche s'ouvrait au ras du sol et, comme précédemment, sa profondeur semblait impressionnante. Intérieurement, je rendais hommage aux hommes qui avaient eu le courage de le creuser en s'abîmant au fur et à mesure de leur descente, dans cet étroit goulot avec tous les risques d'éboulement que cela comportait. Etre enterré vivant doit, je pense, représenter la mort la plus atroce. A titre personnel, si je devais mourir de mort violente, je préférerais la noyade dans un tonneau de rhum blanc, ou à la rigueur dans une cuve de Sauternes, à tout ensevelissement dans les entrailles de la terre.

Le puits d'Hassi-Bou-Bakeur ne fut atteint qu'en fin de matinée. La moyenne peu élevée s'expliquait par les difficultés de terrain rencontrées. Des cordons de dunes barraient par endroits la piste que nous tracions. Les premiers véhicules à y passer bénéficiaient d'une surface relative-

vement dur, le sable exposé à l'humidité nocturne ayant constitué une sorte de croûte, mais les suivants, malheureusement pour eux, ne trouvaient que la couche sous-jacente de sable mou, passablement meuble, il fallait alors sortir les cadres métalliques destinés à être placés sous les roues et tout le monde poussait pour les sortir de l'ensablement. Parfois, l'inverse se produisait, la Land-Rover qui ouvrait la route en terrain plat, sur le reg, s'enfonçait jusqu'au moyeu dans une couche de *fech-fech*, sorte de terre pulvérulente ayant la consistance de la cendre. Beaucoup plus tard, l'expérience nous permit de détecter ces pièges, la végétation était différente sur ces zones à éviter et la nature du sol présentait une couleur blanchâtre.

À l'exception des poissons de sable, les regs et les dunes semblaient vierges de toute vie animale, à l'exception des mouches. Une question nous tourmentait :

– *Qu'avaient-elles à se mettre sous la dent hors notre présence ?*

Sitôt arrêtés, ces sales bestioles se posaient sur nous, à croire qu'elles surgissaient du sol et qu'elles disposaient d'un moyen radio pour appeler leurs copines. Plus le temps passait, plus nous étions soumis à un envahissement intensif. Il fallait sans cesse ouvrir l'œil afin de ne pas avaler l'une de ces vermines quand nous mangions.

Parfois, couché sur le sable, apparaissait un arbre fossilisé. Curieusement, la forme de l'arbre était respectée, il gisait au sol sous l'aspect d'une projection, comme si le tronc et la ramure avaient épousé leurs propres ombres. Au fur et à mesure de l'écoulement des siècles, le bois s'était brisé en tronçon d'une trentaine de centimètres de longueur. Ces sortes de bûches avaient perdu leur couleur initiale, elles présentaient désormais un ton noir brillant, pareil à de l'ébène. L'aspect extérieur n'avait en rien été modifié, l'écorce avait conservé ses stries écailleuses et parfois aussi quelques vieilles blessures. Quant à la physionomie de la coupe, rien ne la faisait différer d'un bois fraîchement scié, les cercles concentriques se discernaient parfaitement et auraient permis à un homme de l'art de donner l'âge auquel était mort l'arbre en question. Le bois avait cependant progressivement disparu et la silice l'avait remplacé. Cela procurait un résultat surprenant, la bûche avait conservé son aspect habituel, tout en ayant pris le poids de la pierre. J'avais, à titre de souvenir, ramené l'un de ces tronçons de branche qui devait peser une dizaine de kilos, puis un jour il disparut lors d'un quelconque déménagement. Nous détenions la preuve que par endroits, le Sahara avait été verdoyant dans les temps anciens.

Durant deux jours le travail se poursuivit normalement, il consista en relevés topographiques matérialisant les points de mesure gravimétrique. Deiber qui manoeuvrait le théodolite en alternance avec Emery, constata avec effarement que la direction du nord qu'il situait sensiblement grâce à la course du soleil, ne correspondait plus aux indications de l'appareil. Il s'interrogea sur ce phénomène pensant qu'une masse métallique en sous sol déviait l'instrument, il appela Emery qui ne vit rien d'anormal, le nord de l'appareil correspondant bien au nord magnétique. Deiber reprit l'instrument et ne constata pas de différence avec sa première lecture, c'était à n'y rien comprendre. Pour avoir plus de liberté de mouvement, il passa son mousqueton qu'il portait à l'épaule, à Emery et constata alors que le nord était bien au nord. Aussitôt, la lumière jaillit dans son esprit. La masse de métal qui constituait l'arme, générait une déviation importante à proximité du plateau aimanté. Désormais on le sut : Celui qui opérait devait être obligatoirement désarmé.

Au soir du 5 novembre, les équipes se regroupèrent au puits d'Hassi-Bellenich situé à environ quarante kilomètres au nord-ouest d'Hassi-Bou-Baker, et sensiblement à quatre-vingt dix kilomètres plein nord de Timimoun. Une première surprise nous attendait à quelques centaines de mètres du point d'eau, les carcasses d'une cinquantaine de chameaux pourrissaient au soleil, elles faisaient le régal d'une nuée de mouches et de corbeaux. Apparemment, les bêtes avaient été mitraillées

par l'aviation. Qui dit présence de chameaux dit présence d'hommes. Par précaution, les jeeps furent placées en cercle et le campement, c'est-à-dire nos lits de camp, monté à l'intérieur de ce périmètre de défense. Cette disposition me fit un instant songer à la conquête de l'Ouest et aux chariots disposés en cercle durant la nuit, dans l'attente de l'attaque des Indiens. En réalité c'était un peu la même chose, mais en plus moderne.

Méfiant, chacun avait gardé son arme à portée de main. La nuit s'était sereinement écoulée me sembla-t-il quand, peu avant le lever du jour, le responsable de l'équipe gravimétrique fit tinter une gamelle pour nous inviter à nous lever. Hors du sac de couchage un froid glacial se faisait sentir, les duvets étaient revêtus d'une légère couche de givre. Le café nous fit du bien. Le sergent Ross nous informa alors qu'il s'était levé vers deux heures du matin, le Légionnaire qui était de garde étant venu le secouer pour l'avertir qu'il entendait des voix d'hommes mêlées à des blatètements de chameaux. Effectivement il y avait bien des signes d'activité humaine, mais les bruits se faisant de moins en moins distincts, indiquant que la caravane s'éloignait, il ne s'était pas inquiété outre mesure et avait jugé plus sage de se recoucher, après tout la zone n'était ni interdite, ni autorisée, disons qu'elle était déconseillée, et les nomades y circulaient. Dès ce petit déjeuner terminé, chacun rangea donc son matériel et bientôt le convoi se tint prêt au départ. Le guide qui jusque là était resté à nos cotés se déclara soudainement malade et même très malade. Il refusa d'être accompagné à Timimoun, préférant regagner seul, à pied une des palmeraies pour s'y faire soigner. La plus proche de ces zones habitées devait être à une quarantaine de kilomètres. Il refusa le transport proposé, et demanda seulement un peu d'eau pour le voyage. Curieux pour un malade d'accomplir un si long chemin sous un soleil de plomb ! Mais il est impossible de connaître les pensées profondes d'un Nomade. Chargé de quelques boîtes d'Evian, il prit la direction du sud, c'est-à-dire celle de Timimoun et des palmeraies voisines de la piste.

La mission qui nous attendait consistait à relever les points, selon la méthode habituelle, entre Hassi-Bellenich et Hassi-Tasselkra, soit une quarantaine de kilomètres à travers les dunes. Il avait été convenu la veille que le guide m'emmènerait, avec mon équipe, directement à Hassi-Tasselkra et que, de ce site, je remonterai dans mes traces vers Emery et Deiber, alors qu'eux, en suivant la piste marquée par mes deux jeeps procéderaient aux relevés. Notre point de rencontre devant, en principe, se situer non à mi-chemin, mais plutôt à une quinzaine de kilomètres d'Hassi-Tasselkra, ceci en raison de mon temps de déplacement qui neutralisait pratiquement ma matinée. Contrairement à l'habitude, parce qu'il est plus rapide de mesurer la gravimétrie d'un point que d'en faire le relevé topographique, l'équipe gravimétrique passerait en tête et déterminerait elle-même les emplacements de ces points de mesure, charge à Emery qui suivrait d'en faire les relevés.

Faute de guide, il ne s'offrait plus qu'une solution afin de rejoindre Hassi-Tasselkha : La boussole. Hassi-Tasselkha se présentait comme un reg sensiblement circulaire de six cents mètres de diamètre environ. Les photos aériennes laissaient apercevoir ce cirque parsemé de pierres, entouré de dunes ayant pour hauteur celle de dunes habituelles formées dans le grand erg occidental. Un phénomène géologique curieux, dû sans nul doute à l'érosion, avait créé deux sortes de cônes tronqués surplombant la partie plate, J'évaluais leur hauteur à une dizaine de mètres. L'aspect était lugubre. Autant le sable orangé apportait une certaine lumière, autant les roches noires procuraient un sentiment que je ne saurais définir, mais qui étreignait la poitrine.

Après avoir disposé la carte au sol et tracé au crayon notre axe de direction, la boussole nous indiqua le cap à suivre : 254 grades. Soit à quatre grades près un gisement plein sud-ouest. Ce cap me fut confirmé par le calcul du gisement, corrigé par la déclinaison du lieu, Nous connaissions en effet les coordonnées géographiques de notre point de départ et de notre point d'arrivée, il nous

était donc aisé de calculer le cap à suivre par rapport à la direction du nord magnétique. Le reg à atteindre étant de faible dimension, un seul grade d'erreur ou d'imprécision suffisait à passer à côté, puisque la distance couverte par cette valeur angulaire à quarante kilomètres de distance avoisinait les six-cent trente mètres.

Temps prévisible de parcours à raison d'une moyenne horaire de douze kilomètres à l'heure : Trois heures et vingt minutes.

Disposition de progression : Ma jeep en tête avec Martinez comme chauffeur, Mortalet en protection et deux ouvriers indigènes. Second véhicule : Responsable Guyot, chauffeur T., protection Galego et également deux ouvriers indigènes.

Notre petit convoi s'enfonça lentement dans le Grand Erg. Il convenait de garder la ligne la plus directe tout en louvoyant à travers les dunes à cause des obstacles qui se présentaient. Par chance, elles se trouvaient sensiblement bien orientées, leur pente douce correspondait à peu de choses près à notre axe de marche. Malheureusement, il arrivait, dans le but de regagner notre cap, de devoir affronter la face abrupte de dévers, c'est-à-dire de versants extrêmement pentus constitués de sable pulvérulent qui coulait sous les roues. La jeep était quelquefois incapable de gravir un tel barrage. Un long détour s'imposait alors. Cahin-caha, nous avançons. Au fond de moi, je m'inquiétais cependant, la moindre erreur de lecture sur la boussole pouvait nous faire passer à côté de l'objectif, car je savais qu'il nous apparaîtrait seulement quand nous aurions le nez dessus, il fallait donc ouvrir l'œil et bien choisir ses repères. Rien ne ressemble plus en effet au crêt d'une dune que le crêt d'une autre dune.

Le sable était mou, des ensablements successifs ralentirent notre moyenne théorique. A ces ennuis habituels s'ajoutèrent des problèmes mécaniques bénins, courants, typiques à ces régions sableuses du Grand Sud, mais qui toujours s'avèrent ennuyeux. Le carburateur de ma jeep s'encrassa, du sable ayant obstrué le gicleur puis, sous l'effet de la chaleur, l'essence se vaporisa à maintes reprises formant un bouchon de vapeur empêchant le carburant de parvenir aux cylindres. J'avais adopté une solution pour procéder à la réparation immédiate, elle s'avérait efficace certes mais sans doute pas très mécanique. J'utilisais l'eau de l'outre et en arrosais un chiffon que je posais directement sur les tuyaux d'alimentation. La vapeur se condensait sous l'effet de cette réfrigération et le moteur repartait.

Tous ces aléas retardaient notre tableau de marche et vers treize heures notre but n'était toujours pas atteint. Je donnai alors le signal de la pause casse-croûte et sortis les cartons contenant les conserves. Chacun se servit selon ses goûts. Les ouvriers musulmans, prudents, se contentèrent de poissons, n'ayant aucune confiance en d'autres mets, malgré le dessin du contenu souvent porté sur l'étiquette, craignant toujours que de la viande de porc y ait été introduite. Incontestablement, leur préférence allait aux sardines à l'huile. Une boîte de pêche au sirop tenta Mortalet et Galego, ils se la partagèrent. Nous allions repartir quand Mortalet, qui était monté sur le haut de la dune pour évacuer son trop plein de jus de pêche face à l'immensité saharienne, nous appela, il désigna du doigt imprimée sur le sable, à une cinquantaine de mètres du lieu où nous nous trouvions, la trace d'un déplacement d'hommes et de chameaux. La caravane entendue dans le courant de la nuit précédente semblait également se diriger vers Hassi-Tasselkha. Nous reprîmes notre progression et peu de temps après, à mon grand soulagement, nous apparut, le fameux reg. Mission réussie, nous avons, malgré nos quelques détours, pu garder la bonne direction, c'est-à-dire celle que j'avais calculée lors du départ.

La découverte du site conforta le sentiment de malaise que j'avais éprouvé à la vue des photos aériennes. Nous nous trouvions au creux d'une immense arène ceinturée de dunes, excepté un

petit passage au sud qui laissait apparaître un étroit couloir de sortie. La roche noire brillait sous le soleil et les deux mamelons tronconiques, appelés *guelb*, constitués de roches de même nature, plantés en son milieu apportaient à l'ensemble un aspect lunaire. Pas la moindre touffe d'épineux pour apporter à l'ensemble une simple lueur de vie. Nous étions plongés dans un monde minéral qui nous clamait son hostilité. Mais qu'importait le semblant d'hostilité d'un paysage, c'était l'une des facettes du Sahara et il convenait de faire abstraction de ce sentiment, car ce lieu contribuait, même par son adversité apparente, à la beauté de cet immense désert.

Nos deux véhicules disposaient chacun d'un faible reste de carburant. Partir avec les deux Land-Rover revenait à s'exposer à une double panne d'essence, le contenu des réservoirs ne permettait pas d'accomplir le trajet jusqu'à notre jonction avec l'équipe Emery/Deiber et de revenir à la base. De plus, pour effectuer cette jonction dans le sens aller, la configuration des dunes n'autorisait pas d'emprunter la voie de nos précédentes traces, de nombreux détours seraient forcément nécessaires. Je demandais donc à T. de siphonner son réservoir au profit du mien, une seule jeep, en l'occurrence la mienne, devrait assurer le transport de l'ensemble de l'équipe. Sachant qu'à l'aller la majeure partie du parcours s'effectuerait à pied, et que seul le trajet de retour imposerait, au pire, un probable tassement et au mieux, un inconfort amélioré par une répartition plus équitable des personnes dans les trois véhicules qui seraient dès lors à disposition.

T., le chauffeur, et Galego, le Légionnaire, restèrent seuls auprès de la jeep immobilisée. En riant ils nous dirent qu'ils allaient profiter de leur inactivité pour faire une sieste à l'ombre de la bâche. Sur place, je fis planter un piquet portant la mention R.S 200. Je précise que R.S correspondait à la désignation de cette ligne gravimétrique et non à mes initiales. Je calai mon appareil, plantai à son aplomb et expédiai mon porte mire à environ deux cent cinquante mètres de là pour débiter le cheminement. Guyot notait les valeurs que je lui annonçais sur son carnet, Mortalet traînait son MAS 36 et surtout son ennui, Martinez attendait au volant quant au porte-parasol, il abritait fidèlement mon appareil. Lecture faite, j'embarquai dans la jeep accompagné de Guyot, de Mortalet, du porte-parasol et de l'autre porte-mire, afin de me positionner sur le point gravimétrique dénommé R.S 199, à déterminer sur place selon ses qualités d'accès, en limite de la ceinture de dunes. Ce lieu me convenait parfaitement, d'abord parce qu'à l'estime il était distant d'environ cinq cents mètres de R.S 200 et que la configuration du terrain permettait à l'équipe gravimétrique de se positionner dans d'excellentes conditions. A noter que le porte mire m'ayant permis de faire les précédentes relevés restait sur place pour me permettre de faire les lectures de rattachement arrière. Quand, après moult cahotements, nous arrivâmes sur la nouvelle station, je demandai au porte-mire *avant*, d'aller se placer à environ deux-cent cinquante mètres de moi.

## **L'attaque des fellaghas**

Je calai mon appareil, fis planter à son aplomb le piquet R.S 199 et je m'apprêtais à faire ma visée arrière, quand je m'aperçus que mon appareil ne bénéficiait pas de l'ombre du parasol et que mon porte-mire arrière avait disparu, je levai les yeux de la lunette et je les vis dévaler comme des lapins dans toutes les directions. Ne comprenant pas ce qui se passait, je regardais autour de moi et j'aperçus, à une cinquantaine de mètres, debout sur le haut de la dune me surplombant, cinq ou six types revêtus de la tenue méhariste : Burnous de laine à rayures alternées noires et blanches, ceinturon rouge avec cartouchières incorporées, baudrier porte-cartouches de même matière et de même couleur, passant sur les épaules et se rejoignant en une seule fixation, au dessus de la boucle du ceinturon, chèche de couleur kaki, couvrant le sommet du crâne et le bas du visage. Un de ces salopards me tenait en joue. J'eus le temps de gueuler :

– *Les fellaghas !*



Sentant, je ne sais pour quelle raison, que celui qui me tenait dans sa ligne de mire allait tirer, je plongeai, à *Dieu vat !* L'impact de la balle fit jaillir un jet de poussière derrière moi. Mortalet ayant immédiatement saisi la situation, un genou au sol, faisait cracher son Mas 36. La portière étant ouverte, je pus sans trop de mal récupérer mon revolver, de son côté Martinez réussit à prendre son mousqueton. A découvert, surplombés par l'ennemi, nous tirions. Le revolver se révéla aussitôt inefficace, la distance était trop importante et la précision bien trop insuffisante. Malgré la correction apportée, je voyais mes impacts créer des petits geysers sur le versant sableux. En haut de la dune, il me sembla voir un déserteur faire un soleil, je pense que c'est Mortalet qui l'avait allumé. Revolver à la main, je fis le tour de la jeep afin de récupérer mon mousqueton.

Les balles miaulaient autour de nous, le trépied de l'appareil, touché par un de ces salauds, s'écroula et tout dégringola. Ce n'était après tout que de la ferraille. *Merde ! Merde ! Merde !* La culasse de mon arme était bloquée par le sable fin. Finalement je parvins à la dégager, je fis jouer le mécanisme une fois, deux fois, glissai les balles dans le chargeur. A ce moment là Mortalet, sans doute à court de munitions, me gueula qu'il allait chercher Galego et il partit en courant vers la jeep laissée en attente. Je réalisai soudain que Guyot avait disparu dès le début de l'engagement. Je ne l'avais plus vu depuis la course des ouvriers affolés. Il avait dû foutre le camp dès que j'avais poussé mon cri d'alerte. Où raisonnablement pouvait-il aller, sinon foncer tête baissée sans savoir où, à travers le désert ?

Les tirs venaient de toutes parts, nous étions pratiquement encerclés. Par bonheur, aucun de nous n'était touché, ni même un organe vital de la Land-Rover, la carrosserie en revanche se transformait en écumoire. J'aperçus, du coin de l'œil, Mortalet, les bras en l'air qui se dirigeait, gravissant le flanc d'une dune, vers un groupe ennemi qui le tenait sous la menace de ses armes. Plus menaçant encore, je vis la silhouette du bipied d'un fusil mitrailleur se découpant en haut de la dune et son tireur couché derrière l'arme, il tira, la jeep encaissa une nouvelle fois. Par bonheur, son système de tir en rafale devait être défectueux ou coincé par le sable, il ne put tirer qu'au coup par coup. C'était un miracle, la providence nous accordait sa protection, mais le délai qu'elle nous accordait n'allait pas durer. Je criai à Martinez :

– *Mets la jeep en route vite, on fout le camp !*

Je ne tenais pas à tomber vivant entre les pattes de ces types. Le cas échéant, je m'étais fait une raison, la dernière balle serait pour moi. J'étais certain d'être arrivé au bout du chemin et il m'était pénible de songer que tout allait se terminer là, dans ce reg lugubre à l'âge de vingt ans. Je n'avais plus rien à perdre, pas même ma vie, je la considérais déjà comme terminée. Les secondes que je vivais c'était en somme du rab accordé par je ne sais quel bienfait. Martinez contourna le véhicule, et se mit au volant malgré les tirs qui convergeaient. Je le couvrais du mieux que je le pouvais.

Le moteur démarra, je sautai à l'intérieur. Nous étions complètement cernés. J'aperçus Galego et T. les bras en l'air au milieu d'un groupe vociférant. Impossible de les récupérer ! Je gueulai à Martinez de foncer vers le sud du reg, là où se présentait l'étroit couloir repéré sur les vues aériennes, il constituait la seule issue. Si elle était tenue par quelques types, nous avons toutes les chances d'être réduits dans les prochaines minutes à l'état de cadavres qui lentement commenceraient leur décomposition.

Dans le coffre à gants du tableau de bord, Mortalet avait laissé une grenade défensive. Je la dégoupillai, gardant la cuillère coincée contre ma paume au cas où il faudrait forcer le passage. Un Méhariste, en courant dans le reg, tenta de couper notre course. Je criai à Martinez de foncer sur lui et de le percuter. Sans doute retenu par un ultime réflexe d'humanité il ne le fit pas. Le bonhomme devina peut être mon intention homicide aussi, alors que le véhicule était à une vingtaine

de mètres en avant de lui, il tira, mais probablement affolé, il ne prit pas le temps de viser, sa balle arracha la poignée de ma portière. La tôle claquait sous les impacts. Le couloir se présenta enfin, il était libre d'accès. L'erg nous accueillit, la voiture bascula de l'autre côté d'une dune, le silence se fit, nous étions provisoirement sauvés.

Si notre problème de sécurité immédiate semblait momentanément résolu, il restait à prévenir ceux qui suivaient ma piste et qui à leur tour allaient tomber sur la bande de déserteurs. Ma pensée initiale fut d'effectuer une large boucle à travers les dunes afin de recouper mes traces et de les remonter jusqu'à la rencontre avec le reste du convoi pour les prévenir du danger. Notre vitesse de progression était des plus limitées et je priais le ciel de ne pas tomber dans un piège constitué de sable mou. Bien vite il m'apparut que toute remontée en direction nord-est s'avérait sinon impossible tout au moins extrêmement difficile, car le tombant des dunes nous interdisait de les aborder de front. Face à nous, la partie d'éboulis et non la pente douce. De longs détours s'imposaient, ce qui d'une part ne faisait que ralentir davantage notre avancée et qui d'autre part, impliquait une telle consommation de carburant qu'inévitablement nous serions tombés en panne sèche bien avant le contact avec les amis.

Je pris donc la décision de mettre le cap directement sur Timimoun. Faute de carte j'estimai de mémoire la direction à prendre, un gisement de 190 grades ne devait pas nous faire passer loin de la ville. Je craignais également de voir notre jeep rattrapée par un élément monté sur chameaux, ces bestiaux étant conçus pour avancer dans ce genre de terrain beaucoup plus vite que nous, sans courir le risque de s'enfoncer et de rester plantés dans le sable. Je savais que la vacation radio était proche et je pensais préférable de lancer l'alerte par ce moyen. Peu avant l'heure du contact, je remis la goupille à la grenade et je plantai, aidé de Martinez, les deux longues perches métalliques supportant l'antenne filaire orientée perpendiculairement à la direction du sud. Bientôt j'entendis :

*– Appel de la base aux équipes, répondez ! S. à vous !*

N'attendant pas mon tour, je hurlai, en tenant le micro dans ma main crispée :

*– Ici Sauvage, ici Sauvage, je vous reçois 5/5, nous venons d'être attaqués répondez !*

Ma voix se perdit dans le vide car j'entendis aussitôt S. répondre :

*– Ici S., j'écoute, je vous reçois 5/5. Nous avançons dans les traces de Sauvage, mais rencontrons de grandes difficultés de progression à cause du terrain qui est extrêmement mou. A part cela : RAS. Terminé pour moi !*

Tenant toujours le micro dans mes mains moites, je lançais appel sur appel :

*– Sauvage, ici Sauvage, nous venons d'être attaqués, je répète : Nous venons d'être attaqués. Répondez-moi, répondez-moi ! Est-ce que quelqu'un me reçoit ? Un radio-amateur est-il à l'écoute, j'ai besoin d'une aide urgente. Je répète : j'ai besoin d'une aide urgente. Nous sommes en danger immédiat ! Répondez ! Ici Sauvage, ici Sauvage, répondez, merde !*

Une voix tranquille sortit de la radio.

*– Appel de la base à Emery, me recevez-vous ? A vous !*

*– Oui ici Emery j'écoute, je vous reçois également 5 / 5, confirmation des difficultés de progression, nous nous sommes plantés je ne sais combien de fois, c'est un véritable merdier, je voudrais connaître la position de Sauvage, je reste en attente.*

La radio reprit :

*– Appel de la base, appel de la base, Sauvage me recevez-vous ? A vous ! Parlez ! Sauvage me recevez-vous ici la base, ici la base, à vous ! Parlez ! Sauvage, Sauvage, répondez !*

La rage au cœur, je repris ma litanie et, comme nous étions sur un canal commun, nous pouvions entrer en liaison directe entre équipes, j'appelai successivement Emery, puis S., malheureusement sans réponse de leur part. Mon poste recevait mais n'émettait plus. Mon véhicule avait tellement été secoué qu'une soudure avait peut-être lâché ou une lampe était-elle morte. Que sais-je, je n'y connais rien dans ce système. Je n'apercevais aucun impact de balle dans l'appareil, tous les fils semblaient correctement branchés. J'appuyai sur le bouton Arrêt et je rallumai aussitôt dans l'attente du miracle, mais il n'y eut pas de miracle ! A nouveau je reconnus la voix un peu rigolarde d'Emery :

*– Sauvage ne répond pas, nous suivons ses traces, et comme convenu nous nous rencontrerons dans quelques kilomètres. Il a du rater la vacation. A moins qu'il soit occupé à désensabler sa brouette. Terminé pour moi, je coupe.*

C'était foutu, à cause d'une radio de merde, les copains allaient droit au massacre, impossible de les prévenir. Que faire ?

Tristement, l'antenne fut repliée et la jeep reprit sa course cahotante. Après quelques minutes le moteur hoqueta puis s'arrêta définitivement. Le réservoir était vide, nous n'avions plus d'essence ! Désormais Timimoun se trouvait vers le sud, séparé de nous par une mer de sable.

Notre situation était critique : Nous étions à pied, avec un fond de gourde d'une eau plus que chaude, au milieu du désert, avec peut-être à nos trousses un ennemi qui pouvait facilement suivre nos traces et nous rattraper quand il le voulait. Le moral au plus bas, le véhicule fut abandonné, là où il s'était arrêté, c'est-à-dire au creux d'une dune. Je pris la grenade et chacun de nous se chargea de son mousqueton. Boussole en main, il nous restait à parcourir une grande distance à travers l'erg et ses pièges. J'essayais de me remettre la carte en mémoire, tâchant de déterminer le lieu où se situait la palmeraie la plus proche. Je me rappelais qu'il y en avait plusieurs qui s'échelonnaient dans le sens nord-sud à une cinquantaine de kilomètres plein est de notre position, mais je ne parvenais pas à me souvenir s'il en existait au moins une entre notre point estimé et Timimoun, car il était évident que l'eau nous ferait cruellement défaut et que, sauf miracle, nous ne serions en mesure d'atteindre la ville que dans le courant de la nuit prochaine si nous devions uniquement progresser dans l'erg. Le calcul était vite fait : Hassi-Tasselkha se positionnait à vol d'oiseau à environ soixante kilomètres de Timimoun, en appliquant le coefficient majorateur tenant compte du relief, des montées, des descentes et des détours nécessaires afin d'affronter les dunes dans les conditions optimales, le trajet effectif avoisinait les quatre-vingt dix à cent kilomètres. Nous en avions parcourus entre le quart et le tiers, nous nous trouvions donc au mieux à une soixantaine de kilomètres de Timimoun. A raison de deux à trois kilomètres à l'heure, qui serait notre vitesse réelle de progression, puisque nous devons monter, descendre, remonter et redescendre ces maudites dunes, il nous faudrait environ une journée de marche. Il était certain que pour nous en sortir, il conviendrait d'économiser l'eau, de serrer les dents, de garder le moral et peut-être de prier. La donne pouvait cependant changer si nous trouvions une palmeraie et emprunter un couloir de reg, auquel cas nous aurions certainement les moyens de nous déplacer plus rapidement, puisque nous serions en terrain dur et plat.

Grenade coincée dans la ceinture par la cuillère, mousqueton armé avec une balle dans le canon de façon à tirer au plus vite en cas de rencontre néfaste, nous prîmes notre cap sensiblement vers le sud. Compte-tenu de l'heure, le soleil de par sa position nous indiquait la route à suivre, seul un coup d'œil jeté de temps à autre au cadran de la boussole permettait de nous assurer de l'exactitude du cap suivi. Bien vite nos nails faites davantage pour des touristes que pour de véritables sahariens nous lâchèrent. Notre marche continua pieds nus, au début cela sembla facile, bien

que le sable ait été brûlant, puis peu à peu au fil des kilomètres le fameux sable se transforma progressivement en papier de verre, rendant chacun de nos pas plus difficile que le précédent. La nuit tomba, sur un ciel rouge, un vrai ciel de sang. Triste présage. La lune éclairait faiblement d'une lueur blafarde l'immensité de l'erg, créant des ombres inquiétantes.

Nous coupâmes une série de traces, des hommes et des chameaux étaient passés là depuis fort peu de temps, en direction de l'ouest. Soudain, à mi hauteur de la dune qui nous faisait face et que nous allions gravir, il nous sembla reconnaître l'ombre d'un type accroupi avec un fusil tenu verticalement entre ses genoux. De toute manière en ces lieux il y avait toutes les chances ou plus exactement toutes les malchances pour qu'il soit un ennemi. Précautionneusement, nous nous allongeâmes sur le sol pour observer. A part ce type personne d'autre ne se manifestait. Par moment il nous semblait légèrement remuer, c'est-à-dire quand je le voyais bouger, Martinez le voyait immobile et inversement. Alors on adopta la méthode consistant à ne pas regarder de face, mais légèrement de côté en tournant la tête, l'impression de mouvement devient alors plus fiable. Le bonhomme restait immobile et même parfaitement immobile. Je suggérai à Martinez de s'éloigner de moi et d'émettre un très léger sifflement, genre appel discret, je cadrais ma cible avec mon mousqueton. A cette distance elle était immanquable. Si c'était un ami, il s'exprimerait probablement en français, sinon ! Martinez siffla doucement comme pour l'appeler. Rien ne bougea : Ou le type dormait, ou il était sourd. Martinez siffla à nouveau, mais un peu plus fort, toujours pas de réaction. Curieux ! Lentement, arme à la hanche, écartés l'un de l'autre nous nous approchâmes de la forme. A notre stupéfaction nous découvrîmes que notre bonhomme n'était en fait qu'un buisson dont une des branches mortes se dressait droit vers le ciel. Ouf ! Fausse alerte. Notre marche reprit, chacun de nous avala une demi-gorgée d'eau, la gourde se faisait très légère et nous ne pouvions nous permettre de boire une nouvelle et dernière rasade avant la fin de matinée. Un moment, il nous sembla apercevoir dans le lointain une faible lueur qui s'éteignit aussitôt, nous n'étions pas certains de la réalité de la chose. Etait-ce la fatigue ou le phare du bordj de Timimoun ? Si c'était lui, nous étions dans la bonne direction.

Nous avions froid et pourtant nous transpirions, une sale sueur glacée nous coulait dans le dos. Nous avançons parfois les yeux clos de fatigue, ignorant le temps, ignorant la distance, ignorant la soif, ignorant le danger. Le principal était de marcher, de marcher encore et de marcher toujours. La plante de nos pieds était à vif, mais mètre par mètre, nous approchions du but.

L'aube parut, puis le jour se leva, le soleil commença son ascension. Parvenus au sommet d'une dune plus élevée que les autres, il nous sembla deviner dans le lointain, à travers le flou de vapeur qui montait du sol, une tache plus sombre. Certes elle ne se situait pas sur notre axe de marche, elle s'en écartait même beaucoup. Pourtant si c'était une palmeraie, le jeu en valait la chandelle. Aussi, d'un commun accord, nous nous dirigeâmes vers ce que nous pensions, ou plus exactement, ce que nous espérions, être le salut. La marche reprit. Un seul désir nous tenaillait, boire, boire. Je revoyais, je ne sais pourquoi, le réfrigérateur de chez ma tante et de chez mon oncle de Blida avec une bouteille de limonade glacée : Sans doute un vieux souvenir d'enfance qui s'était gravé dans mon subconscient qui ne m'avait pas marqué outre mesure dans l'instant et qui surgissait en ces moments de malheur. Pourquoi un réfrigérateur ? Et pourquoi Blida ? Je ne le savais pas. Nos langues étaient sèches, lourdes et collaient au palais. Nous avançons détachés de tout, sans réflexes, la fatigue avait fait de nous de véritables automates. Personnellement je ne ressentais plus la douleur que m'infligeait le sable sous la plante des pieds. Je suis certain d'avoir par courts instants, dormi en marchant. La tache sombre se précisa, elle devint verte puis progressivement la forme des palmiers se fit plus nette.

## Retour à Timimoun

L'espoir lentement revenait au fur et à mesure de notre progression. Il était certain que nous trouverions aide et réconfort si nous parvenions jusque là. L'Islam impose d'accueillir le voyageur et de lui accorder protection tant qu'il est dans la demeure, quitte à l'égorger par la suite, c'est à dire dès sa sortie. Le Coran ne précise pas la limite de la zone de protection. Mais il restait certain que si un mauvais sort devait nous être réservé, tôt ou tard, l'Armée l'apprendrait et il s'ensuivrait des mesures de rétorsion assez désagréables à vivre, notamment pour le chef du village.

Notre marche continuait, l'enfer semblait désormais derrière nous, tout au moins en ce qui nous concernait. Nous n'osions évoquer le sort de nos camarades. A un moment il nous sembla percevoir des aboiements au loin, notre présence était détectée, l'alerte était donnée. Enfin après avoir dévalé une dernière dune, un palmier nous offrit son ombre.

Un homme se présentant comme le chef du village vint à notre rencontre, il parlait un français hésitant, mais nous nous comprenions parfaitement. Il nous invita à entrer dans sa maison en pisé. Par correction, mais surtout par précaution, nous déchargeâmes nos armes et les posâmes dans un coin, loin de l'entrée, mais pas très loin de nos mains. Prudence oblige !

La grenade faisait une bosse sous ma chemise, et le revolver en faisait autant, mais qu'importait, c'était la guerre. Pour explication de notre état, on lui raconta que nous avions eu une panne de moteur sur notre avion et que faute de pouvoir poursuivre notre vol, il nous avait paru nécessaire de nous poser un peu brutalement dans l'erg. Il ne nous crut certainement pas et devait parfaitement connaître les raisons de notre arrivée impromptue. Le téléphone arabe fonctionne beaucoup mieux que la radio et il devait en ce cas précis, s'être montré plus efficace que la radio de ma jeep. Il apprécia notre état de fatigue et connaissait parfaitement les règles à appliquer en cas de déshydratation. Il nous servit très peu d'eau accompagnée de lait froid, du lait de chèvre je présume et du thé à la menthe, beaucoup de thé à la menthe qui nous brûla le gosier au passage, mais malgré cela, cette boisson apaisa rapidement notre soif. Puis il nous fit porter des dattes, sur un immense plateau.

Restaurés, nous nous confondîmes en remerciements, je précise que ces remerciements étaient sincères. Nous lui fîmes part, alors, de notre désir de regagner Timimoun au plus tôt, pour cela nous lui proposâmes de louer, voire d'acheter deux chevaux pour nous y rendre au plus vite, car il nous était difficile de marcher. En cas d'achat, la base aurait payé la note. Il regretta de ne pouvoir nous fournir ce que nous demandions, il n'en possédait pas, seuls quelques méharis lui appartenaient, mais ils se trouvaient à la pâture, bien loin de là. Peut être n'osa-t-il pas nous préciser qu'ils avaient été abattus par l'aviation. En revanche, il nous proposa deux ânes. Pourquoi pas deux chèvres tant qu'il y était. A la considération de notre scepticisme il nous assura que les ânes qu'il pouvait tenir à notre disposition étaient de bons trotteurs et qu'en quelques heures nous pouvions effectuer le trajet. Vu l'état de nos pieds, force fut de nous rabattre sur cette solution.

Trois ânes se présentèrent bientôt, l'un d'eux était monté par un type tellement grand que ses pieds touchaient le sol. Les deux autres montures qui nous étaient destinées furent équipées d'une sorte de bride en guise de rêne et notre hôte nous invita à les enfourcher à cru en se plaçant non au creux du dos comme pour un cheval, mais plutôt sur le train arrière. L'âne piloté par l'Indigène prit la tête et les deux autres suivirent comme des ombres. Il était vrai que ces bestioles se déplaçaient beaucoup plus rapidement qu'un homme à pied, elles avaient adopté un petit trot qui nous faisait avancer à vive allure, mais nous subissions un véritable tape-cul. Enfin, après environ trois ou quatre heures de supplice, Timimoun fut en vue. Nous prîmes la direction de notre base.

Notre arrivée créa la surprise. Que faisons nous ici seuls et sans jeeps ? Le responsable avoua qu'il commençait à s'inquiéter car il n'avait pu contacter personne aux vacances du matin, en somme il attendait. Il attendait quoi ? Lui-même ne le savait pas ! La rage m'étouffait, il savait que nous opérons tous en zone d'insécurité, il avait constaté un silence radio depuis le matin pour les équipes gravimétriques et topographiques et le même silence de mon équipe depuis la veille. Il s'était gardé d'aller au bordj pour dire son inquiétude au commandant.

Je pense ou tout au moins j'ose espérer que celui-ci aurait aussitôt fait décoller le Dassault pour une reconnaissance aérienne du site sur lequel nous étions censés évoluer. A ce moment arriva un indigène porteur d'un message. Je reconnus l'écriture d'Emery. Il disait avoir trouvé refuge avec toute son équipe, soit dix personnes, dans la palmeraie d'Anguellou, que tous avaient rejointe à pied avec beaucoup de difficultés. Ses deux jeeps étaient abandonnées dans l'erg et il demandait un secours immédiat, car il avait assisté de loin à la fin du massacre de la colonne.

Des amis avaient pu par bonheur échapper à la tuerie !

### **Mission avec le capitaine Soyer**

Nous nous précipitâmes au bordj. Le commandant, toujours revêtu de sa tenue de cavalier et chaussé de son éternel lorgnon fiché dans l'orbite, nous fit aussitôt entrer dans son bureau. Brièvement, je lui rapportai ce qui s'était passé à Hassi-Tasselkha, puis le mot d'Emery lui fut remis. Face à la carte jaunie, tachetée de chiures de mouches, il cherchait sans l'avouer dans quel coin pouvait se situer ce maudit puits. Assez remonté contre lui, parce que je le soupçonnais d'avoir agi avec légèreté en nous autorisant à circuler en zone d'insécurité et voyant son embarras, je m'emparai d'un crayon rouge et rageusement entourai le lieu de l'attaque. Il se pencha sur un coin de son bureau il écrivit :

*– Ne bougez pas, allons avertir compagnie saharienne de la Légion. Elle vous rejoindra vers 14 heures.*

Il fit demander le capitaine Soyer qui se présenta aussitôt. Il lui donna ses ordres :

*- Un : Faire remettre en urgence absolue ce présent message au pilote de l'avion de reconnaissance, le Piper actuellement basé sur la piste de Timimoun. Il décollera aussitôt et le larguera ficelé à un fumigène sur la palmeraie d'Anguellou. Décollage immédiat. Indicatif du Piper : Criquet.*

*- Deux : Faire décoller immédiatement le Dassault avec sa dotation de munitions pour les mitrailleuses de bord. Dotation complétée par roquettes air-sol, pour une reconnaissance immédiate, sur région Hassi-Bellenich et Hassi-Tasselkha : Indicatif : Flamant.*

*Double mission :*

*- Un : Rendre compte au plus tôt de l'observation sur canal commun.*

*- Deux : Attaque au sol de tout groupement suspect et destruction systématique de tout chameau aperçu dans la zone.*

*- Trois : Alerter Colomb-Béchar et demander l'envoi sur l'aéroport de Timimoun de deux avions d'appui de troupe au sol. Armement souhaité : Mitrailleuses, roquettes, éventuellement bidons spéciaux. Avions à faire accompagner par équipe de maintenance au sol.*

*- Quatre : Mise en place d'une colonne de secours composée d'éléments Légion de la 4<sup>ème</sup> CSPL. Indicatif Trosol Rouge. Départ immédiat sur Anguellou pour récupération de l'équipe topographique. Heure impérative d'arrivée sur site : 14 heures au plus tard. La piste est roulante, il n'y aura donc pas de problèmes liés à un quelconque ensablement de véhicules. Liaison radio : Aviation, troupes au sol, PC de Timimoun sur même canal. Retour des rescapés vers Timimoun immédiatement après leur prise en charge. Direction mon bureau.*

- Cinq : *Départ dans exactement une heure. Vous prendrez personnellement le commandement d'une colonne composée de troupes sahariennes et d'éléments de légion en direction d'Hassi-Tasselkha. Procédez au plein des véhicules, deux jours de vivres, deux unités de feu. Les compléments carburant, eau, vivres, éventuellement munitions feront l'objet d'une livraison par air à votre demande sur le lieu jugé adéquate. Mêmes dispositions radio que précédemment. Votre indicatif : Trosol Bleu. Aviation à votre disposition pour éclairage et éventuellement appui de votre progression. D'Hassi-Tasselkha vous remonterez vers Hassi-Bellenich. Ecoute permanente.*

Le capitaine Soyer, qui avait noté les ordres, sortit pour les communiquer aux responsables des actions à entreprendre. Je restai avec le chef de base dans le bureau du commandant. Enlevant son lorgnon et se dirigeant vers l'immense carte jaunie, il me demanda de lui expliquer en détail ce qui s'était passé. Je lui montrai, en désignant les différents points, la mission qui nous avait été assignée. Je pointai du doigt Hassi-Bellenich, notre point de départ, et je traçais la ligne que j'avais empruntée pour rejoindre Hassi-Tasselkha. Le reg d'Hassi-Tasselkha, compte-tenu de l'échelle était représenté fidèlement, j'expliquai la tentative d'encercllement des Méharistes et j'indiquai notre axe de fuite. Je donnai aussi la position estimée du lieu d'abandon de notre jeep. Après avoir mâchouillé un crayon, il me dit :

– *Voilà, je ne peux vous obliger, vous êtes civil, mais il serait bien que vous puissiez repartir immédiatement avec le capitaine Soyer sur les lieux de l'attaque, il aura certainement besoin de vous sur le site pour avoir plus de détails et aussi, croyez bien que je regrette de vous dire cela, il aura besoin de vous pour l'identification des cadavres, car à moins d'un miracle il n'y aura certainement pas de survivants. Si vous acceptez, considérez que vous serez en mission, et que vous devrez vous soumettre à l'ordre et à l'autorité militaires. Vous garderez votre mousqueton et vous avez le choix entre tenue de combat et habits civils. Je vous accorde deux minutes de réflexion.*

Je trouvai ce délai beaucoup trop long.

Inutile de perdre du temps, je pars immédiatement, je conserve ma tenue civile, je m'y sentirai beaucoup plus à l'aise, en revanche j'ai besoin de chaussures, et aussi de couchage. Pour cela je dois retourner à la base, j'en profiterai pour prendre des affaires de toilette, des vêtements et sous-vêtements de rechange et si le délai le permet, je souhaiterais vivement prendre une douche. Rendez-vous ici, je serai présent au départ.

A l'heure dite, j'étais de retour au bordj. Le capitaine Soyer m'invita à monter dans sa jeep de commandement, je pris place à l'arrière à coté du radio. Le convoi s'étira dès le départ, car roulant dans le reg, chacun voulait éviter la poussière soulevée par le précédent véhicule. Nous ouvrons la marche et, très rapidement, les moutonnements de la mer de sable remplacèrent l'infinie surface plate du reg. Deux sections de Légion mirent pied à terre. Il convenait d'éclairer la progression de la colonne en attente de la reconnaissance aérienne.

Soudain la radio grésilla :

– *Flamant à Autorité ! Flamant à Autorité !*

– *Ici Autorité, j'écoute.*

Je reconnus la voix sèche du commandant :

– *Ici Flamant. Je cercle sur la zone de l'embuscade. Ai découvert à environ deux nautiques nord-est d'Hassi-Tasselkha sept véhicules incendiés, treize cadavres sont regroupés à proximité immédiate des véhicules. J'élargis la zone de recherche pour éventuelle traces de vie. Terminé pour moi.*

– *Ici Autorité. Bien reçu Flamant. Je suis sur écoute permanente. Autorité à Trosol Bleu ! Autorité à Trosol Bleu !*

- *Ici Trosol Bleu. J'écoute !*
- *Trosol Bleu avez-vous reçu message de Flamant ? Comment se déroule votre progression ?*
- *Affirmatif, ai reçu message de Flamant. Nous progressons vers Hassi Tasselkha. Grosses difficultés dues au sable mou. Avance lente. Faute d'aviation pour nous éclairer, la Légion ouvre la voie à pied. Ne pourrons atteindre objectif, au mieux, que demain fin de soirée. Terminé !*
- *De Criquet à Autorité.*
- *Ici Autorité. A vous Criquet !*
- *Ai cerclé à environ 150 pieds au dessus de ce qui semble être la place centrale d'Anguellou. Des Européens, me semble-t-il m'ont adressé des signes. Je leur ai largué votre message préalablement accroché à un fumigène. Ils l'ont réceptionné et semblent l'avoir lu. Terminé pour moi.*
- *Ok ! Bien reçu ! Terminé !*
- *Autorité à Trosol Rouge, Autorité à Trosol Rouge !*
- *Ici Trosol rouge, j'écoute !*
- *Où en êtes-vous dans votre progression vers Anguellou ?*
- *Ici Trosol Rouge, la palmeraie est en vue à environ cinq kilomètres. Je répète cinq kilomètres. La progression est moins aisée que prévue. Criquet nous éclaire, RAS pour l'instant, vous rappellerai dès que le contact sera établi avec les pétroliers. Terminé pour moi.*
- *Flamant à Autorité, Flamant à Autorité !*
- *Ici Autorité. J'écoute.*
- *Je viens de survoler, deux véhicules non incendiés, peu distants l'un de l'autre, découverts à environ quatre nautiques, sensiblement à l'est d'Hassi-Tasselkha. Vu également un véhicule apparemment intact mais renversé sur le coté, sur le site même d'Hassi-Tasselkha à l'ouest du reg. Terminé pour moi.*
- *Autorité à Flamant.*
- *Ici Flamant ! J'écoute !*
- *Veuillez vous porter à une vingtaine de kilomètres sud d'Hassi-Tasselkha. Une jeep de prospecteur a été abandonnée faute de carburant. Vous trouverez les traces qui vous permettront de la positionner. Attention à l'ombre portée qui peut vous la cacher, elle est au creux d'une dune. Dès sa découverte me donner son état et sa position précise. Terminé !*
- *Bien reçu Autorité ! Terminé pour moi !*

Soudain je réalisai avec horreur que les journaux allaient évoquer la tuerie et mes parents, non prévenus, ne manqueraient pas de faire aussitôt le rapprochement avec ma mission. Ils penseraient certainement que je me trouve au nombre des victimes. J'en fis aussitôt part au capitaine Soyer. Il leva bien vite mon inquiétude en me disant de communiquer immédiatement un texte à son radio et que par télégramme via Timimoun ma dépêche serait transmise aux miens par le service télégraphique habituel. Vite fait, je rédigeai quelques lignes :

- *Pas d'inquiétudes, suis actuellement avec l'armée. Stop. Je retourne sur les lieux de l'attaque. Stop. Vous contacterai dès retour Timimoun. Stop. Affections. Stop. René.*

La transmission de mon message se fit en morse. Il parvint à destination, bien avant l'annonce de l'attaque par la presse, si bien que ma mère ne comprit pas la teneur du document bleu que vint lui remettre le télégraphiste. Ce ne fut que le lendemain qu'elle ressentit une peur rétrospective.

A nouveau la radio grésilla :



– *Autorité de Flamant ! Autorité de Flamant !*

– *Ici Autorité, j'écoute !*

– *Le véhicule recherché est sensiblement à onze nautiques sud d'Hassi-Tasselkha. Après deux passages, tout semble OK. Il n'y a pas d'autres traces que celles de deux passagers qui l'ont abandonné. En revanche, j'ai recoupé une trace de caravane à six nautiques sud d'Hassi-Tasselkha. Cette caravane emprunte une direction est-ouest. Nombreuses traces de chèvres ou de moutons, il s'agit certainement de Nomades transitant vers un autre pâturage. De toute manière, je me mets sur ces traces. Terminé !*

– *Autorité de Trosol Rouge, Autorité de Trosol Rouge, me recevez-vous ?*

– *Ici Autorité. Affirmatif Trosol Rouge, je vous reçois 5. A vous parlez !*

– *Contact pris à Anguellou avec l'équipe des pétroliers. Population ayant paru accueillante. Tout est OK. Effectif récupéré : Quatre civils européens. Deux Légionnaires 4<sup>ème</sup> CSPL. Armement au complet. Accompagnement : Quatre Indigènes. Retour immédiat de tous sur Timimoun. Terminé.*

La liaison était faite, l'autre équipe topo s'en tirait à bon compte, je fus un moment tenté de demander si je pouvais communiquer avec Emery ou Deiber, techniquement il n'y avait rien de plus facile, il suffisait d'appuyer sur le bouton et de parler, puisque nous étions tous sur le même canal, mais je m'abstins. J'étais certain d'obtenir l'accord du capitaine Soyer, mais en vertu du principe que le silence radio est généralement de mise dans l'armée, il risquait une remontrance de son supérieur. Le principal était de constater que mes amis se trouvaient désormais à l'abri.

La nuit tomba, nous fîmes halte. Le campement s'organisa. Préparation des tours de garde, mise en place des sentinelles, distribution des boîtes de ration et thé à la menthe préparé par l'ordonnance de Soyer. Chacun se coula dans son duvet à même le sable, certains pourtant préférèrent dormirent dans leur véhicule, au risque au matin de se réveiller courbatu. La nuit fut calme comme toute nuit saharienne passée sous les étoiles. A l'aube le réveil sonna, plus exactement ce fut le klaxon d'un véhicule qui nous tira de la chaleur de notre couchage. Toujours le même phénomène au matin, froid et couche de givre. Chacun eut droit à son quart de semblant de café accompagné d'une tranche de pain provenant d'une boule, sans doute faite pendant la guerre de 1870, voire lors de la bataille de Crécy, tellement elle était dure. Mais détrempe dans notre boisson chaude, elle s'avéra finalement mangeable.

La progression reprit en direction d'Hassi-Tasselkha.

Dans le courant de la matinée deux T-6 nous survolèrent, ils battirent des ailes à notre verticale et volant au ras des dunes ils prirent la direction que nous empruntions, nous ouvrant le chemin et assurant notre sécurité. Après une multitude d'ensablements, le soir venu le funeste reg apparut enfin. J'étais de retour sur les lieux du cauchemar.

La jeep de T. était à l'emplacement où nous l'avions laissée. Bien que renversée, elle n'était pas incendiée faute sans doute de carburant. Les boîtes d'eau d'Evian n'avaient pas été touchées. Signe que les déserteurs bénéficiaient de nombreuses complicités. Ils avaient dédaigné l'eau qui pourtant reste l'élément vital de ces régions. Il en était de même pour les boîtes de conserve, toujours sagement empilées dans les cartons. Je parcourus le reg et trouvai facilement la poignée de ma Land-Rover qui avait été coupée par la balle de celui que j'aurais tant voulu voir percuté par ma jeep. Je montrai au capitaine Soyer les positions occupées par les Méharistes.

Nous escaladâmes la dune, aucun corps ne se dissimulait derrière le crêt. Pas de traces de T., de Galego, de Mortalet et de Guyot. Le théodolite avait également disparu. Nous en étions à nos réflexions quand le C-47 s'annonça pour une livraison aérienne. Il parachuta sur le reg de l'eau,

des vivres et du carburant. La nuit tomba et le scénario de la veille se répéta : Mise en place des postes de sentinelles, distribution des boîtes de ration, mais repas nettement améliorés par l'apport de la nourriture trouvée dans la jeep, thé à la menthe, couchage.

Au matin, le même café accompagné de l'identique tranche de pain qui avait pris un jour de plus, nous furent servis. Ils furent avalés plus par habitude que par goût, mais je dois reconnaître que cette boisson chaude était bénéfique. Le convoi partit, se dirigeant vers le lieu du massacre. Qu'allions-nous y découvrir ?

## **L'horreur**

Nous roulions en tête avec la jeep de commandement, des éclaireurs de pointe de la Légion marchaient bien en avant du convoi, pour en assurer la sécurité. La configuration des dunes ne nous permettait pas un accès direct, il était nécessaire d'en contourner la plupart, leur face abrupte nous interdisant de les aborder de front. Le sable mou entravait notre progression. Le *Flamant* vint nous survoler à quelques reprises. Soyer lui demanda de battre des ailes à la verticale du lieu du massacre afin de récupérer notre axe de marche. Ce ne fut qu'en fin de matinée, après avoir passé une dernière dune que l'horreur nous fut dévoilée. Sur quelques mètres un concentré d'enfer apparut. Des corbeaux s'envolèrent en croassant de colère.

Apparaissaient d'abord les carcasses des jeeps incendiées. Puis en prêtant attention, les corps se dévoilèrent, certains semblaient être présentés dans un écrin de sable, le léger vent avait entraîné les grains minuscules contre l'obstacle qu'ils représentaient. Sous l'action du soleil la peau était devenue si noire, que je pensai un moment être en présence de cadavres d'Africains. Ce n'était pas le cas, c'était bien nos amis qui reposaient là. Bien entendu toutes les armes avaient été amenées. Par décence j'abrègerai dans le présent texte la description de ce champ de mort, sachant que le document détaillé figure dans le livre original, destiné à mes descendants.

En revanche il n'y avait nulle trace de B. qui était le chauffeur de l'équipe gravimétrique, ni de Guyot, qui avait disparu mystérieusement dès l'engagement initial, ni de Mortalet que j'avais vu gravir la dune, les mains en l'air, sous la menace des armes adverses. De plus, comme par magie, tout le personnel indigène s'était évaporé. Des patrouilles furent lancées aux alentours avec le faible espoir de retrouver un ou plusieurs fugitifs qui auraient pu se dissimuler dans l'attente de l'arrivée des secours et qui à bout de forces et sans la moindre goutte seraient allongés inconscients au creux de dunes. Au pire cette recherche pouvait mener aux corps d'éventuelles victimes abattues lors d'une tentative de fuite. Le *Flamant* et le Piper avaient décrit et décrivaient maints orbes à basse altitude pour des raisons similaires, essayant de repérer également des traces de pas qui auraient pu les conduire soit vers des amis égarés, soit vers leurs assassins. Toutes ces recherches s'avérèrent vaines. Pour le moment le Sahara gardait son secret. A croire également que l'ennemi n'avait pas subi de pertes. Les blessés devaient sans doute avoir rejoint quelques infirmeries cachées, quant aux tués, ils avaient dus être enfouis dès la fin des combats.

Le capitaine Soyer me demanda de mettre un nom sur chacun des cadavres.

La matinée s'écoula en identifications des corps, et en recherches. En début d'après-midi l'arrivée d'un hélicoptère fut annoncée. Il se présenta bientôt dans toute la fragilité de sa structure. C'était un Bell d'une compagnie civile, louée par la CPA pour l'occasion, il était arrivé à Timimoun démonté, dans un avion de transport. Ce n'était qu'une bulle biplace équipé de porte-brancards extérieurs. Dès qu'il fut posé, son pilote déchargea des sacs étanches destinés à contenir les corps. Les deux premiers cadavres, après avoir été enveloppés et identifiés par une marque nominative, furent chargés de part et d'autre de l'appareil qui prit aussitôt la direction de notre base de Timi-

moun. Les sinistres rotations se poursuivirent durant le courant de l'après-midi.

Une nouvelle nuit s'étira lentement, je mesurais la chance, ou plutôt la protection que le destin m'avait octroyée. Je ne parvenais pas à comprendre par quel miracle je m'en étais sorti. Les Méharistes étant pourtant réputés bons tireurs, n'avaient blessé aucun de nous trois alors que nous ripostions à leurs tirs. C'était incompréhensible et en ce cas c'était bien le terme *miracle* qu'il convenait d'employer.

Tôt au matin le Bell reprit ses rotations. A midi, il ne restait qu'un corps à transporter. Il fut chargé dans l'une des deux nacelles latérales. Considérant ma mission terminée, je demandai au capitaine Soyer l'autorisation de retourner à la base. Il me répondit que désormais ma présence ne s'imposait plus. Par radio, il transmit ma requête à son supérieur qui, je le déplore, n'avait pas même eu la délicatesse de se rendre sur le site afin de rendre hommage à ceux qui avaient laissé leur vie dans ce coin perdu du Sahara. Son laxisme ne reflétait que la très haute opinion qu'il avait de lui-même. Il avait privilégié l'ombre de son bureau à la chaleur de l'erg et à l'odeur de mort. Après accord de son autorité, le capitaine m'autorisa à partir dès que cela serait possible. Je le remerciai chaleureusement de son hospitalité et de la compréhension témoignée à mon égard, car ignorant tout de la chose militaire, j'aurais pu par inadvertance contrevenir à certaines règles ou à certaines coutumes établies, spécifiques aux unités sahariennes. Il me tranquillisa sur ce point et à son tour me dit sa gratitude pour l'aide que j'avais pu lui fournir.

Il me remit, à titre de souvenir, son insigne de compagnie méhariste. Je pris place dans l'hélicoptère. Quand le nuage de sable fut dissipé, je vis le capitaine Soyer me dire au revoir en agitant son chèche. Les véhicules incendiés, désormais seuls témoins de la tuerie, formaient des tâches sombres sur le jaune orangé de l'erg. A nouveau, je rentrai à Timimoun en empruntant le même cap, mais cette fois sereinement installé sur un siège, survolant les dunes au lieu d'en fouler le sable mètre après mètre et en ayant déjà oublié l'angoisse qui m'avait étreint tout au long de notre marche vers le salut. Je ressentais pourtant un immense abattement. Intérieurement, je tenais rigueur au commandant de la zone qui n'avait su anticiper cette tuerie, sachant que le djich rodait dans la zone, lieu propice à une compagnie méhariste félonne pour se faire oublier. En somme, il s'était trompé de lieu et de siècle. Il ignorait que la guerre se fait sans cravache, sans guêtres de cuir et sans monocle, elle se fait sur le terrain aux cotés des hommes, voire à la tête des hommes qui se battent.

Le rouge de la ville apparut avec l'auréole que lui conférait l'immensité de sa palmeraie. A la verticale de la base, la bulle dans laquelle nous nous trouvions cercla pour perdre de l'altitude dans une série de *flap flap* et le frêle engin se posa sur ses patins, déclenchant une tempête de poussière. Le rotor lentement arrêta sa course, je descendis. Emery fou de joie se précipita, suivi de Deiber. Cette amitié virile s'exprima par de grandes tapes dans le dos, des bras passés sur les épaules et des paroles de contentement. Bien vite, l'attitude et le sort de Guyot furent évoqués, nous ne pouvions que le plaindre. Les corps entreposés prouvaient à bien des égards la candeur de nos vœux. Je racontai notre rencontre avec le groupe armé et notre passage en force au milieu de leur dispositif. J'évoquai la mise hors d'usage de ma radio de bord sur laquelle je comptais tant et qui au moment crucial, m'avait trahi.

A leur tour ils me racontèrent qu'ils suivaient les traces de l'équipe gravimétrique, en procédant aux relevés topographiques. Leur progression avait été entravée par de nombreux ensablements. Ils ne s'étaient pas étonnés de mon silence radio, pensant que de notre côté, nous nous débattions aussi avec les pelles et les plaques métalliques pour avancer. Au soir, leur attention avait soudainement été attirée par une épaisse colonne de fumée noire qui montait droit dans le

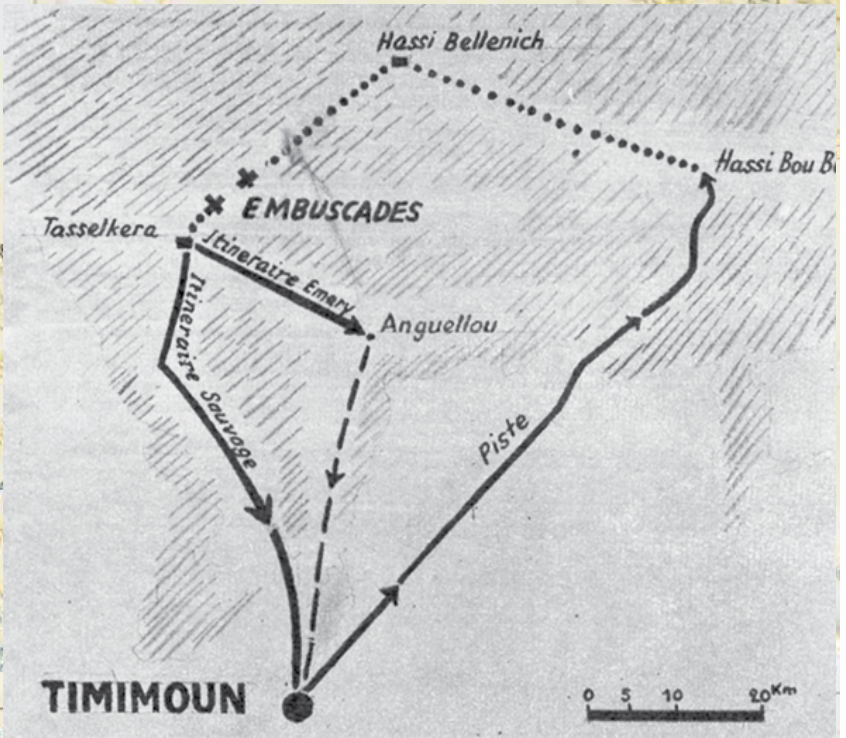
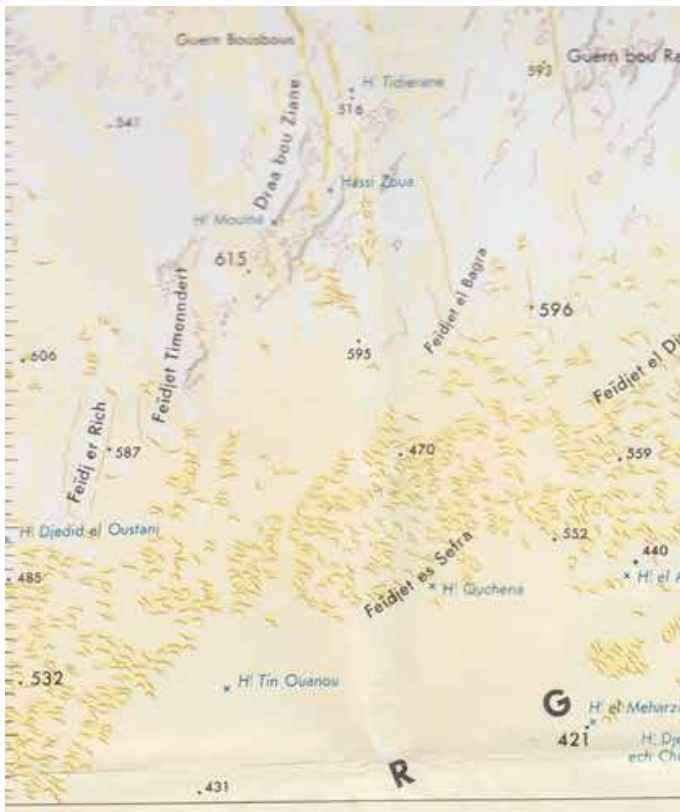
ciel. Pressentant un malheur, ils s'en était approché à pied avec beaucoup de prudence, utilisant les défilement qu'offraient les bas des dunes et arrivés à bonne distance, ils avaient nettement distingué un groupe important de méharistes reconnaissables à leur burnous de laine et à leurs équipements de cuir rouge, mener une sarabande autour des jeeps en flammes, quelques coups de feu claquaient encore. Ils comprirent aussitôt l'ampleur du drame. Six fusils ne pouvaient rien contre le nombre.

Ils rebroussèrent chemin et tentèrent alors de fuir avec leurs véhicules mais bien vite ceux-ci furent happés par le sable pulvérulent. Une seule solution s'offrait, elle consistait à mettre la plus grande distance possible entre eux et le djich. Désormais privés de jeeps, il leur fallait rejoindre à pied des lieux moins inhospitaliers. N'accordant aucune confiance à leurs ouvriers, les soupçonnant de trahison ou de complicité tacite avec les agresseurs, ils leurs demandèrent de marcher devant eux, non sous la menace de leurs armes, mais sous le fallacieux prétexte de les guider vers la piste qui, venant du nord, desservait Timimoun et au long de laquelle s'étagaient des palmeraies. Un contrôle à la boussole permettait de temps à autre de vérifier que la direction suivie était la bonne. Ils marchèrent donc toute la nuit et une partie de la matinée, par bonheur ils finirent par rallier la palmeraie d'Anguellou. Pour tromper leur soif, ils avaient sucé, tout au long de leur marche, leurs boutons de chemise. Par endroits, ils avaient arraché des branches à quelques maigres buissons et les avaient disposées en crête de dune sous la forme de : *S.O.S C.P.A*, avec l'espoir de voir découvrir ces inscriptions par l'aviation.

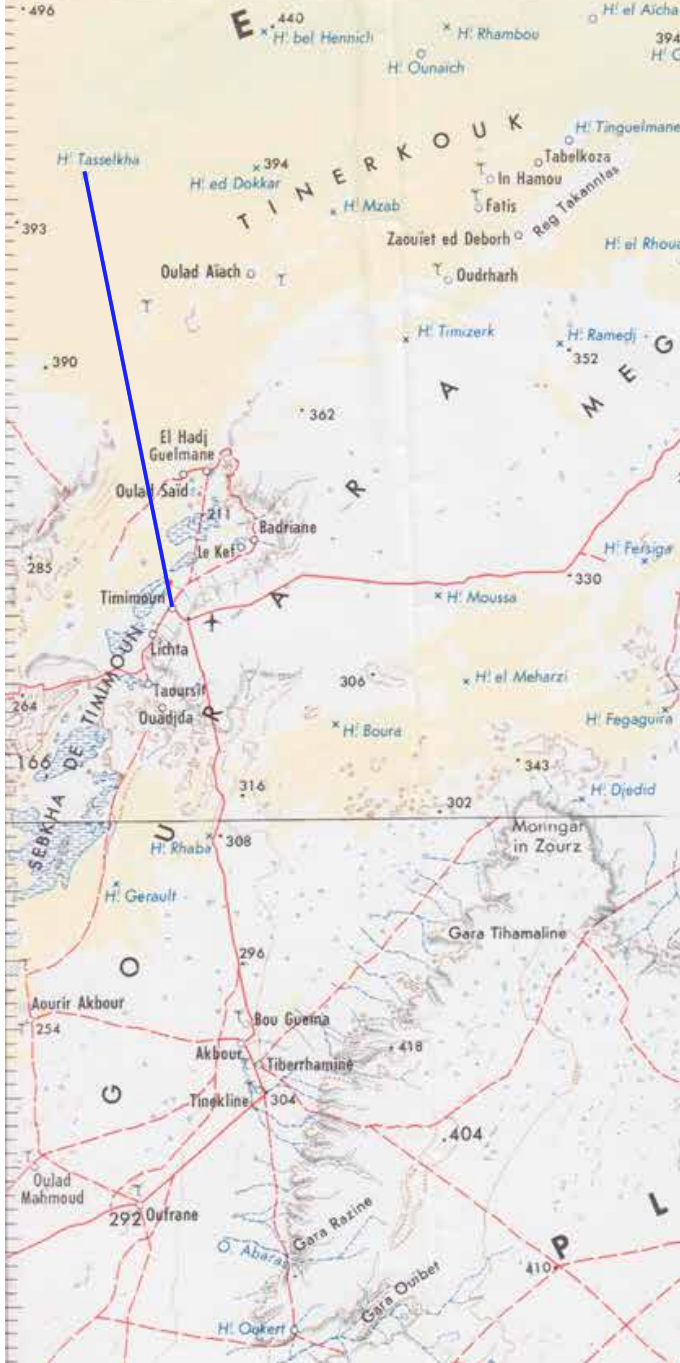
Eux aussi furent accueillis et restaurés par la population, eux aussi racontèrent une histoire de panne de véhicules, eux aussi ne furent sans doute pas crus, mais qu'importait la chose, il fallait un alibi pour ne pas paraître gênant. A bout de force, Emery avait écrit un message et demandé à un porteur de l'acheminer vers notre base de Timimoun. Je connaissais la suite.

Une entreprise de pompes funèbres avait dépêché l'un de leurs représentants, c'était un gars d'une quarantaine d'années, rondouillard et rigolard. Des morts il en avait vus, manipulés, mis en bière et enterrés par centaines, ce n'était pas treize cadavres de plus, même sauvagement assassinés, qui allaient changer sa façon de concevoir le trépas. La mort n'était d'après lui que la suite logique de toute existence, elle était programmée dès la naissance donc il était inutile d'en faire un drame, il convenait seulement et tout simplement de la concevoir comme la continuation de la vie, mais sous un autre état. De plus, pareille occasion de découvrir le désert ne se présentait pas tous les jours, alors autant bien profiter du séjour.

Un De Havilland *Dragon Rapide* d'Aérotec avait livré les cercueils composés de l'enveloppe habituelle de bois verni dans laquelle se trouvait enchâssé un sarcophage de zinc. Chaque cadavre fut donc déposé dans ce container, un couvercle du même métal fut disposé dessus puis soudé. Le tout fut placé dans le cercueil ordinaire sur lequel fut clouée une de nos plaques destinées à marquer les points de mesure, poinçonnée au nom de la victime. Le rondouillard, rigolard, opérait, cigarette au bec et verre d'anisette à proximité. Cette décontraction était excusable, une odeur épouvantable se diffusait. Afin d'en réduire les effets, cette opération se déroulait à l'air libre, au voisinage du portail de la base, mais du côté extérieur. Quand les cercueils furent alignés, deux camions de l'armée les chargèrent et prirent la direction de la piste d'aviation. Le *Dragon*, vidé de ses fauteuils pour la circonstance, accueillit la sinistre cargaison. Emus, nous étions tous présents au pied de la passerelle afin d'envoyer un ultime salut, de dire un dernier *Adieu* à nos amis. Quand la triste cargaison fut arrimée à bord, que la porte fut refermée, nous éprouvâmes avec Emery et Deiber comme un sentiment d'injustice. Pourquoi n'étions nous pas avec eux ? Les moteurs rugirent, l'avion se mit dans l'axe de la piste et s'envola en direction d'Alger. Bientôt



▲ Les trajets de René Sauvage et Emery  
 ▼ Méharistes en protection d'un chantier



il ne fut plus qu'un point brillant qui longtemps se détacha sur le bleu immaculé du ciel, puis il disparut à nos yeux. C'était fini.

Tristement avec Emery et Deiber, nous retournâmes à la base. D'un commun accord, nous souhaitions nous retrouver entre nous, entre vieux copains qui venions de vivre une aventure différente, mais toute aussi terrible. D'abord ce fut un long silence, assis sur nos lits respectifs, chacun revivait ces temps de cauchemar. Puis une parole jaillit, une réponse s'ensuivit et petit à petit s'instaura un dialogue qui en vérité était une sorte de débriefing agissant comme un véritable exutoire et permettant ainsi d'extérioriser ce qui nous empoisonnait l'âme.

Pourquoi nous avoir envoyer en mission dans ce coin pourri alors qu'il était établi que les déserteurs grenouillaient dans la zone ?

Pourquoi nous avoir octroyé pour toute protection une mini-section composée de dix Légionnaires qui par l'organisation de nos équipes se retrouverait scindée par groupe de deux, alors que cent types pouvaient à tout instant nous tomber sur le dos ?

Pourquoi deux liaisons radio par jour alors que la base aurait dû rester en écoute permanente ?

Pourquoi le survol bi-quotidien de l'ensemble de nos équipes par le Dassault n'avait pas été prévu ?

Bien vite apparut alors que nous avions tous été victimes d'une négligence coupable. L'homme au monocle en était probablement à l'origine car il était le chef du secteur, mais loin de s'insurger, il semblerait que le chef de notre base ait accepté de se soumettre à ces conditions sans émettre la moindre remarque. De plus pour organiser une écoute permanente, aucune demande d'auto-risation n'était nécessaire.

Maintenant il était trop tard, et nombre de nos amis venaient de payer cash, ces erreurs.

La direction de la CPA nous proposa de regagner Alger immédiatement. Ce fut un refus net de la part de l'équipe topo, Nous voulions attendre quelques jours afin d'être aussitôt au courant du sort de Guyot. De plus il nous semblait que partir correspondait à une fuite et de manière totalement irrationnelle nous avions l'impression, que les âmes de nos camarades erraient encore quelque part entre les murs de pisé de la base. S'éloigner de ce lieu de convivialité, consistait à leur tourner définitivement le dos.

Une semaine s'écoula, durant ce temps l'armée s'organisait, il n'y avait jamais eu autant d'avions sur le tarmac de Timimoun. Un matin, un gars en tenue camouflée, pipe au bec, se tenait assis au milieu de ses cartes à l'ombre de l'aile d'un DC 3. C'était Bigeard. Il venait prendre l'affaire en main.

Bien après coup, on su qu'il avait viré de son bureau le fameux commandant qui l'occupait. Les cartes jaunies, ponctuées de milliers de chiures de mouches avaient servi de combustible à un magnifique feu de joie. Une peinture neuve couvrait désormais les murs. La recherche des déserteurs prenait une tournure beaucoup plus sérieuse.

Le retour vers Alger s'effectua dans les jours qui suivirent. Cependant des nouvelles nous parvinrent rapidement.

Guyot venait d'être retrouvé, mort hélas. Il était gardé par une dizaine de types qui en se dirigeant vers le nord-est, venaient de tomber dans une embuscade montée par la Légion. Probablement revêtu d'une djellaba, il n'avait pu être distingué par l'aviation qui avait apporté son appui aux troupes au sol. Ses obsèques eurent à Bab-El-Oued, dans l'église de son quartier, square Guillemin. Pour la première fois, j'entendis la Marseillaise jouée aux grandes orgues.

Bigeard avait ensuite accroché une bonne partie de la bande. Elle avait laissé, outre l'armement, une cinquantaine de morts dans l'erg, au prix d'une douzaine de tués chez les Paras.

# CARTE D'APPROCHE ET D'ATTERRISSAGE

FGTI

TIMIMOUN  
ALGERIE

CONTROLE LOCAL : APP : Néant  
TWR : Néant

### CONSIGNES DE PISTE PARTICULIERES :

Passage à l'altitude réglementaire minima au-dessus de l'agglomération.

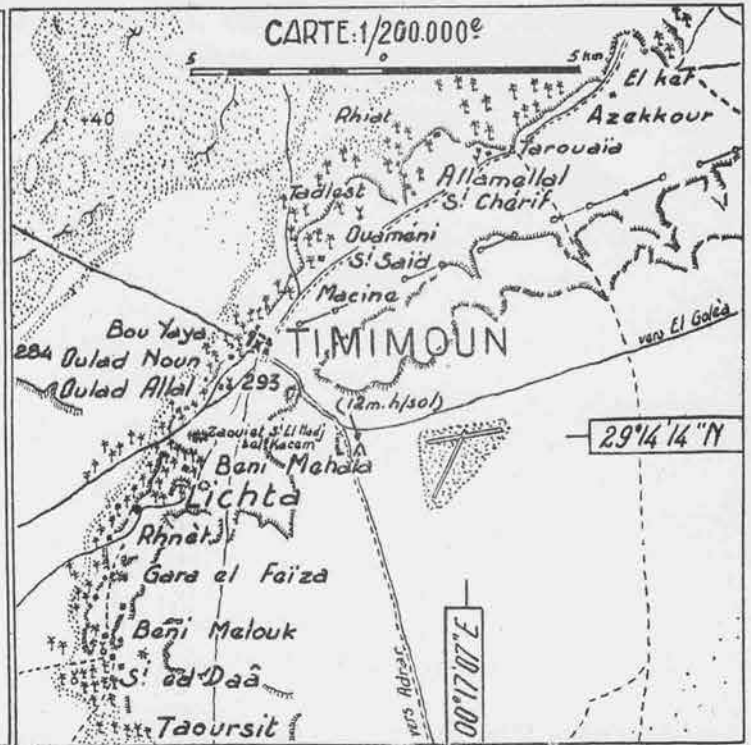
RENSEIGNEMENTS COMPLEMENTAIRES SUR L'AIRE DE MANOEUVRE :

Inutilisable hors bandes pour l'envol et l'atterrissage.

Tél. de l'Aérodrome : Néant.

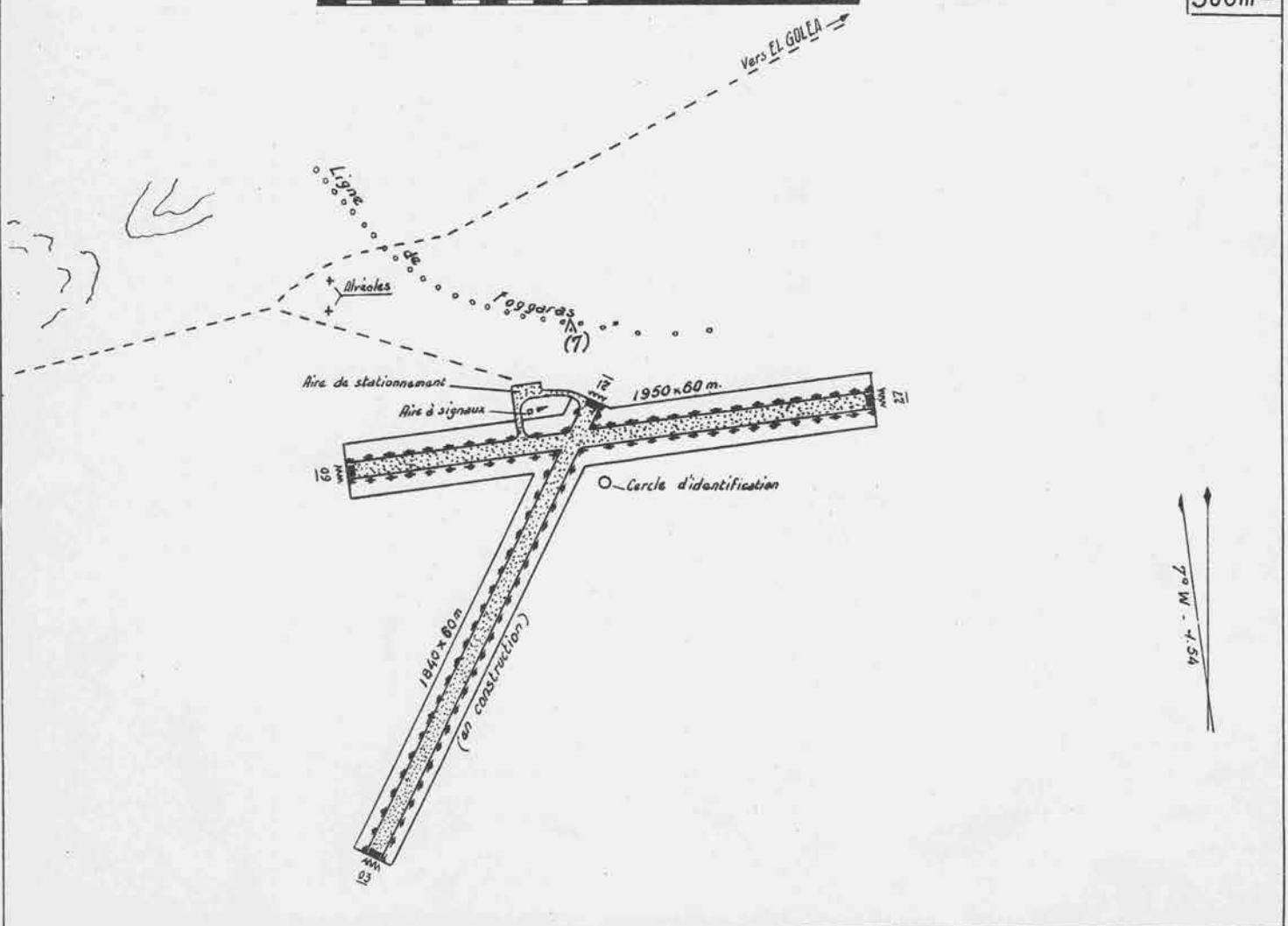
INFORMATIONS AERONAUTIQUES : Néant.

NOTES : Aire de point fixe (sol renforcé) de 40 x 30 m. à chaque extrémité de bande.



PLAN: 1/25.000<sup>e</sup>

ALT.  
300m ±



Et puis nous parvinrent les noms de ceux qui nous avaient trahis.

Le brave infirmier du Bordj qui en qualité de responsable du FLN local, s'était engagé à ouvrir les lourdes portes du fortin. L'attaque nocturne que nous avions redoutée, était bel et bien prévue, mais elle avait été annulée au dernier moment suite à une dissension entre chefs.

Etaient également dans le coup. Le serveur du mess, notre maître d'hôtel, mon guide, qui au dernier moment s'était senti très mal, quelques commerçants importants de la ville, ainsi que l'ensemble de nos ouvriers indigènes qui avaient été tenus au courant de l'action qui allait se dérouler à Hassi-Tasselkra.

### **Fin de campagne au Grand Erg et résiliation du sursis**

La zone de Timimoun fut provisoirement désertée et en janvier 1958, une nouvelle campagne débuta pour moi sur un autre site, géographiquement opposé au précédent. Ce fut dans le Grand Erg Oriental, à environ quatre-vingt-dix kilomètres au nord de Fort-Flatters que je repris mes nouvelles activités topographiques.

Cette nouvelle campagne au sein du Grand Erg Oriental prit fin dans les derniers jours de mai, la chaleur écrasante interdisait l'usage de nos appareils topographiques, les indications graduées peintes sur les mires devenaient pratiquement illisibles tant l'atmosphère surchauffée au ras du sol faisait danser les chiffres. Comme chaque été, les équipes topographiques et sismiques furent rapatriées sur Alger via notre base d'El-Goléa. Bien qu'éloigné du Sahara, les visages de mes amis massacrés par les Méharistes déserteurs en plein Erg, au nord de Timimoun, restaient gravés dans mon esprit. Bigeard, avec son 3<sup>ème</sup> RPC, était parvenu à détruire le djich au prix de pertes conséquentes, le souvenir de cette attaque et la barbarie des attaquants, malgré leur quasi-totale destruction, me hantaient toujours.

Mon contrat prenant fin, une alternative s'offrait à moi :

- Soit prolonger mon sursis et signer un nouvel engagement d'une année avec la CPA.
- Soit résilier immédiatement mon sursis. Ce qui m'autoriserait à défendre mon pays, dans le sol duquel reposaient mes ancêtres et pour lequel mourraient chaque jour des gars de mon âge venus de métropole. Ceci sans compter bien entendu la dette que j'avais à régler avec certains criminels, non parce qu'ils avaient voulu avoir ma peau, mais parce que je les considérais comme des bêtes malfaisantes. Si dans la guerre, la règle veut que l'on élimine son ennemi, la simple humanité exige que l'on ne s'acharne pas sur son cadavre. Dans le cas tragique de Timimoun, cette règle avait été bafouée et ça je ne pouvais le supporter !

Sachant qu'inévitablement mon service s'accomplirait au sein d'une unité combattante, et plus précisément au sein d'un régiment parachutiste, j'optais pour la seconde solution. Je procédais donc aux démarches de résiliation, au grand étonnement de l'autorité militaire qui était habituellement confrontée à l'inverse, c'est-à-dire aux demandes parfois injustifiées de prolongation de sursis. Le préposé aux écritures fut tant surpris qu'il me dit :

— *Vous voulez sans doute dire «prolongé» ?*

Je lui confirmais ma demande initiale et lui précisais que je souhaitais être appelé au plus tôt de manière à partir avec le contingent de juillet. Quelques jours plus tard, je reçus le document tant attendu. La résiliation était acceptée et j'étais incorporé au titre de la classe 58 1 C, à la Compagnie d'instruction du 18<sup>ème</sup> Régiment de Chasseurs Parachutistes, au camp d'Idron, près de Pau. Le 4 juin 1958, l'Algérie connut un événement majeur : L'arrivée de l'envoyé de Dieu, en la personne du général De Gaulle. Pour la circonstance, il avait souhaité revêtir les habits de général qu'il avait sans doute extirpé d'une vieille cantine. L'âge venant, l'embonpoint avait suivi et





▲ Sur l'aérodrome de Timimoun avec le 3<sup>ème</sup> RPC  
▼ H-34 de l'armée de l'Air sur le parking de Timimoun



le ceinturon d'uniforme ne parvenait sans doute pas à boucler le tour de taille. Qu'importait la chose, il s'en passa. Son arrivée se fit à bord d'une *Caravelle* escortée à l'approche des côtes par un certain nombre de *Mistral* me semble-t-il, le tout en formation de Croix de Lorraine.

Enfin, un être suprême acceptait, du haut des cieux, de poser sur notre Algérie meurtrie un regard que l'on souhaitait bienveillant, mais qui en vérité n'était pas même complaisant, mais ça, nous l'ignorions et nous ne pouvions pas même le supposer. Convenons qu'il était seulement condescendant. C'était la seule grâce qu'il venait délivrer au petit peuple de cette terre de France jetée sur le continent africain.

Mais tout cela est le début d'une longue et triste histoire, racontée de mille manières dans mille bouquins et chacun sait comment elle se termina. Elle prit fin, non par mille misères, mais par des dizaines de milliers de massacres. Aussi il n'est pas dans mon intention de m'étendre davantage sur ce sujet. Il ne fallait pas rêver, j'allais très bientôt partir à la guerre, non la fleur au fusil mais bien pour garder l'Algérie au nombre de nos provinces françaises.

Il me faudrait sans doute combattre et je risquais de ne pas revenir vivant de cette aventure, mais qu'importait ce risque, il était le prix à payer afin que les descendants de Gaston Noël Sauvage, mon aïeul venu de Mende vers 1832, l'un des fondateurs d'El-Affroun, agriculteur et lieutenant de la milice, qui avait défriché et labouré le fusil à l'épaule, puissent continuer à vivre en paix sur une terre que je considérais comme ma Patrie. Ce sol sacré était le mien, il appartenait également à tous les braves gens qui avaient sorti cette terre du néant, et celle-ci appartenait à ceux qui ne portaient pas la haine au cœur et qui se devaient de cohabiter dans un sentiment d'union et de fraternité.

Mon départ approchant, j'invitai mes copains de quartier à une dernière grande fête, une surprise partie, comme nous appelions cela à notre époque. Les festivités furent préparées avec soin. Comme boisson, nous avons confectionné des litres d'une sorte de punch qui, compte-tenu de la température de ce début d'été, avait tendance à diminuer à vue d'œil dans les estagnons dans lesquels nous plongions les louches afin de remplir nos verres. C'était un doux mélange de rhum, de champagne, de jus d'ananas, de pulpe de citron, sur lequel flottaient nombre de glaçons. Cocktail agréable et rafraîchissant, rendant les filles languissantes entre nos bras musclés (Ah cela aurait été trop beau !). Mais que demander d'autre, nous étions jeunes et bien que notre futur soit incertain du fait de cette guerre, nous avions malgré tout confiance en notre avenir !

Au moment de nous séparer, mon vieux copain Ahmidou me prit par les épaules, les yeux brillants de larmes. Je rappelle que son père qui exerçait les fonctions de caïd en Kabylie, avait été tué par des terroristes devant la mosquée de T.-Z. Il resta un long moment sans proférer une seule parole, puis il me dit :

— *René, fais attention à toi, tu vas trouver en face de toi des salauds, mais des salauds dangereux, ne leur fais aucun cadeau, ils ne le méritent pas. Souviens toi de mon père, c'était un homme de bien, un bon Musulman, il a été tué comme un chien, alors qu'il allait prier. En témoignage de notre amitié, venge-le et pense à moi en ces moments. Que Dieu te garde.*

Ahmidou avait une légère tendance au bégaiement, l'émotion avait amplifié ce défaut. Il me serra la main, longtemps. Comme deux frères sur le point de se séparer, nous nous embrassâmes, puis il partit bouleversé. Le souvenir de son père gisant sur le trottoir, la tête baignant dans une flaque de sang, venait subitement de rejaillir dans sa mémoire.



▲ Préparation à Timimoun avant le décollage

▼ Le largage vu d'un L-21 de l'ALAT



# L'instruction au 18<sup>ème</sup> RCP

## Le départ

Je partis de notre maison au matin du 1<sup>er</sup> juillet 1958.

Le lieu d'incorporation était le centre de transit infâme situé sous les voûtes de l'Amirauté à proximité immédiate du port. A l'appel de mon nom, je m'avançais et je reçus une musette du type guerre de 14/18, musette munie d'une bretelle reposant sur l'épaule. Je me vis ensuite offrir l'argenterie, ou plus précisément la ferblanterie : Une gamelle, une fourchette, une cuillère, une gourde modèle première guerre mondiale, revêtue d'une feutrine, ainsi qu'un quart cabossé et culotté. Ne manquaient plus que la gnole et le pinard pour me transformer en un vrai Poilu.

Je redoutais de passer la nuit dans ce lieu cauchemardesque, les punaises grouillaient autant que les poux et ces deux espèces s'étaient liguées pour faire ami-ami avec les puces. L'embarquement étant prévu pour le lendemain et ne sachant plus quoi faire de nous, l'adjudant de service nous renvoya d'où nous venions, c'est-à-dire à nos domiciles, avec ordre d'être impérativement présents le matin suivant, à une heure déterminée pour le voyage vers la France. Ma mère pensant que mon service durait une trentaine de mois, fut très surprise de me voir déjà revenu. Je la rassurais, lui disant que, loin d'être terminé, ça n'avait pas encore commencé.

J'embarquais le lendemain avec une bande de gars qui allaient accomplir leurs classes dans divers régiments, avant de probablement revenir sur la terre d'Algérie, fiers et aguerris après seulement deux mois de formation (cherchez l'erreur !).

Bien qu'encore revêtus des habits civils, nous, les futurs paras, faisons déjà bande à part. Je ne peux expliquer le pourquoi de cette ségrégation, mais je pense que le sens de nos valeurs était totalement différent. Quand eux criaient *la quille* alors qu'ils n'avaient pas encore enfilé le treillis, nous ne disions rien et les regardions avec une profonde tristesse. Nous savions que les temps à venir seraient durs, mais nous avons choisi cette voie et ce n'était pas au moment où nos vœux allaient enfin se réaliser, que nous allions larmoyer sur notre propre sort.

Le temps restant serein et la mer d'un calme parfait, je privilégiais le pont supérieur, préférant le grand air, à l'odeur nauséabonde qui régnait dans les cales. Au matin Port-Vendres apparut enfin, petit port niché au pied des collines.

Le débarquement s'opéra très vite et nous fûmes acheminés vers une caserne qui, je dois bien l'avouer n'avait rien de rebutant, bien au contraire. Son immense cour s'ouvrait d'un côté sur une sorte de quai servant à étaler les filets, d'un autre côté nous surplombions une partie de la ville ainsi que l'immensité marine. Dans le courant de l'après-midi, un gars très sympathique, revêtu de l'uniforme parachutiste vint nous prendre en charge, direction la gare.

En fin de soirée, ce fut l'arrivée à Pau, puis l'embarquement dans un car qui prit la direction du camp d'Idron, distant d'environ sept kilomètres de la ville en direction de Tarbes.

## Les classes

Que dire de mes classes qui durèrent six mois, rien ou pas grand-chose, sinon que je n'en garde pas un souvenir excellent. J'exprime là mon propre ressenti, peut-être que d'autres l'on vécu de manière différente, mais cette vision est la mienne et je l'exprime avec la plus grande franchise. Je fus affecté au PEG (Peloton des élèves gradés).

Les petits gradés méritaient la plupart du temps le plus profond mépris. Je me disais souvent que la valeur du grade était inversement proportionnelle à la connerie. Il me vient en mémoire le nom

de l'un d'entre eux, première classe ou peut-être caporal dont je tairai le nom, par pitié pour lui. Il avait obtenu son ou ses galons je ne sais comment, peut-être par protection divine. Pour nous remettre le courrier il fallait se plier à un véritable cérémonial : Il convenait de se placer à trois pas, garde à vous, décliner son identité, tendre la main pour se voir remettre l'enveloppe, saluer, faire un demi-tour réglementaire et autres simagrées.

Pour d'autres, ce qu'ils eurent à subir fut sans doute tout aussi ridicule, mais la bassesse et la méchanceté y étaient ajoutées à doses pratiquement égales. Cela concernait ce que nous appelions pudiquement *la corvée de chiottes* qui consistait à décaper et à nettoyer les fameuses toilettes au savon, à la brosse à dents avec grattage éventuel à la lame de rasoir. Il fallait que ce type là soit un grand malade pour imposer de telles contraintes à ses semblables. De plus, n'étant pas même breveté, il rageait probablement en son for intérieur de voir ses égaux porter *la plaque à vélo*, alors que sa poitrine était vierge de tout insigne, à part la pucelle du régiment. Loin de le raisonner, ses semblables paraissaient l'encourager dans sa perversion. Je pensais que de tels gars étaient inaptes au commandement en zone de combats. Pour l'instant, ces caporaux d'opérette s'étaient vus confier l'instruction des bleus. Ils roulaient les mécaniques croyant se faire passer pour des baroudeurs, alors qu'en fait ils n'étaient que des nullités. Le béret rouge n'est pas un cachet garantissant la valeur du bonhomme, mais ça, par bêtise, ils l'ignoraient totalement. Je garde encore quelques exemples en tête qui illustrent parfaitement la stupidité humaine.

Je ne sais pas qui avait pu inventer ce système d'instruction, spécifique au PEG, mais il faut reconnaître qu'il fallait avoir des nerfs d'acier pour supporter la méchanceté, voire même la débilite de la majorité du petit encadrement. Les caporaux, comme évoqué précédemment, n'étaient pour la plupart d'entre eux que de sinistres petits cons qui s'abritaient derrière leurs galons de laine rouge (heureusement que parmi eux, j'en ai connu deux ou trois qui étaient des types bien). Tout comme nous, ils avaient été appelés, mais la plupart d'entre eux se prenaient pour ce qu'ils n'étaient pas. Je pense qu'ils profitaient de cette situation pour goûter aux joies que pouvaient leur procurer un semblant d'autorité, sachant que dans la vie civile, leurs capacités ou plus exactement, leurs incapacités intellectuelles les ramèneraient à leur juste rang, c'est-à-dire à celui de simples exécutants, dépourvus de tout pouvoir décisionnel. J'ai toujours déploré de ne pas avoir revu, en Algérie, l'un de ces abrutis, je pense que la paire de baffes obélixiennes aurait été de rigueur dès son arrivée à la compagnie, elle lui aurait été accordée en signe de bienvenue.

Les sous-officiers étaient un peu mieux... Quoi que... Les bons sous-officiers faisaient défaut dans les régiments opérationnels, ce qui signifiait que ceux qui restaient en France afin d'encadrer l'instruction des bleus ne comptaient sans doute pas au nombre de l'élite. Je dois cependant reconnaître qu'en général ceux qui étaient à Idron, me paraissaient être de braves types, bien que certains n'aient pas prouvé au cours de leur carrière qu'ils avaient été des foudres de guerre. L'un d'entre eux, pourtant, détonnait par sa bêtise et surtout par sa méchanceté. Il arrivait dans la chambrée au cours de la nuit, alors que nous dormions tous vaincus par la fatigue. Il allumait la pièce en poussant une gueulante avinée pour nous réveiller et procédait à une revue de détail. Ce qu'il appelait revue de détail consistait à ouvrir notre armoire et à tout jeter au sol, sans savoir si nous détenions ou non des objets fragiles, tels qu'appareils photo. Je m'étais juré que si par malheur pour lui je le retrouvais en Algérie, il regretterait ses agissements antérieurs. Nous avons même songé à lui tendre une embuscade en le ficelant dans un sac de jute et en allant l'abandonner aux abords du camp. Le risque s'avéra trop important. Nous étions tous tellement écoeurés par l'attitude de cet abruti que nous en fîmes part à notre lieutenant. Il y mit aussitôt bon ordre en le faisant muter je ne sais où. Jamais je ne revis cette ordure, pas même en Algérie (hélas).

Quant aux officiers, ils bénéficiaient d'une certaine intelligence et comprenaient très bien que nous étions des appelés, prêts à donner le meilleur de nous-mêmes, et que nous faisons du mieux que nous pouvions pour remplir notre rôle de soldat. Cette bonne volonté nous conférait un certain respect de leur part.

L'entraînement au camp d'Idron était soutenu, nous devions pouvoir utiliser toutes sortes d'armes dans n'importe quelle situation. Cela impliquait différents types de tirs sur cibles ou sur silhouettes :

- Tir au fusil Garand US 17
- Tir au fusil MAS 36, debout, à genoux, couché.
- Tir au fusil MAS 49 avec ou sans lunette
- Tir au fusil mitrailleur 24/29.
- Tir au fusil mitrailleur ou mitrailleuse AA 52
- Tir au pistolet mitrailleur MAT 49 à l'épaule, au jugé, à la hanche.
- Tir instinctif au fusil Garand ou à la carabine 5,5.
- Tir au pistolet MAC 50.
- Tirs avec grenade à fusil (au camp de Ger).
- Tirs au bazooka (au camp de Ger).

Puis, en prévision des futurs combats, nous dûmes nous exercer au lancer de grenades. Les premières furent des grenades emplies de plâtre qui en explosant à nos cotés, nous transformaient en clowns blancs. Ce bel entraînement, poursuivi au fil des jours, se termina par la manipulation des défensives françaises ou des quadrillées MK2 américaines. Il convenait de ne plus plaisanter avec ces engins. Une fois la grenade dégoupillée, nous lâchions la cuillère, nous entendions distinctement la mèche fuser, il fallait la tenir en main deux secondes avant de la balancer. Ces deux secondes nous paraissaient des heures. Dès le lancer, nous nous blottissions derrière une sorte de parapet et aussitôt après l'explosion nous entendions les éclats passer en sifflant au dessus de nos oreilles.

Pour les tirs instinctifs, un brave adjudant, dont j'ai oublié le nom, nous encadrait, je dois lui reconnaître cette qualité, c'était un sacré bon tireur, doublé d'un brave homme. Quand le résultat de l'un d'entre nous ne lui convenait pas, il le faisait venir à lui et lui demandait son niveau scolaire. Systématiquement si le pauvre gars avait été au-delà de deux années d'école maternelle il était baptisé du nom de *Lion à grandes oreilles*. Il demandait alors à sa future victime d'aller se placer à une dizaine de mètres de lui, de rouler son béret et de le mettre dans une des poches latérales basses du pantalon de treillis. Il lui commandait : *Garde-à-vous !* Comme chacun le sait à la position du garde-à-vous, il est interdit de bouger, pas même de cligner des yeux. Alors, il épaulait sa carabine de calibre 5,5 mm et tirait pratiquement à l'instinct dans la poche gonflée, au ras de la peau de la cuisse qu'il n'effleurait jamais. Conséquences : Deux trous dans le treillis, et au mieux deux trous dans le béret. Le pauvre gars devait aussitôt refaire un tir, si les résultats n'étaient pas satisfaisants, il était à nouveau *fusillé* et ce jusqu'à ce que les traces d'impacts sur la cible soient considérées comme acceptables. A titre personnel, j'eus la chance inespérée de ne jamais subir ce traitement. Certains mauvais tireurs possédaient un béret comportant beaucoup plus de trous que de tissu.

Il nous fut confié, un matin, que la plupart des hommes ayant satisfait aux épreuves du PEG, et qui de ce fait se verraient accéder au grade de caporal, devraient rester six mois de plus à Pau afin d'instruire les jeunes des nouveaux contingents.

Cela m'était impossible pour deux raisons :

- Tout d'abord je souhaitais rejoindre l'Algérie au plus tôt pour combattre.

- Ensuite, je ne me voyais pas être le complice involontaire des petits tyrans portant sur leur manche deux galons de laine. Ainsi, après mon refus de suivre à l'école de Cherchell une formation EOR, je ratais sciemment l'une des épreuves physiques du Peloton des élèves gradés (épreuve que j'avais réussie quelques jours auparavant pour suivre le stage de saut à la BETAP).

Muté dans une section de grenadiers-voltigeurs, l'ambiance changea totalement. Les caporaux attachés à cette unité jouaient leur rôle sans en rajouter, ils étaient pratiquement des camarades chargés de nous former.

En septembre 1958, fut programmé notre stage à la BETAP (Base école des Troupes Aéroportées), immense complexe situé à la sortie de Pau en direction de Bordeaux.

À l'issue de ce stage nous devions sortir munis de notre brevet de Parachutiste, le fameux brevet métallique surnommé *La plaque à vélo*, porté fièrement sur la poitrine. Cette distinction était octroyée après six sauts. Ceux qui, comme moi, étaient déjà brevetés prémilitaire et qui donc avaient déjà quatre sauts à leur actif, l'obtenaient après seulement deux sorties d'avion.

Dans la réalité, nous effectuions malgré tout, la totalité de nos sauts de brevet avec notre promotion. Mais, avant d'accomplir ces sorties réelles, il fallait suivre l'entraînement. Chaque stick était encadré par un moniteur. Je tiens à préciser que je n'ai jamais connu de moniteur bête et méchant, du type *adjudant d' semaine*, tous étaient des hommes de qualité qui vivaient leur passion, en l'occurrence : Le parachutisme. Ils faisaient leur possible pour nous faire aimer ce sport. Cela passait hélas par certaines disciplines quelque peu rébarbatives mais évidemment nécessaires, dont la *tour de départ*.

La tour de départ se présentait sous la forme d'une construction entièrement métallique d'une hauteur d'environ trois étages. Le dernier palier, qui culminait à une douzaine de mètres, était constitué d'une plateforme circulaire d'environ trois à quatre mètres de diamètre ceinturée d'un garde-fou, afin d'empêcher toute chute accidentelle. Dans cette rambarde s'ouvraient quatre portes donnant sur le vide ou plus exactement sur de gros cailloux tapissant le sol tout en bas. Je dois avouer que l'ensemble était impressionnant, tant par la hauteur, que par la matière dont était constituée la surface de réception.

Tout d'abord, pour accéder à cette maudite base de départ, il était nécessaire de gravir les barreaux d'une échelle quasi-verticale munie d'un garde-corps. Arrivé en haut, alors que nos jambes vacillaient de fatigue et surtout de peur, il fallait s'équiper d'un harnais de parachute relié à une sangle d'ouverture automatique, la SOA habituelle, cette sangle était reliée à un câble qui passait dans une poulie fixée au dessus et au centre de la plate-forme et plongeait verticalement dans un puits de chaînes d'acier. Le système était simple et efficace. En tombant, le corps entraînait vers le haut une lourde chaîne dont la masse croissait au fur et à mesure de sa montée. Le point d'équilibre se situait suivant le poids du bonhomme à une hauteur d'environ deux à trois mètres de ces maudits cailloux. En fait nous avions droit à une chute libre d'une dizaine de mètres qui ne commençait à être freinée que dans les derniers mètres. C'était un système impressionnant mais dénué de tout risque.

Dès que l'on était équipé du harnais, le moniteur accrochait la sangle au système de freinage et nous autorisait à aller vers la porte. Cette approche ne pouvait s'effectuer qu'une fois cette mise en sécurité accomplie. Tout comme dans un avion, il fallait prendre la position de sortie, pied droit en avant, jambes légèrement fléchies, mains bien à plat de part et d'autre à l'extérieur de

l'ouverture, tête enfoncée dans les épaules, regard haut. Il fallait attendre le *Go* libérateur avant de s'éjecter. Au moment de l'éjection et durant la chute, il était demandé de hurler soit 331, 332, 333, ou encore *merde au moniteur*. Pour ma part le 333 n'a jamais pu sortir, il restait coincé au plus profond de ma gorge, quant au *merde au moniteur*, il n'y avait aucune raison pour que je gueule cette phrase. De plus, si celui qui avait fait ce choix trichait, c'est-à-dire qu'il commençait à crier avant de sauter, il était puni de cinquante pompes à son arrivée. Malgré toute cette bonhomie, certains craquaient : La peur du vide étant plus forte que la raison. Dans ce cas, le moniteur avec beaucoup de douceur, tâchait de calmer le récalcitrant, il lui expliquait qu'il ne risquait strictement rien, le système de contrepoids éliminant tout danger. Quelques uns, constituant malgré tout une majorité, parvenaient alors à vaincre leur peur et à s'élancer, d'autres s'y refusaient, ils redescendaient alors, en empruntant la même échelle et étaient accueillis au bas par le 1<sup>ère</sup> classe *Bouboule*.

*Bouboule* avait je ne sais combien de temps d'armée derrière lui, il avait choisi, il y a bien longtemps de cela, la carrière des armes. Physiquement, il était de petite taille, mais beaucoup plus large que haut, une cicatrice partait de la tempe et allait au menton, sa bouche était légèrement de travers ce qui rendait son parler difficilement compréhensible. Il était coiffé non d'un béret rouge, mais d'un béret noir, le béret porté lors de tout entraînement. Il accueillait donc le dégonflé au pied de l'échelle et lui demandait de retourner son béret, c'est-à-dire de se le mettre sur la tête avec le coté doublure apparent, puis il lui confiait une brouette. Le jeu consistait à charger et à transporter un tas de gros cailloux jusqu'au pied de la tour. Quand, après de multiples voyages, le tas était complet, il suffisait d'agir dans le sens inverse et débarrasser le pied de la tour afin de recréer le tas initial et recommencer. C'était un jeu passionnant d'une haute portée intellectuelle. Le rôle de *Bouboule* était de veiller au bon accomplissement de cette tâche. Je dois reconnaître qu'il y excellait et se démenait à grands gestes ponctués de cris et de grognements.

Pourtant l'histoire de *Bouboule* paraissait empreinte de tristesse. Il m'avait été raconté la chose suivante et je pense qu'elle a tout lieu d'être vraie, mais une fois de plus, n'ayant pas été témoin, je ne peux affirmer sa véracité, je transcris tout simplement ce qui m'a été raconté : *Bouboule* aurait été parachutiste en Indochine et de ce fait aurait participé avec vaillance à nombre de combats. Un jour, alors qu'un poste isolé était assailli par l'ennemi et demandait des secours urgents, une compagnie de Parachutistes embarqua afin de sauter à proximité immédiate du lieu de l'attaque afin d'épauler les amis en difficultés. *Bouboule* était du voyage, avec une place privilégiée, il était tireur au fusil-mitrailleur. Chacun sait que dans l'action, le rôle de ce tireur est prépondérant. A lui seul il peut briser un assaut, ou faire baisser la tête à l'ennemi et permettre aux copains de progresser en évitant ou en limitant les pertes. Bref, arrivé sur zone, le largueur donna le *Go*, les paras sortirent rapidement comme en pareil cas, mais parvenu devant l'ouverture, *Bouboule* refusa la sortie, ses nerfs avaient craqué pour une raison inconnue. La capacité de raisonnement de l'homme s'était effacée pour laisser place à l'instinct de la bête : La soudaine peur du vide ! Son officier prit rapidement une sage décision, il ne pouvait pas laisser les gens qui descendaient vers le combat sans la protection d'une arme collective aussi. Rapidement, il sortit son pistolet et logea une balle dans la tête du récalcitrant, poussa le corps dehors et sauta immédiatement derrière lui. L'équipe put ainsi récupérer le fusil-mitrailleur et bénéficier de son appui feu. Quant à *Bouboule*, bien que gravement blessé, avec une probable partie de la langue arrachée, il survécut et fut muté par la suite je ne sais où, avant de se retrouver à la BETAP.

Par bêtise, par méchanceté, par revanche, il accablait chaque jour ceux qui comme lui avaient eu peur du vide. Pensait-il ainsi racheter sa faute ?



A ce jour, j'ignore encore si la légende qui s'attachait à lui était basée sur des faits véridiques, mais comment tenir rigueur à un homme quand celui-ci est brutalement victime d'une peur irraisonnée ? De toute manière *Bouboule* faisait l'objet d'un profond respect, y compris de la part de ses victimes.

Symétriquement à la *tour de départ*, il existait la *tour d'arrivée*. Comme son nom l'indique, cet engin de torture était destiné à nous accoutumer à une arrivée difficile, telle qu'un poser avec le vent de face, alors que l'idéal est de pouvoir arriver dos à un léger vent, ou mieux encore, sans vent du tout. Il est vrai qu'il était préférable de s'accoutumer à ce genre de désagrément car en situation réelle, le vent peut tourner à tout moment et réserver des surprises durant une descente. Sur cette tour, le harnais pouvait donc se crocheter selon quatre positions :

- Arrivée de face.
- Arrivée de dos.
- Arrivée latérale droite.
- Arrivée latérale gauche.

Le câble sur lequel prenait appui la gorge de la roulette à laquelle notre harnais se fixait, était incliné de quarante-cinq degrés environ. Afin d'éviter un écrasement sur la planète, suite à l'importance de la pente sur le plancher des vaches, le simili-largueur nous demandait ou estimait notre poids et le compensait par un système de contrepoids laissé à sa convenance. Par distraction, ou parce que la gueule du stagiaire ne lui plaisait pas, il *oubliait* parfois de compenser par une masse d'ajustement adaptée. Tout cela faisait que certains connurent des *gadins* mémorables ce qui les amenaient à proférer à l'égard du préposé aux contrepoids des invectives peu usitées au couvent des Feuillantines.

Je garde un excellent souvenir de cette base-école qui en fait était une véritable usine à Parachutistes. Elle grouillait de vie, retentissait de cris, de rires, d'ordres, de chants, le tout ponctué par le ronronnement des *Noratlas* qui tournaient pratiquement toute la journée au-dessus de la base et pondaient leurs chapelets de parachutes. L'immense réfectoire se divisait en deux parties, plus exactement le hall d'entrée s'ouvrait sur deux portes :

- Porte de droite, les repas s'accompagnaient de vin distribué en quantité limitée.
- Porte de gauche, les mêmes repas s'accompagnaient de lait glacé distribué à profusion.

Bien entendu, et contrairement à mes convictions politiques, je me dirigeais toujours vers la gauche, ce qui me permettait malgré tout de fuir le rouge.

Dans la ville de Pau, la couleur amarante des bérets dominait et cette présence générait un essor commercial considérable. Les bistrots et les restaurants tournaient à plein.

Ce fut probablement en juillet ou en août de cette même année, que s'était déroulé un incident repris par les journaux locaux. Je n'y avais pas participé, car notre compagnie venant d'être incorporée ne bénéficiait pas encore de permissions. D'après ce que j'avais pu comprendre, nos aînés avaient bénéficié d'un *quartier libre*. Nombreux étaient donc les paras qui se baladaient dans les rues. En passant devant l'immeuble abritant le siège du Parti communiste français, un petit groupe de permissionnaires aurait été pris à partie et insulté avec l'habituel vocabulaire attribué à ceux qui défendent l'honneur du drapeau tricolore : *Assassins, Nazis, Fascistes, SS*, etc. Après échange de quolibets, des cailloux leur furent jetés de la terrasse. Une dame (une touriste espagnole) fut même blessée. Le réflexe parachutiste fit le reste, les jeunes du contingent donnèrent l'assaut après avoir pris la précaution d'enfoncer la porte de l'immeuble. Evidemment, une fois dans la place, le bon ordre stalinien fut quelque peu chamboulé, de nombreux documents goûtèrent aux

joies de la chute libre en passant par la fenêtre, jusqu'à une machine à laver qui sauta d'un étage en voulant imiter un bureau et une armoire de rangement. Plainte fut déposée par les occupants de ce nid de cocos, je ne sais pas si il y eut une suite. Quoiqu'il en fut, au matin suivant, lors du rassemblement pour le lever des couleurs, l'officier commandant le centre d'instruction lut le rapport relatif à cet incident, il demanda aux participants de sortir des rangs. Quand ceux-ci furent alignés dans un impeccable *garde-à-vous*, ils reçurent des félicitations pour avoir répondu en Para à cette agression.

Ce fut à cette époque que le FLN voulut porter le conflit en métropole, il s'en prit dans un premier temps aux Algériens qui ne se montraient pas assez ardents dans le soutien apporté au mouvement, aussi chaque jour comptait son lot de tués par des terroristes. Ensuite ce fut notre police qui paya le prix fort. Mettre une balle dans la nuque d'un pauvre agent chargé de régler la circulation n'était pas très glorieux, mais c'était tellement plus facile et tellement moins dangereux que d'attaquer des militaires en arme au détour d'une piste de djebel. Puis ce fut au tour des raffineries et des dépôts de carburant de faire l'objet de la vindicte révolutionnaire. Les compagnies d'instruction du camp d'Idron se virent désignées afin d'assurer localement la surveillance de certains complexes. Pour cela chaque nuit, plusieurs sections embarquaient vers des points sensibles afin de veiller à la sécurité de ces lieux stratégiques. Ainsi nombre de fois nous parcourûmes les allées de la zone gazière de Lacq, armés d'un pistolet-mitrailleur démuné de tout chargeur, ordre nous ayant été donné de garder ces éléments dans nos poches de treillis, ils ne devaient en être extraits qu'en cas de besoin. C'était tellement idiot comme consigne que le lieutenant qui nous encadrait nous autorisa à approvisionner nos armes à condition de rabattre le chargeur. On osa même nous fournir un lance-roquette anti-char, sans la moindre munition, peut-être avec l'espoir de nous voir l'utiliser en guise de sarbacane en propulsant des pommes, car la plupart des points que nous gardions étaient entourés de verger.

Nous nous aguerrissions. Jour après jour, nos corps se musclaient, nos esprits s'affermisssaient. Nous avons la sensation d'être les membres d'une Chevalerie que l'on aurait pu nommer *le Grand ordre des Parachutistes*. La cohésion qui, en Algérie, se transformerait en une réelle fraternité faisait déjà prise, et bien que n'ayant participé à aucune action de guerre, nous devenions déjà de vieux camarades de combat.

Je ne sais pas pour quelle bonne raison notre section fut requise pour aller monter une garde d'honneur au Palais Niel à Toulouse. Ce palais était réservé aux bureaux de l'état-major, ils s'ouvraient sur l'immense cour d'honneur. L'arrière du bâtiment abritait les appartements privés du général, qui se prolongeaient par une véranda débouchant sur un parc arboré. Rien de spécial dans cette garde sinon que tous les soirs nous avions droit au spectacle dudit général, dépourvu de son képi, mais revêtu d'un classique pyjama à rayures qui semblait être l'uniforme adéquat pour aller faire pisser son chien sur les pelouses.

Hormis cette garde d'honneur au Palais Niel, nous prenions nos cantonnements dans les immenses dortoirs de la caserne Caffarelli qui, depuis ces temps glorieux, aurait paraît-il été démolie. N'ayant rien ou pas grand-chose à faire, notre lieutenant nous menait au pas de tir. Nous nous y entraînions sur silhouettes au pistolet MAC 50 ou au pistolet mitrailleur MAT 49. Les munitions accordées en abondance nous autorisaient à passer de nombreuses heures sur ce site.

De retour à Idron, notre entraînement s'intensifia. Cela commença par un parachutage sur le camp de Ger, immense étendue, déclarée zone militaire, située entre Pau et Tarbes à peu de distance de cette dernière ville. Tirs, embuscades, combats de nuit, progressions en zone d'insécurité, constituèrent le gros de nos occupations quotidiennes et aussi nocturnes. Nous étions crevés,

mais je dois reconnaître que cette mise en condition poussée à l'extrême nous permit d'acquérir une forme physique d'exception.

Début décembre, nous connûmes enfin le nom du régiment qui allait nous accueillir en Algérie. En gros le centre d'instruction du 18<sup>ème</sup> RCP était le grand pourvoyeur du 1<sup>er</sup> RCP et du 18<sup>ème</sup> RCP. D'une manière générale, les appelés originaires d'Algérie étaient versés au 1<sup>er</sup> RCP (Régiment de Chasseurs Parachutistes) qui dépendait de la 10<sup>ème</sup> DP (Division Parachutiste). Quant aux Métropolitains, une part de leurs effectifs complétait le contingent du 1<sup>er</sup> RCP, alors que l'autre partie était dirigée vers le 18<sup>ème</sup> RCP, régiment qui était rattaché à la 25<sup>ème</sup> DP. Mais il m'a été dit dernièrement que d'autres régiments parachutistes avaient accueillis des hommes issus du centre d'instruction du 18<sup>ème</sup> RCP. J'avoue que j'ignorais la chose.

Ce fut avec plaisir que j'appris que je serai dirigé vers le 1<sup>er</sup> RCP.

*La Tour de départ de Pau-Idron*



# Au 1<sup>er</sup> RCP

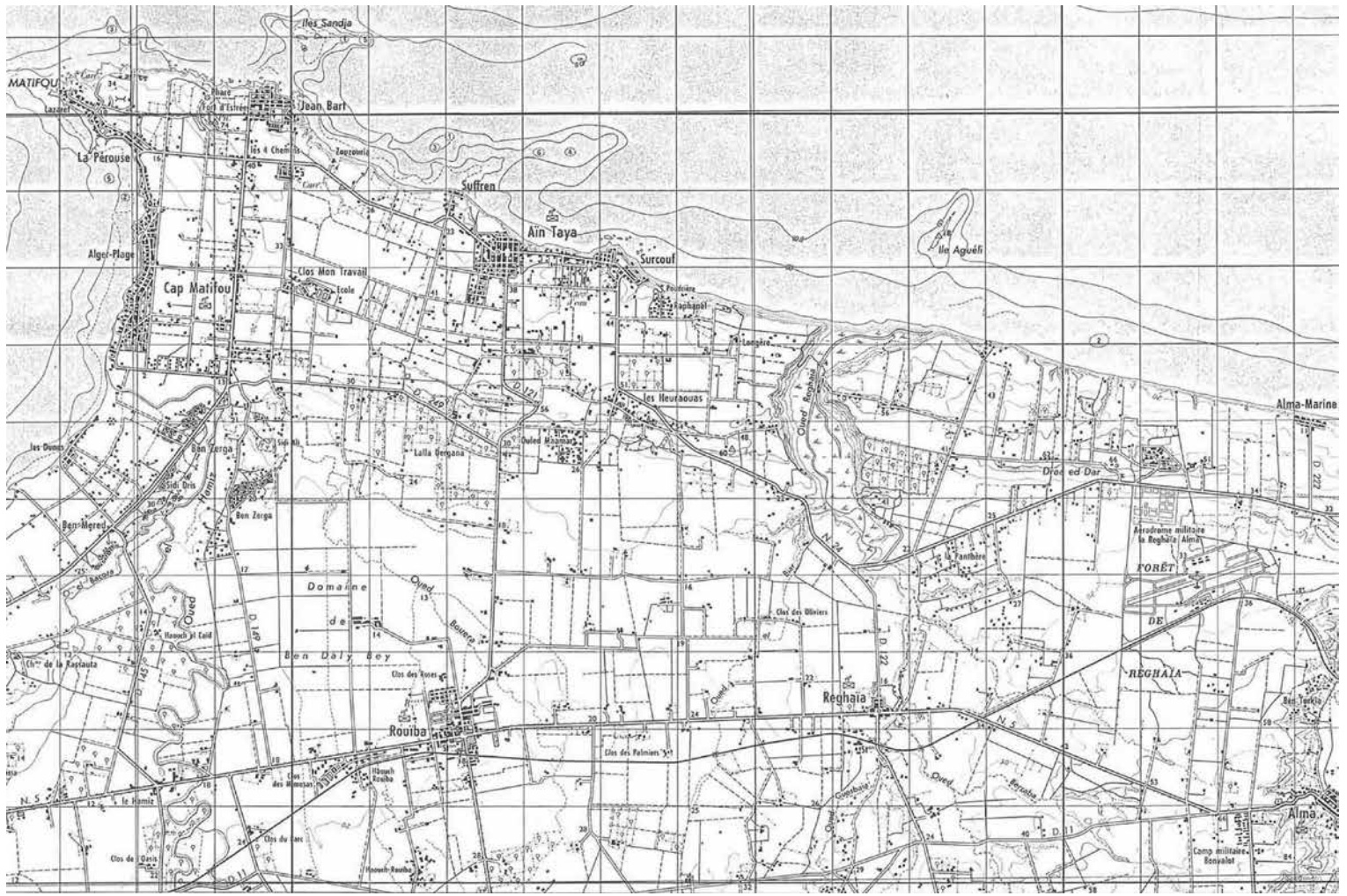
## L'arrivée

A Idron, Noël 1958 se passa comme dans toutes les casernes de France et de Navarre, nous eûmes droit au fameux repas amélioré, accompagné pour le bonheur de certains des plus assoiffés, de vins à discrétion. Le lendemain, le lieutenant qui commandait notre section me convoqua pour me signaler que le service des approvisionnements avait besoin de quelqu'un de sérieux pour œuvrer au suivi des commandes alimentaires du mess des officiers. J'avais été désigné à ce poste par je ne sais qui. En conséquence mon départ pour l'Algérie était ajourné et retardé de six mois. J'entrai dans une colère folle et dis tout net que je refusais cette planque à quelques jours de mon départ. L'autorité militaire devait bien comprendre que si j'avais suivi la préparation militaire parachutiste c'était bien pour partir en Algérie au sein d'une unité combattante et non pour aller compter le nombre de bocaux de carottes râpées qui étaient entreposés dans les placards d'un quelconque mess. Si j'avais refusé l'école d'officiers de Cherchell, si j'avais mis un terme à ma formation d'élève gradé, ce n'était pas pour croupir dans un camp militaire des Pyrénées-Atlantique. Ceci était hors de question ! Je fis également remarquer que des camarades mariés, tout aussi compétents que moi, seraient heureux de prolonger leur séjour à Pau. Argument suprême, j'invoquai *le droit à la connerie*, car nulle part n'est écrit et nulle part n'apparaît, dans le règlement des Armées Françaises, qu'il est interdit d'être con (cet état pouvant même accélérer la carrière de certains par une prise de galons beaucoup plus rapide) et qu'au nom de ce sacré droit il existait de fortes chances qu'à la suite d'erreurs de commandes dues à ma déficience mentale, le contingent des officiers pourrait être atteint soit d'obésité, soit d'anémie. Bref, intellectuellement je me sentais incapable de remplir une telle fonction.

Mes arguments portèrent, le lieutenant vint m'informer peu après que quelqu'un d'autre s'était présenté pour occuper la place qui m'avait été désignée. Le pressenti avait été accepté pour la tenue de ce poste par le capitaine Barbe. Merci mon capitaine, de me sauver la mise ! Pour me prouver sa gratitude mon remplaçant, un nommé S. m'apporta peu après en toute illégalité deux énormes saucissons qu'il avait dérobés à mon intention dans les locaux de l'intendance. Sans compter que ce même camarade m'invita au repas de midi afin de déguster à ses cotés, un steak énorme et épais, découpé à même la pièce de bœuf.

Le 29 décembre, un convoi de camions se rangea dans l'allée principale du camp d'Idron, notre compagnie embarqua et fut dirigée vers la gare de Pau. Sur le quai, le capitaine Barbe vint nous faire ses adieux. Il nous rappela que nous partions défendre une terre française et qu'en conséquence nous devions nous montrer dignes de nos aînés. Il nous apprit que très bientôt, il rejoindrait lui aussi le 18<sup>ème</sup> RCP en Algérie, pour être affecté au sein d'une compagnie de combat et que là-bas il retrouverait avec plaisir quelques uns d'entre nous.

Le train nous amena à Port-Vendres. Le paquebot *El-Mansour*, transformé pour la circonstance en transport de troupes, mis le cap au sud peu après notre embarquement. A bord la ségrégation régnait : Bérêts rouges et bérêts verts d'un côté, calots et coiffures autres, ailleurs. Nous avions des âmes de seigneurs et nous ne souhaitions pas nous mélanger à cet autre monde, à cette biffe mal encadrée, mal entraînée et qui semblait ne connaître qu'un seul cri de ralliement : *La quille nom de Dieu !* Systématiquement nous leur répondions du bout des lèvres que c'était leur affaire et que cela ne nous concernait nullement. Notre habituelle réponse : *On s'en fout, on en a pris pour cinq ans !*



▲ Ain-Taya

▼ L'Escadron rassemblé à la ferme Mérigot, près d'Ain-Taya



Tôt dans la matinée du 30 décembre 1958, Alger nous apparut dans toute sa magnificence. Ce ne fut d'abord qu'une tâche blanche se découpant sur les reliefs, puis peu à peu, à mesure de l'avancée du bateau, les détails apparurent. La Casbah avec son entassement de petites maisons cubiques, la Basilique de Notre-Dame d'Afrique, le port avec ses grues, ses immeubles neufs, ses coins de verdure préservés, son boulevard du Front-de-Mer soutenu par ses arcades.

Nombre de camarades furent éblouis par l'importance de notre capitale, certains pensaient n'y trouver que deux ou trois bicoques construites à l'ombre de palmiers et des troupes de chacals malingres venant se restaurer dans quelques tas d'immondices, quant aux lions ce n'était que durant la nuit qu'ils venaient renverser les poubelles.

Le bateau fut amarré. Sur la terrasse de la gare maritime, ma mère, ma sœur et mon frère étaient présents parmi la foule venue accueillir ce contingent. J'eus le plaisir de pouvoir les embrasser et bavarder quelques instants avec eux avant de grimper dans l'un des camions à destination d'Aïn-Taya, petite cité balnéaire située à une trentaine de kilomètres à l'est d'Alger, dans laquelle était installée la compagnie de commandement du 1<sup>er</sup> RCP.

### **L'Escadron de reconnaissance du 1<sup>er</sup> RCP**

Je connaissais le coin, mon père m'avait souvent montré une petite ferme isolée qui se trouvait sur la partie gauche de la route menant de Rouïba à Aïn-Taya. Il gardait de ces lieux un souvenir lancinant pour y être intervenu dans des circonstances atroces en qualité d'inspecteur du laboratoire de Police scientifique d'Alger. Un grand-père et une grand-mère, modestes agriculteurs, gardaient leurs deux petits-enfants durant des vacances scolaires. Pour des motifs politiques, et sans doute crapuleux, deux ouvriers agricoles, le soir tombé, étaient parvenus par ruse à se faire ouvrir la porte de la maisonnette. Le grand-père avait aussitôt été pris et égorgé. Une fois à l'intérieur les deux assassins s'étaient précipités sur la femme et les deux enfants. L'épouse avait été violée et pratiquement décapitée. Le garçonnet âgé de huit ans, semblait s'être défendu avec rage avant de succomber. Il portait de profondes coupures aux mains, ce qui indiquait qu'il s'était saisi du poignard par la lame. Hélas le pauvre gamin n'avait pas fait le poids face aux deux adultes. Quant à la petite fille, seulement âgée de six ans, elle avait subi le même sort que sa grand-mère. Cinquante années après ces faits, je crains que la conclusion de la masse *bien pensante* assimile cet horrible crime crapuleux à un acte de guerre mené vaillamment par deux moudjahidines contre de gros colons européens. Il faut dire qu'aujourd'hui, nous vivons dans une sorte de dictature de la pensée qui prône l'inversion des valeurs.

Etant titulaire du permis de conduire civil, je fus aussitôt affecté à l'Escadron de reconnaissance, c'était la compagnie portée du Régiment. Elle était basée dans une ferme, la ferme Mérigot située à deux ou trois kilomètres du bourg, le long de la route menant à Alger-Plage. J'y fus aussitôt acheminé, accompagné de camarades de ce même contingent.

### **La 10<sup>ème</sup> Division Parachutiste et le 1<sup>er</sup> RCP**

D'une manière générale, la 10<sup>ème</sup> DP opérait principalement sur l'Algérois, sachant qu'en qualité de régiment d'intervention, il pouvait être projeté où le besoin s'en faisait sentir. La 25<sup>ème</sup> DP avait quant à elle, prioritairement, en charge le Constantinois. Bien entendu, en cas de coup dur n'importe quel régiment et quelle que soit la division à laquelle il était rattaché pouvait être transporté, voire même aérotransporté, en un quelconque lieu où sa présence se faisait nécessaire. Ce fut ainsi que le 1<sup>er</sup> REP (Régiment étranger de Parachutistes), bien qu'appartenant à la 10<sup>ème</sup> DP, dut combattre durant de longs mois à la frontière tunisienne.

Le 1<sup>er</sup> RCP, comme indiqué précédemment, faisait partie de la 10<sup>ème</sup> DP aux ordres du général



Massu. Plusieurs régiments composaient cette division, équipée, il faut le souligner, en armement OTAN, la menace soviétique étant autant présente que constante :

- Le 1<sup>er</sup> RCP, commandé par le lieutenant colonel Coustaux.
- Le 1<sup>er</sup> REP, commandé par le lieutenant colonel Brothier.
- Le 2<sup>ème</sup> RPIMa, commandé par le lieutenant colonel Lemire.
- Le 3<sup>ème</sup> RPIMa, commandé par le lieutenant colonel Trinquier.
- Le 6<sup>ème</sup> RPIMa, commandé par le lieutenant colonel Ducasse
- Le 13<sup>ème</sup> RDP, commandé par le lieutenant colonel Pottier
- Le 20<sup>ème</sup> GAP, commandé par le commandant Queirard

A ces unités devaient s'ajouter : Le Génie aéroporté, le Train parachutiste, etc.

À l'exception du 20<sup>ème</sup> GAP et du Génie aéroporté qui étaient des unités réduites, mises en place afin d'appuyer par son artillerie ou par des moyens mécaniques les unités parachutistes en action, les autres régiments se divisaient en plusieurs compagnies de combat, en une compagnie d'appui et une compagnie de reconnaissance ou escadron.

À part *Vert* et *Orange* dont je suis certain, il me semble qu'au 1<sup>er</sup> RCP, les indicatifs étaient les suivants,

- Compagnie de commandement : Indicatif *Blanc*
- 1<sup>ère</sup> compagnie de combat : Indicatif *Vert*.
- 2<sup>ème</sup> compagnie de combat : Indicatif *Rouge*.
- 3<sup>ème</sup> compagnie de combat : Indicatif *Noir*.
- 4<sup>ème</sup> compagnie de combat : Indicatif *Bleu*.
- La compagnie d'appui, dotée de mortiers *Gris*.
- L'escadron de reconnaissance : Indicatif *Orange*.

Comme tous les régiments appartenant à cette division, l'indicatif du 1<sup>er</sup> RCP débutait par les deux lettres PA, en l'occurrence *Pavot* pour ce régiment, *Paulette* pour le 1<sup>er</sup> REP. Je pense qu'il en était de même pour la 25<sup>ème</sup> DP en prenant pour exemple *Pastiche* pour le 2<sup>ème</sup> REP, etc.

L'Escadron, comme je l'indiquais précédemment, était cantonné à la ferme Mérigot (probable nom de ses fondateurs). L'exploitation des terres était assurée par la famille Xerri, de modestes et braves agriculteurs, typiques de ces français d'Algérie, issus de toutes les nations constituant l'Europe. Les précurseurs n'avaient lésiné ni sur leur sang, ni sur leur sueur afin de transformer les maquis impénétrables et les marécages putrides, en bonnes terres agricoles. Bien souvent ils affichaient un air bougon destiné à cacher leur sensibilité, mais ils restaient ouverts aux difficultés que pouvaient rencontrer au quotidien les ouvriers travaillant sur l'exploitation. Comme nous le disions souvent, c'était des grands gueulards portant leur cœur sur la main. Étant nés dans le bled, ayant partagé leurs jeux avec les gamins arabes de leur âge, tous s'exprimaient en arabe aussi bien qu'en français, ce qui évidemment facilitait les relations.

La famille Xerri recevait souvent des gars de l'Escadron. Dans les temps qui suivirent j'eus maintes fois l'occasion d'apprécier la gentillesse de cette famille. Systématiquement chaque dimanche, ils invitaient à leur table des camarades contraints de rester en base arrière, allant même jusqu'à prêter de l'argent à certains. Personnellement je fus invité un jour où ils tuaient le cochon, certes il fallut travailler, tourner le hachoir notamment pour la confection de saucisses, soubressades et boudins, mais quelle joie de pouvoir participer aux agapes que cela engendrait. C'est pourquoi





▲ *Le fanion de l'Escadron*

▼ *Le poste de garde, construit par les gars de l'Escadron avec des matériaux récupérés en partie sur des ruines*



je bondis quand pour la mille six cent cinquantième fois, j'entends l'histoire à dormir debout de ce colon qui faisait payer l'eau que les militaires lui demandaient. Faisant fi dorénavant de tout savoir vivre, je traite publiquement le bonimenteur de *Menteur*, ça le surprend toujours, surtout lorsqu'il péroré en public, mais ça me soulage et me fait tellement plaisir de le voir subitement bafouiller et s'étrangler de rage quand je lui demande où et quand cela s'est déroulé.

Une grande partie des bâtiments qui nous abritaient, avait été édifiée par les paras eux-mêmes, bien souvent à l'aide de matériaux de récupération. Les tuiles provenaient entre autres de constructions démolies par nos adversaires. Sitôt arrivé, je fus affecté à la 3<sup>ème</sup> section, dite *Orange 3*, commandée par le sergent-chef Loreau, un ancien d'Indochine, qui avait notamment servi dans un BPVN, Bataillon Parachutiste Vietnamien, plus connu sous le nom de *Bawouan*. Je décelai aussitôt une ambiance de profonde amitié, voire de fraternité qui unissait tous les hommes entre eux, gradés compris.

## L'argent de la katiba

Notre base arrière, était équipée d'un foyer fort bien achalandé en radios, montres, objets de toilettes, friandises diverses, chocolat, crèmes Mont Blanc, boissons telles que bières, jus de fruit, lait chocolaté. Nous avions en outre la possibilité de déposer notre linge sale entre les mains du gérant, qui se chargeait du dépôt en blanchisserie puis de sa récupération, ce qui nous permettait au retour d'opérations de disposer de vêtements et de sous-vêtements en parfait état. De plus une magnifique télévision trônait dans le réfectoire. Tout ce luxe résultait de l'apport financier bien involontaire d'un collecteur de fonds, abattu lors d'une opération menée une année auparavant. Sa musette contenant une petite fortune avait non seulement autorisé cet achat, mais avait aussi permis d'élargir l'éventail des produits mis en vente au foyer. Comme quoi l'humanité n'est souvent pas reconnaissante envers ses bienfaiteurs.

Cette histoire mérite cependant d'être développée. Une katiba, soit un peu plus de cent hommes puissamment armés, avait durement accroché les troupes de secteur. Le 1<sup>o</sup> RCP se trouvant dans les parages fut appelé à la rescousse et par chance, l'Escadron, aux ordres du capitaine Bizard, intercepta la bande. Tout fut réglé en quelques minutes. Comme toujours après un accrochage vint le temps de récupérer les armes ennemies et les documents, car il faut bien reconnaître que nos adversaires étaient assez paperassiers. Une sacoche fut ainsi prise sur un cadavre. Elle fut ouverte et aussitôt apparut une enveloppe de plastique contenant la caisse de la katiba, soit un million en espèces (Nous étions encore à l'époque des anciens francs. Cette somme correspondra quelques années plus tard à dix mille francs). Bien évidemment Bizard retira la manne et remis la sacoche à son vieux camarade Pouget, commandant des troupes du secteur, et tout comme lui ancien de Dien-Bien-Phu. Il lui confia ce trophée pour exploitation des documents qu'il contenait par son officier de renseignements. Hélas, dans sa hâte et tout à la joie d'avoir trouvé le trésor, il n'avait pas pris le temps de regarder au fond de la musette. Sous des tas de papiers était glissée une autre enveloppe contenant sept cent cinquante mille francs (toujours en anciens francs). L'un et l'autre gardèrent le silence sur cette manne pour ne pas avoir à la partager, chacun étant certain d'avoir dupé l'autre. Ils attendirent ainsi plus de vingt ans avant d'échanger leur secret.



▲ René Sauvage après un saut d'entraînement sur la DZ de Oued-el-Alleug



▲ René Sauvage devant la villa de sa grand-mère à Blida et après un saut sur la DZ de Montebello

# Le capitaine Bizard



Capitaine Bizard

Le commandant de l'escadron n'était autre que le capitaine Bizard, un grand soldat, figure légendaire de Dien-Bien-Phu. C'était un géant toujours souriant, quelles que soient les circonstances.

Il avait pour adjoint le lieutenant Granger, ex-chef du commando régimentaire, formation supprimée depuis juillet 1958 sur ordre du commandant de la 10<sup>ème</sup> Division parachutiste, en l'occurrence le général Jacques Massu. Granger était le petit-fils du général Giraud et à ce titre avait été déporté en Allemagne au cours de la Seconde guerre mondiale, alors qu'il était enfant ou adolescent. L'Escadron avait donc par sa fusion avec le commando, hérité de l'esprit de cette dernière unité, ce qui conférait à la compagnie portée cette ambiance si particulière résultant de l'attitude réservée de la cavalerie et de cette furia typique des commandos.

Certains comparait le capitaine Bizard à un père veillant sur chacun des membres de l'Escadron, alors que le lieutenant Granger était comparé à une sorte de grand frère remettant avec gentillesse mais fermeté ceux qui auraient tenté de s'écarter du droit chemin. Je partage totalement cette idée. J'appris que certains camarades de combat n'ayant pas ou plus de famille en France avaient hésité à partir en permission. Bizard ayant eu connaissance de cette détresse, avait maintenu leur départ et les avait expédiés d'office chez sa mère, en Bretagne. Bien entendu, il avait assumé les frais de pension sur ses propres deniers. Quant à Granger, c'était différent, nous étions certains de pouvoir compter sur lui en toutes circonstances, même en cas de heurts avec la police militaire issue de régiments non parachutistes.

A l'époque de l'Indochine, le capitaine Bizard, avait reçu pour mission de tenir *Huguette 6* à Dien-Bien-Phu. Les forces viets ayant coupé cette position du reste du réduit, il s'était donc trouvé isolé avec environ cent cinquante de ses hommes. Plusieurs assauts avaient été lancés par des unités amies, afin de le sortir de ce piège.

Rien n'y avait fait, toutes les tentatives de délivrance avaient systématiquement connu un échec sanglant. Désormais, il était coupé de toute possibilité d'approvisionnement et d'envoi de renforts. En substance, le commandement lui avait fait savoir qu'il avait carte blanche et qu'il pouvait, s'il le souhaitait, mettre bas les armes, sans pour autant que son honneur puisse être entaché.

Le capitaine accusa réception du message et demanda quelconques secondes de réflexion. Après un bref temps de silence, il répondit qu'il tenterait, profitant des brumes du matin, de se dégager de l'affaire par ses propres moyens. Son idée était simple. Pendant que les Viets seraient occupés

par les paras de la zone encore libre, il foncerait plein sud, dans leurs dos, sautant par-dessus leurs tranchées en profitant de leur surprise. Il demanda seulement de lui préparer un comité d'accueil solide à la sortie des positions ennemies. Le 18 avril au matin, il fit vider les musettes de ses hommes et les fit emplir de terre. Une fois pleines, ceux-ci les enfilèrent à l'envers c'est-à-dire qu'ils se les placèrent sur la poitrine afin de se protéger au mieux des éclats de leurs propres grenades. Chargeurs de pistolet-mitrailleur à portée de main, grenades dans les poches de treillis, la course folle fut lancée. Seul, la moitié de l'effectif parvint au but, le reste disparut à tout jamais dans la boue de la cuvette. Il est dit que Bizard effectua ce parcours, ou plutôt cette course contre la mort, seulement armé de sa bible. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Je ne connais personne qui osa poser la question. Cette incertitude est attachée à la légende de ce chef d'exception.

Autre fait d'arme, relevé dans le livre du commandant Grauwin : *J'étais médecin à Dien-Bien-Phu*, je cite :

*Un jour, pendant une de nos conversations, la couverture qui masquait l'entrée de mon abri, se lève et apparaît casqué, un géant souriant, au masque viril, aux yeux clairs. Il entre et se fige au garde à vous. Je regarde et regarde encore.*

— *Non ce n'est pas possible ! N'est-ce pas Bizard ?*

Un rire.

— *Mais oui, c'est moi !*

— *Mais il y a quelques mois, votre pot d'adieu !*

— *Oui, il y a encore une semaine, j'étais officier d'ordonnance d'un général. Et quand ça a commencé à barder à Dien-Bien-Phu, je ne pouvais plus tenir. J'ai vite compris qu'ici aurait lieu la bataille décisive, la dernière, et ne pas y être c'était presque déshonorant pour moi !*

— *Mais vous êtes para maintenant ?*

— *Non, j'ai sauté ici pour la première fois !*

— *Bon Dieu ! Mais vous ne savez pas que nous sommes cuits !*

— *Oh ! Ce n'est pas sûr... Et puis après... Nous serons cuits tous ensemble, ça sera moins dur.*

*Capitaine Bizard, vingt-sept ans, officier de la Légion d'Honneur. Entre dix à quinze citations, je ne sais plus exactement. Cela ferait dans la métropole, un chef de bataillon vers la trentaine, un général vers la quarantaine. Un merveilleux avenir assuré par une carrière déjà éblouissante.*

*Bizard, Bigeard. De la même trempe. Deux noms presque identiques, mêmes yeux vastes et clairs. Il viendra souvent me voir, rapidement, au retour de briefing, immuable, solide et sûr.*

*Un jour des caisses de ravitaillement sanitaire, parachutées, tombent dans les barbelés de sa position. Cette position s'appelait Opéra et défendait le haut de l'aérodrome qui restait encore entre nos mains. Les caisses, mal arrimées, s'ouvrent en arrivant au sol, et à la jumelle, Bizard distingue des oranges, des pommes, des boîtes de lait, des bouteilles de Cognac. L'inscription : Pour les blessés, se détache en rouge sur un pan de caisse. Seulement voilà ! Ramener cela de jour équivaut au suicide, et de nuit, les Viets ont réglé sur cet endroit un tir d'armes automatiques et de mortier qui ne pardonne pas. Le capitaine Bizard déclare :*

— *Les blessés mangeront des pommes et des oranges cette nuit !*

*Il organise et exécute une véritable opération. Toute la compagnie y participe, et tard dans la nuit, je verrai arriver six gaillards, rouges, essoufflés et épanouis qui jetèrent à mes pieds des sacs pleins d'une manne inespérée.*

Aux cotés d'un tel homme, nous serions allés au bout du monde !

# Opération Violet

## Derniers sauts de préparation

L'escadron avec le renfort de *Gris* (compagnie d'appui dotée de mortiers), préparait une manœuvre d'envergure destinée à évaluer les capacités de riposte d'éléments aéroportés en cas d'attaque d'une base pétrolière. En réalité cette manœuvre était organisée dans un double but : Le premier consistait à lancer un avertissement au FLN, qui songeait à une opération de destruction et d'incendie d'un puits de pétrole, et le second à démontrer aux nations faisant partie du pacte de Varsovie que la France possédait une capacité de riposte tant immédiate que foudroyante

L'opération consistait en un saut sur le site d'exploitation d'Hassi-R'Mel avec la totalité du matériel de transport et de l'armement et être prêt au combat en un minimum de temps. Quelle était la durée de ce délai ? L'opération qui permettrait de répondre à une telle question avait pour nom : *Opération Violet*. Ainsi durant un mois, pratiquement chaque jour nous allions à Blida afin de suivre un entraînement intensif : Sortie d'avion par les deux portes latérales en quelques secondes, déséquipement et regroupement au sol, désolidarisation d'une Jeep de sa plateforme, etc. C'était à une sorte de lutte à laquelle nous allions participer, car il nous reviendrait de nous battre contre le temps. Plus précisément contre le temps qui s'écoulerait entre deux *Top*. Le premier *Top* serait donné quand le premier homme passerait la porte de l'un des avions, le second *Top* quand nos Jeep s'arrêteraient alignées de front face aux autorités.

Pour cela nous pouvions jouer sur quatre paramètres :

- 1 - Vitesse de sortie de l'avion : De ce côté nous avions l'entraînement.
- 2 - Vitesse de descente : Nous serions largués très bas, à la limite du raisonnable.
- 3 - Repérer nos jeeps dès leur sortie d'avion et courir vers leur point de chute présumé.
- 4 - Sortir nos véhicules de sa plateforme, les équiper et les démarrer.

Sauter d'avion pratiquement une fois par jour nous avait tant accoutumés que nous franchissions la portière sans même l'appréhension qui était censée nous étreindre. Mieux que cela, nous en rajoutions par bravade. Parfois, une sorte de folie collective s'emparait de nos esprits. Cela reste inexplicable. Nous évacuions l'avion par les deux portes, sans même prêter attention au largueur qui jugeait plus prudent de s'écarter pour ne pas être entraîné dans le vide par l'un d'entre-nous. Nous passions la portière en formation *Bite à cul*, telle était notre expression. Bien que très imagée, elle correspondait parfaitement à la réalité, sans compter que les derniers poussaient la file comme des malades. Nous étions si rapprochés qu'il fallait faire attention aux parachutes qui avaient une fâcheuse tendance à se télescoper durant la descente. Il y eut bien quelques incidents tels que passage d'un type à travers les suspentes du parachute d'un autre, ce qui provoqua un atterrissage avec un parachute pour deux, la voilure dérivante s'étant refermée.

Certains connurent l'effet de pompage d'air. Ce phénomène se produit lorsque deux voilures se situent sur une même verticale. Celle du dessous prive d'air celle du dessus, ce qui provoque sa chute rapide et l'enfoncement de la coupole inférieure, qui alors tombe. Les deux voiles momentanément séparées retrouvent leur quota gazeux. Impérativement une légère glissade s'impose pour se dégager de cette verticalité, sinon tout recommence. D'où l'expression : *Pomper l'air*.

Un saut me marqua, tant par l'itinéraire emprunté que par l'altitude à laquelle nous volions. Cet entraînement regroupait l'Escadron ainsi qu'une partie de la compagnie d'appui. Ayant décollé de Maison-Blanche le responsable de cette escadrille avait privilégié le suivi de la côte jusqu'à la

hauteur de Bérard et du Tombeau de la Chrétienne. Arrivé à hauteur de ce monument la formation avait entamé une large boucle au-dessus de la mer, afin de survoler à nouveau le mausolée, mais cette fois-ci perpendiculairement à la côte. Notre zone de saut débutait au pied de la colline, côté plaine de la Mitidja.

Les cinq avions ayant adopté peu après le décollage, une formation autorisant le largage. Les portes étaient restées ouvertes et le hasard m'ayant accordé la chance de sauter en tête j'avais pu regarder défiler la capitale de ce balcon improvisé haut d'environ 200 mètres. Nous passâmes sur la Grande Poste, et prîmes la direction de Bab-El-Oued. Nous pouvions apercevoir les gens qui levaient le visage vers cette inhabituelle revue aérienne. Les largueurs debout à la porte, les saluaient du bras et nombre de ces algérois répondaient à ces signes d'amitié.



▲ A la veille du saut sur Hassi-R'Mel : Essai d'équipement et de répartition dans la carlingue positionnée à l'école de saut de Blida

▼ Instantané pris en descente au-dessus de Oued-el-Alloug



## Derniers préparatifs

Enfin le grand jour arriva, c'était le 28 janvier 1959. Nous partîmes vers l'aéroport de Blida, avec dans le secteur de Rovigo, un arrêt dans un champ pour nous permettre de répéter le scénario de présentation des Jeeps face aux autorités quand le moment serait venu. C'était facile à faire : Pour preuve cela réussit très bien à l'heure H du jour J. Les Jeeps se disposaient en file indienne et roulaient à faible allure, distantes les unes des autres de moins de dix mètres. Bizard, debout dans la sienne, avait imaginé que tout le gratin qui nous attendait était représenté par une haie de roseaux placée en ce lieu par un agriculteur avenant, pour je ne sais quelle bonne raison. Tous les chauffeurs avaient pratiquement les yeux rivés sur sa haute silhouette. Le challenge consistait à tourner à angle droit vers la droite quand il lèverait le bras, à aligner les nez de nos Jeeps sur la sienne et à stopper net quand il baisserait le bras. Une seule répétition suffit, les Jeeps cote à cote paraissaient avoir été alignées au cordeau. Peut-être pas avec un cordeau extrêmement tendu, mais un cordeau quand même !

La nuit se passa dans la BAP AFN (Base aéroportée d'Afrique du Nord). C'était là qu'étaient conditionnés les colis à larguer et c'était également dans ces lieux que se tenait la base école des troupes aéroportées. En qualité d'invités, nous n'eûmes pas à monter la garde, les troupes locales l'assuraient.

Dés le lendemain, grand chambardement : Perception des sacs à parachutes, livraison de nos Jeeps aux équipes de conditionnement qui appartenaient au Train parachutiste, perception vivres, ou plus exactement boîtes de rations, exercice d'installation dans l'avion et de sortie de celui-ci. Durant ce temps nos Jeeps étaient conditionnées sur plateformes de largage. Ce travail s'effectuait par des équipes parfaitement rodées, sous l'œil observateur d'officiers de différentes nations amies, venus en particulier d'Israël, d'Allemagne et des Etats-Unis. Il ne faut pas perdre de vue que la France était en pointe dans la technique de livraison par air, et cela faisait des envieux au sein d'armées étrangères. Je pense qu'actuellement encore notre savoir-faire en ce domaine, reste légendaire.

La journée fut passée en préparatifs divers dont un exercice d'équipement dans les avions. Puis chacun passa sur la balance muni de ses deux parachutes de son armement et des unités de feu allouées, des vivres, de l'eau, bref nous portions sur nous tout ce qui pouvait nous maintenir en vie et assurer notre défense durant les prochaines 48 heures. Ce résultat de cette pesée fut stupéfiant. Le poids plume accusait 95 kg, alors que le plus lourd marquait 140 kg.

Au soir, une permission nous fut accordée. Les camions nous lâchèrent à proximité de la Place d'Armes, en plein centre ville, pour une soirée de détente. Certains restèrent à traîner dans les bistrotts du coin, d'autres se dirigèrent allègrement vers *La patte de chat*, le bordel renommé de la ville, situé en bordure de l'oued Kebir. Il avait vu défiler des milliers de militaires venus chercher là un peu de tendresse.

Quant à moi, ne les ayant plus rencontrés depuis bien longtemps, suite à mon séjour saharien et mes classes à Pau, j'allais passer ces quelques heures avec ma tante, mon oncle et ma grand-mère qui occupaient une villa à quelques centaines de mètres de ce fameux boulevard des Orangers. Ma grand-mère m'avait pratiquement élevé quant à mon oncle et à ma tante, je les considérais un peu comme mes parents de substitution. Je les adorais et tous me le rendaient bien. Quand je leur appris que je devais sauter tôt au matin sur le Sahara, j'eus droit de la part de ma grand-mère à une série de recommandations : De beaucoup boire, de ne pas attraper une fluxion de poitrine avec la transpiration, de prendre garde aux scorpions et surtout de bien faire attention à la fixation de mon parachute !





▲ "Babatte" devant une Jeep conditionnée pour le largage  
▼ Embarquement au petit matin



## Le largage

Le lendemain, au matin tout le matériel qui ne l'avait pas été la veille et durant la nuit, fut embarqué dans les *Noratlas*. De notre côté, nous primes également place dans d'autres appareils de même type. Décollage à 6 h 30. Le cap fut mis vers le sud, en profitant de la large vallée qui s'évasait au ras de la plaine de la Mitidja. J'avais emprunté à maintes reprises la route qui serpentait en son sein. Elle desservait le fameux Ruisseau-des-Singes, permettant, quand on s'y arrêtait, de serrer la main à nos cousins magots, puis après quelques kilomètres de gorges étroites, elle passait au pied du monastère de Thibirine qui allait, des années plus tard, devoir sa célébrité à des Moines odieusement décapités. Médéa apparaissait alors, entourée de ses innombrables vergers. La route continuait vers Berrouaghia et les zones désertiques.

Mais aujourd'hui, plus de route, plus de lacets, Nous surplombions tout cela et admirions le paysage par les hublots. Notre voyage se poursuivait à relativement basse altitude au dessus de l'Atlas. Nous nous dirigeons vers le grand sud avec ses étendues, ses agglomérations, ses reliefs présahariens et sahariens : Boghari, Paul-Cazelles, Djelfa, Laghouat et divers autres noms qui font resurgir en nous la féerie des immensités désertiques. Nous survolâmes les reliefs des monts des Ouled-Nails, à moins que ce soit ceux du Djebel-Amour. Il faut préciser qu'à proximité de Laghouat, ils sont proches les uns des autres

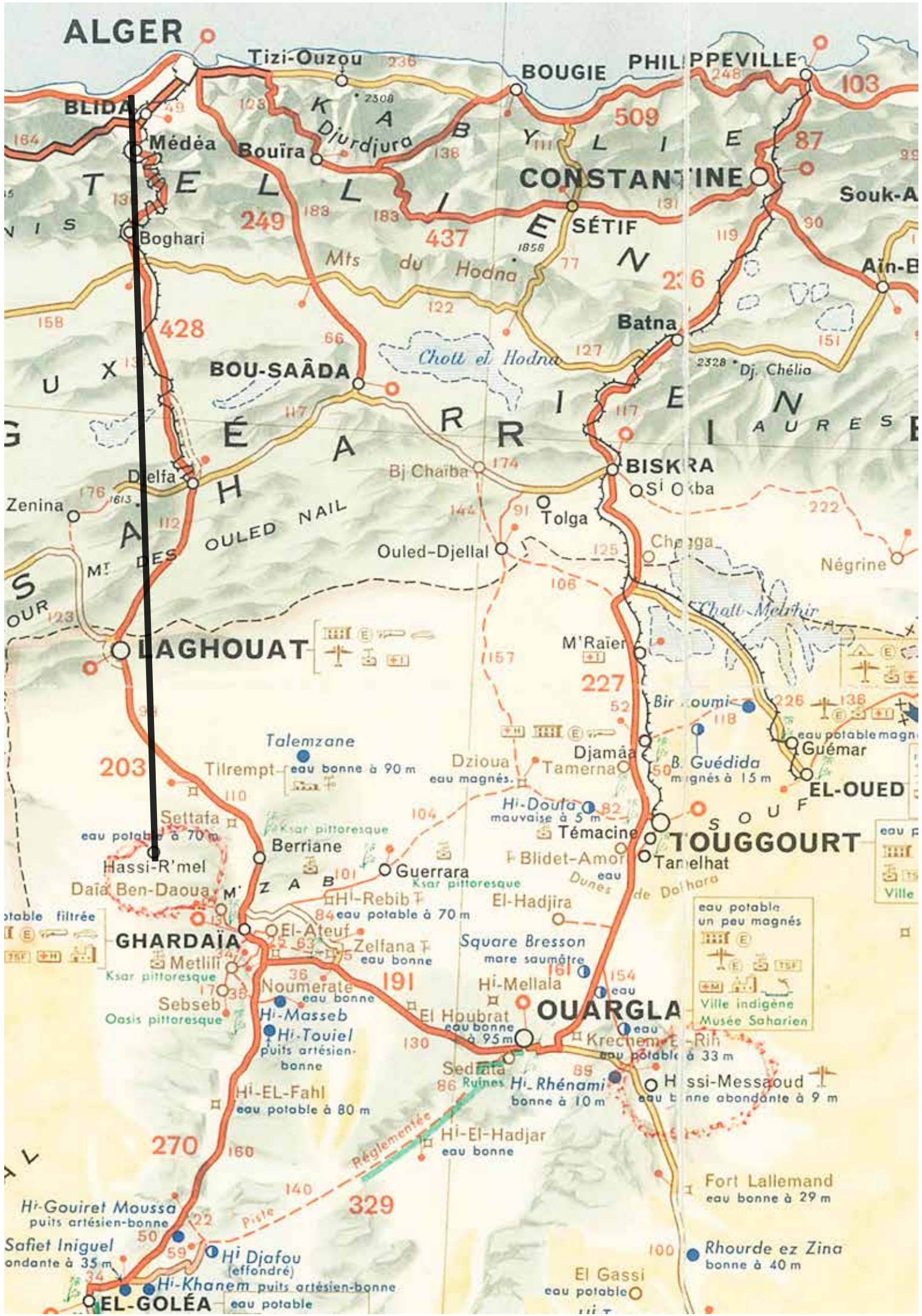
Les quatre appareils réservés au personnel volaient en formation, suivis de quatre vagues de six avions transportant Jeeps et autres matériels.

Nos parachutes étaient entreposés à nos pieds. Certains sommeillaient ou lisaient alors que d'autres discutaient. Bien entendu, le café que nous avions ingurgité au matin suivait son cycle habituel et naturel, ce qui fit que son besoin d'évacuation se fit de plus en plus pressant. Pour ce faire, un moyen simple mais ingénieux avait été mis en place. Il consistait en un tuyau de caoutchouc du genre tuyau d'arrosage. Sur l'extrémité située en cabine avait été fixé un entonnoir, alors que l'autre bout du flexible pendouillait dans le vide à l'extérieur de l'appareil. Ce système, bien que rustique, s'avéra fort efficace et nous convint parfaitement, heureusement du reste, car l'intervention d'un plombier se serait avérée délicate pour pratiquer des travaux à l'extérieur. Quant à l'avis des populations au-dessus desquelles nous passions, nous l'ignorons encore. Nous baignions dans cette béatitude, bercés par le tranquille grondement des moteurs.

A 7 h 30, nous fûmes brutalement sortis de notre torpeur par les largueurs. Les deux portes latérales furent ouvertes nous laissant admirer le magnifique paysage au sol brun orangé présentant un relief tourmenté. Les lumières rouges s'allumèrent, le décompte avait commencé, nous allions entrer dans le cœur du problème, mais rien ne pressait. Assis face à face sur des bancs de toile qui couraient le long de la paroi du fuselage, nous attendions l'ordre de nous dresser et d'endosser nos parachutes, ce qui ne tarda pas. D'un geste des deux bras l'homme qui allait crier les fameux *Go*, nous fit signe de nous lever et de nous équiper. Son collègue en fit autant à l'attention de ceux du banc qui nous faisait face.

L'habitude aidant, ce ne fut pas très ardu, malgré un léger roulis. Pris, serré, engoncé, dans le harnais, s'en était désormais fini de notre mobilité avec ces foutues sangles qui s'entrecroisaient sur notre zone la plus vulnérable, le dorsal qui formait une énorme bosse dans le dos et le ventral rabattu sur notre pistolet mitrailleur qui appuyait sur le haut des cuisses et ne permettait pas de s'asseoir en toute décontraction.

Les avions volaient en formation, à quelques mètres l'un de l'autre. Nous distinguions parfaitement par les hublots et les ouvertures des portes, les copains qui tout comme nous se préparaient.



**ALGER**

**BOUGIE PHILIPPEVILLE**

**CONSTANTINE**

**BOU-SAÂDA**

**BATNA**

**LAGHOUAT**

**BISKRA**

**GHARDAÏA**

**OUARGLA**

**EL-OUED**

**TOUGGOURT**

**EL-GOLÉA**

eau potable un peu magnés

III E

III E

Ville indigène

Musée Saharien

Fort Lallemand  
eau bonne à 29 m

Rhourde ez Zina  
bonne à 40 m

stable filtrée

III E

III E

Hi-Gouiret Moussa  
puits artésien-bonne

Safiet Iniguel  
ondante à 35 m

Hi-Khanem  
puits artésien-bonne

Hi-Djafou  
(effondré)

Hi-Khanem  
eau potable

Hi-EL-Fahl  
eau potable à 80 m

Hi-Mellala  
eau bonne à 95 m

Tilrempt  
eau bonne à 90 m

Ouled-Djellal

Chott el Hodna

Mts du Hodna

Tizi-Ouzou

Hi-Rhénami  
bonne à 10 m

Hi-Mellala  
eau bonne à 95 m

Dzioua  
eau magnés.

Ouled-Djellal

Chott el Hodna

Mts du Hodna

Tizi-Ouzou

Hi-Rih  
eau bonne à 33 m

Hi-Mellala  
eau bonne à 95 m

Dzioua  
eau magnés.

Ouled-Djellal

Chott el Hodna

Mts du Hodna

Tizi-Ouzou

Hi-Rih  
eau bonne à 33 m

Hi-Mellala  
eau bonne à 95 m

Dzioua  
eau magnés.

Ouled-Djellal

Chott el Hodna

Mts du Hodna

Tizi-Ouzou

Lors de la perception des voilures, nous avons été informés que l'altitude de largage se situerait entre 250 mètres et 200 mètres. En cas de problème, il ne nous avait pas été caché l'éventuelle inutilité de notre parachute de secours, nous percuterions la planète avant qu'il n'ait pu s'ouvrir. Un peu de temps passa dans ce total inconfort. Il n'était plus temps de se servir de l'entonnoir avec l'idée d'humidifier le sol. Vérification du bon accrochage des sangles d'ouverture au câble d'acier qui courait tout au long de la carlingue, tape sur le dos pour nous signaler que tout était OK. Les premiers de chaque file prirent la position, porte gauche et porte droite, ils échangèrent un signe avec leurs semblables qui avaient fait de même dans les avions voisins.

Ce fut à ce moment que le camarade qui se trouvait devant moi, se retourna et me dit :

— *Merde, merde et merde ! je viens de m'apercevoir que je n'ai pas placé le haut de la sangle de droite dans la barrette métallique de retenue. Tant pis, je vais y aller quand même, ça devrait tenir avec un seul point d'attache.*

Il ne put en dire plus, la lumière passa au vert, l'horrible klaxon qui vrille les oreilles se déclencha, ne faisant que davantage précipiter notre fuite pour échapper au vacarme. Le largueur hurla le *Go* rituel, et prudemment s'écarta de l'ouverture pour ne pas être bousculé. Ce fut une ruée, pratiquement un flot continu de bonhommes s'écoula, le parachute ventral contre le parachute dorsal du précédent. Cette sortie était ponctuée par les claquements du mousqueton de la SOA (Sangle d'Ouverture Automatique) sur le câble d'acier. Un grand souffle d'air, une bolée de gaz à senteur de carburant brûlé... J'étais dehors... Je sentis à la traction brutalement exercée sur mon corps que le parachute était parfaitement ouvert... En effet une magnifique voile blanche était venue freiner ma chute... Je me dis que je ferai les frais d'une caisse de bières comme l'exigeait la tradition du pépin blanc... En une poignée de secondes la quarantaine de gars constituant le chargement de chacun des avions se retrouva à l'extérieur. Je ne vis aucun corps passer à travers un harnais et s'écraser au sol. La sangle de mon copain avait tenu.

Il était exactement 9 h 00 et par une erreur de pilotage, nous avons été largués 800 mètres après avoir passé le T. Nous avons préalablement été informés dans l'avion que ce saut ne serait pas un saut d'exercice habituel, il serait considéré comme opérationnel, c'est-à-dire qu'il prendrait l'aspect d'un assaut vertical et dans ces conditions, plus vite nous serions au sol, mieux cela vaudrait. Pour ce faire, il avait été convenu que l'altitude de largage ne serait plus de 250 mètres comme précédemment annoncé, mais seulement de 200 mètres, voire même légèrement un peu plus bas pour les premiers appareils. En effet il paraissait évident que chacune des vagues soit tenue d'évoluer à une altitude supérieure à celle de la précédente afin d'éviter tout risque de télescopage entre avions et parachutistes en descente. Le relief plat de l'immense reg n'accordait guère de point de référence pour estimer notre hauteur par rapport au sol, cependant l'impression première nous fit ressentir la proximité inhabituelle de la planète.

Beaucoup de parachutes se frôlèrent, mais saint Michel veillait, il n'y eut pas de casse. Le sol arriva très vite, c'est-à-dire que dès l'ouverture de la voile, nous eûmes tout juste le temps de procéder aux vérifications d'usage. A terre, les délégués militaires étrangers n'en croyaient pas leurs yeux, ils ne pouvaient imaginer une telle rapidité et une telle maîtrise de la part d'appelés du contingent, ce qui les étonna le plus, ce fut notre rapidité de sortie. En effet, aux vues de la photo, les parachutes sont très proches les uns des autres. Certains ont même assuré qu'il y avait eu deux sorties simultanées par la même porte. J'en doute un peu, mais cela rentre malgré tout dans le domaine du possible et ne fait qu'embellir la légende.

Un terrain légèrement sablonneux, parsemé de pierraille nous accueillit. Aucune fracture ou entorse ne fut signalée. Nous nous trouvions désormais bien loin d'Alger, au cœur du Sahara.

*Photo prise à travers le hublot d'un Noratlas*



Après les hommes, ce fut au tour du matériel d'être largué. A 9 h 10, les premières Jeeps évacuèrent, tirées vers l'extérieur par leurs parachutes extracteurs. Si nous avions été largués 800 mètres trop tard, les Jeeps le furent trop tôt. S'ensuivit une course de fond pour les récupérer. Un grand merci aux gonfleurs d'hélice pour leur imprécision ! Question d'habitude diront certains, en se remémorant le largage d'une bombe pratiquement au milieu des amis, un an auparavant. Une fois de plus Saint Michel était intervenu, elle n'occasionna pas le massacre d'ampleur auquel les potentielles victimes auraient pu s'attendre.

Nos véhicules pendaient soit sous une grappe de parachutes, soit sous une seule mais immense coupole. Chaque équipage connaissant l'ordre de largage, repérait sa Jeep dès sa sortie et se précipitait sur son lieu présumé de poser tout en faisant attention à tout objet inattendu qui aurait pu dégringoler accidentellement. Notre casque n'aurait probablement pas amorti le choc. Tout se déroula avec maîtrise, comme à l'exercice mais avec le souffle court. Heureusement que nous, nous étions débarrassés de nos pépins.

Un léger vent chaud soufflait en permanence, résultat : Quatre Jeeps atterrirent sur le coté et une se retourna. Les remettre sur leurs roues ne fut pas très compliqué, il suffit de pousser fort.

## **La revue**

Fixé à même la palette de chacun des véhicules, un coffre contenant l'outillage nécessaire à la coupe des filins métalliques avait été installé lors du conditionnement à Blida, trois ou quatre cisailles coupe-câbles y avaient été placées.

Une fois ces filins coupés, il convenait de dégager les bottes de pailles placées en guise d'amortisseurs, remettre le volant et le pare-brise en place, démonter la ferrure d'accrochage du parachute, remonter le canon de 106 sans recul. Enfin, après la mise en route du moteur, il ne restait plus qu'à avancer. Tout comme en opération, les parachutes individuels restèrent sur place dès notre déséquipement. Il revenait à je ne sais quelle unité de récupérer tout ce matériel.

Lignes tirées du journal de marche de l'Escadron, feuillets 39 et 40 :

*Et c'est la marche triomphale en ordre de bataille de l'Escadron de reconnaissance vers les spectateurs, 65 minutes après la sortie du premier homme.*

*L'Escadron s'aligne face aux spectateurs en ligne de peloton et les nombreuses autorités présentes inspectent le matériel.*

*Citons le général Challe, les généraux Allard, Gilles, Massu, Ducourneau et de Gastines, les colonels Coustaux, Meyer, de nombreux officiers TAP et les attachés militaires étrangers. Puis les autorités vont sur la DZ, examiner les restes du conditionnement.*

*A 11 h 00, l'Escadron, enfin libéré des autorités, part visiter les puits de Hassi-R'Mel. Les torchères dépensent, en brûlant, deux fois plus de gaz qu'utilisent les villes d'Alger et de Blida réunies.*

*Enfin nous voyons un de ces fameux arbres de Noël.*

*La SN Repal offre à l'Escadron 70 bouteilles de pinard.*

Notre venue à Hassi-R'Mel fut mise à profit par l'Armée de l'Air, pour tester un nouveau type de matériel, ou plus exactement pour tester une nouvelle amélioration de matériel déjà existant.

Le challenge étant de faire décoller à pleine charge un *Noratlas*, au moment où la chaleur est à son maximum, c'est à dire vers midi, par une température voisine de 40 °. Dans de telles conditions, l'air n'est guère porteur et il convient à tout aéronef d'acquérir une vitesse suffisante pour pouvoir s'arracher de terre, mais l'acquisition de cette vitesse se trouve toutefois limitée par la longueur de la piste, voire aussi par la puissance des moteurs. Dans le désert, les zones dévolues



▲ *Largage de matériel à Hassi-R'Mel*

▼ *Magnifique bouquet pour le largage d'une Jeep à Hassi-R'Mel*



au poser et à l'envol sont généralement restreintes. Cette limitation est due soit à la configuration même du relief, soit à la nature du terrain. Aussi, l'astuce mise au point afin de ramener tous les officiels à Alger dans des conditions de sécurité optimale, consista à donner une impulsion accrue en ajoutant à la propulsion acquise par les hélices, un renfort complémentaire apporté par des réacteurs placés en bout d'aile. Ce fut sous nos yeux étonnés que le décollage eut lieu.

C'était par la route que nos cantonnements devaient être rejoints. En fait, les deux jours de trajet nécessaires pour regagner notre base furent mis à profit pour découvrir le Grand Sud. Sans doute pour nous plonger dans le mystérieux et le folklore spécifiques à ces régions paraissant en dehors du monde habituel des mortels, le destin fit qu'un immense nuage de sauterelles jaillit pratiquement sous les roues du premier véhicule et provoqua l'envolée de millions d'insectes qui s'écrasèrent en taches jaunâtres, sur nous et sur nos véhicules.

## **Le retour**

Le retour s'effectua par Laghouat, Djelfa, Boghari, Médéa, les Gorges de la Chiffa, le Ruisseau-des-Singes, Blida et Boufarik. Voyage au sein de paysages majestueux dont on ne se lasse jamais, même après l'avoir parcouru des dizaines de fois.

Une halte fut mise à profit sur les Hauts-Plateaux pour un exercice de tir au canon de 106 monté sur Jeep. Je ne sais pas pour quelle bonne raison, je fus l'un des six ou sept à être choisi pour cela, sans doute parce que le sort m'avait désigné comme membre de l'équipage d'une Jeep-canon. *Tomicki* en était le chauffeur, un sergent dont j'ai oublié le nom assumait son rôle de chef de bord, quant à moi j'avais pris place à l'arrière, sur un siège situé à côté de la lunette de visée. Sur le fût du canon était disposé un canon de mitrailleuse de calibre 12.7 mm, doté d'une culasse à système de tir à répétition. Plus précisément ce système n'autorisait qu'un tir au coup par coup, car il était dépourvu de tout dispositif de tir en rafale. Le tir de cette cartouche à balle traçante permettait le réglage définitif de la visée, sachant que le tube de 106 et le tube de 12.7, étaient en totale convergence à 1000 mètres. Le point d'impact de la balle indiquait quel serait le point d'arrivée de l'obus. Il était possible, paraît-il, de perforer un béret à une telle distance avec le projectile de 12.7 mm et de déchiqeter le reste avec l'obus.

Le chef de section m'ayant averti du bruit et de l'onde de choc, je me bouchai les oreilles et j'appuyai sur la détente, sorte de manette à enfoncer. Compte-tenu de ma position, je ne pu effectuer ce geste qu'en enfonçant le dispositif de détente avec le coude. Effectivement, ça secouait, et personne n'avait intérêt à se trouver derrière. J'eus toutefois la satisfaction de voir mon obus exploser en plein centre d'une petite grotte prise comme cible. Les tirs des autres Jeeps s'avérèrent tout aussi efficaces. Nous disposions d'un matériel d'exception, mais cependant inadapté au type de combat que nous menions, les obus dont nous disposions étaient seulement antichars et non antipersonnels.

Amélioration de la technique, ce geste consistant à utiliser le coude pour tirer, geste que j'avais pratiqué naturellement puisque mes mains étaient utilisées à l'obstruction de mes oreilles, fut considéré comme novateur et aussitôt adopté par l'Escadron. Ce fut dès lors la nouvelle façon de tirer au canon de 106.

La presse avait fait grand bruit de notre exploit. Tous les journaux d'Algérie semblaient s'être concertés pour en faire des gros titres à la une. Aussi, quand nous passions dans chaque gros village ou ville d'importance, une nombreuse population se pressait sur les trottoirs afin de nous applaudir au passage.

Curieusement, je figurais en plein cadre de la photo illustrant l'article. Nous nous payâmes même





▲ Déséquipement d'une Jeep  
▼ Escadron rassemblé !



le luxe de passer par Alger. La population nous adulait et il semblait normal qu'à notre tour nous lui rendions hommage en étirant notre long convoi au long des rues principales, pratiquement à l'heure de pointe.

Deux jours après son retour, l'escadron partit en opération rejoindre le Régiment qui opérait en Grande Kabylie, dans la région de Tizi-Ouzou, Fort-National et Mirabeau. Notre base avancée se situait sur l'aérodrome de Tizi-Ouzou, strictement réservé à l'aviation militaire, il n'était doté que d'une seule piste. Ce lieu était appelé par dérision Tizi-Orly. Mais tout cela fait l'objet d'une autre histoire.

### *à suivre*



▲ Escadron sur le départ pour le retour vers Alger

▼ Le Noratlas d'Air Algérie avec des réacteurs d'appoint en bout d'ailes





▲ René Sauvage appuyé à une Jeep  
▼ Sur le départ vers Alger



# Histoire de l'aviation en Algérie

## *Déjà parus :*

- **L'aviation légère en Algérie (1909-1939)** (Pierre Jarrige)
- **L'aviation légère en Algérie (1945-1962)** (Pierre Jarrige)
- **Le vol à voile en Algérie (1862-1962)** (Charles Rudel, Pierre Jarrige)
- **L'ALAT en AFN** (Alain Crosnier, Pierre Jarrige)

## *Déjà parus en publications numériques :*

- **Bidon 5** (Georges Estienne - Réédition augmentée)
- **Paris-Dakar-Tombouctou-Alger** (Ludovic Arrachart - Réédition augmentée)
- **Mémoires d'Albert Chaillot** (Henri Chaillot, Pierre Jarrige)
- **L'Aviation Militaire en Algérie (1912-1918)** (Pierre Jarrige)
- **Ceux de 14-18** (Pierre Jarrige)
- **Les ERALA d'Algérie** (Pierre Jarrige)
- **Bulletin d'information des Réservistes de la 5<sup>ème</sup> RA** (Réédition)
- **1<sup>er</sup> PMAH 20<sup>ème</sup> DI** (Daniel Rougeau, Claude Leroy, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Livre d'Or du Djebel-Oum-Settas** (Reproduction)
- **L'ALAT vue par les dessinateurs** (AA.ALAT-Languedoc-Roussillon, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Touggourt** (Gustave Camlièri, Pierre Jarrige)
- **Maison-Blanche** (André Heinzelmann - Réédition augmentée)
- **Nanard fais nous un dessin !** (AA.ALAT-Est, Pierre Jarrige)
- **PMAH 19<sup>ème</sup> DI** (Francis Beaulier, François de Pitray, Jean-Pierre Meyer, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Médecin en hélico** (Jean Massière, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste prémilitaire** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **A grands coups d'aile vers l'Afrique missionnaire** (Léon Bradfer, Henri Bradfer)
- **Les insignes de l'ALAT en AFN** (Christian Malcros)
- **Parachutisme prémilitaire à Mostaganem** (Bernard Faucher, Claude Marcellin, Jean-Claude Palisser, Pierre Jarrige)
- **Nord 3400 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilotes de la Promo 56Ebis** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Max Hoste MH 1521 Broussard dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilote de T-6** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)

- **Sikorsky H-19 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Emile Contant, pilote de la Grande Guerre** (Simone Gassier, Pierre Jarrige)
- **Westland WS 55 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Biroutage à Arzew en Piper L-18** (Jean-Claude Maillot, Pierre Jarrige)
- **Piper L-21 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **PMAH 10<sup>ème</sup> DP** (Jean Gervais, Amédée Arzel, Claude Mourlanne, Joseph Estoup, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Stampe SV4C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Alouette II SA318C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Piper PA22 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **André Costa** (Pierre Jarrige)
- **La soufflerie de l'AIA d'Alger** (Marc Rapin - ONERA)
- **La véritable histoire de l'hélicoptère** (Yves Le Bec)
- **Pilote à El-Oued** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Tébessa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à El-Goléa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de la SGAA** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de l'Escadrille Mercure** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **NC 856 Norvigie dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Hiller UH-12 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Nord 3202 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Observateur-Pilote de l'ALAT** (François Bard, Pierre Jarrige, AA.ALAT-Languedoc-Roussillon)
- **Bell 47G-1 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Mes vingt ans en Algérie** (Ulysse Pérodeau, Pierre Jarrige)
- **Cessna L-19 Bird Dog dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Joliot-Golf** (Yves Le Bec)
- **Djinn dans l'ALAT** (Christian Malcros)



Pierre JARRIGE  
[www.aviation-algerie.com](http://www.aviation-algerie.com)  
 Juin 2018  
 ISBN 979-10-97541-05-7  
 Reproduction autorisée  
 Publication gratuite - Vente interdite

*Derrick à Hassi-R'Mel*

